AMMIEN *MARCELLIN.*

TOME PREMIER.

AMMIEN MARCELLIN,

OU

LES DIX-HUIT LIVRES

DE SON HISTOIRE,

QUI NOUS SONT RESTÉS.

NOUVELLE TRADUCTION.

TOME PREMIER.

A LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Pere & Fils,
Imprimeurs-Libraires, rue S. Dominique.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

AVANT-PROPOS.

AMMIEN MARCELLIN eſt ſans contredit un Hiſtorien d'un mérite peu commun, & l'on regrette avec raiſon la perte des treize premiers livres de ſon Hiſtoire; à en juger par ceux qui nous reſtent, ils devoient contenir bien des détails propres à répandre beaucoup de jour ſur pluſieurs faits, & ſur quantité d'objets intéreſſans.

Une impartialité ſoutenue, un jugement exquis, & l'avantage d'avoir été témoin de la plus grande partie des événemens qu'il raconte, caractériſent cet Auteur. Les divers épiſodes qu'il a ſemés

dans ſon ouvrage indiquent un eſprit curieux & cultivé par l'étude des ſciences & des beaux arts.

Je ne raſſemblerai pas ici tout ce que les Commentateurs & d'autres Ecrivains ont dit de la patrie, de la religion & du ſtyle d'Ammien (*a*).

Qu'il fut Grec de nation, c'eſt ce qu'il déclare lui-même dans plus d'un endroit de ſon Hiſtoire (*b*), & ſur-tout à la fin de ſon dernier livre (*c*).

Il eſt ſurprenant qu'on ait pu mettre en queſtion la religion de cet Auteur, & ſoutenir qu'il étoit Chrétien : on s'eſt appuyé, pour

(*a*) Voyez la Préface d'Adrien Valois ; la Vie d'Ammien, par Claude Chifflet ; la Mothe-le-Vayer, Jugemens ſur les Hiſtoriens.

(*b*) Voyez Liv. XXII, Chap. 8 & 15 ; Liv. XXIII, Chap. 6.

(*c*) *Tels ſont les événemens que j'ai décrits ſelon mes talens, & en qualité de ſoldat, & comme Grec.*

le prouver, de deux ou de trois paſſages où il parle avec éloge du Chriſtianiſme ; & l'on a principalement inſiſté ſur ce qu'il dit à l'occaſion de l'Evêque George : *C'eſt qu'oubliant les devoirs de ſon état qui n'inſpire que la douceur & l'équité, il ſe mit au nombre des délateurs* (*d*).

Ammien ne pouvoit-il pas, ſans croire à l'Evangile, en approuver la morale ? Ne pouvoit-il pas être aſſez au fait de la doctrine des Chrétiens, pour être en droit de dire, que la conduite de quelques-uns d'entr'eux étoit dans une oppoſition formelle avec leurs principes ?

Conclure de là au Chriſtianiſme d'Ammien, c'eſt, ſi je ne me trompe, raiſonner auſſi peu conſéquemment qu'on le feroit en ſoutenant qu'un Turc ou un Chinois

(*d*) Voyez Liv. XXII, Chap. 11.

seroient Chrétiens, par cela seul qu'ils feroient la remarque que plusieurs de ceux qui professent la Religion Chrétienne, s'abandonnent quelquefois à des actions qu'elle condamne. Mais ce qui me paroît décider la question, & ce que personne, que je sache, n'a observé jusqu'ici, c'est la réflexion par laquelle Ammien termine le dixieme Chapitre de son dix-neuvieme Livre. « La disette des vi-» vres, dit-il, étoit si grande à » Rome, que le peuple alloit se » porter à des excès contre le Pré-» fet Tertulle, *lorsqu'au moment où celui-ci sacrifioit près d'Ostie, dans le temple de Castor, la mer se calma, le vent devint favorable, & les vaisseaux entrant à pleines voiles dans le port, rammenerent l'abondance dans la ville.* Pourroit-on raisonnablement supposer qu'un homme qui parle ainsi, &

qui attribue une révolution ſoudaine & favorable à un ſacrifice offert dans le temple de Caſtor, fût Chrétien ?

Quant au ſtyle d'Ammien, on ne ſauroit diſconvenir qu'il ne ſoit en général, rude, inégal, quelquefois obſcur, ſouvent hyperbolique & giganteſque; on ſera porté néanmoins à faire grace à l'Auteur ſur cet article, ſi l'on conſidere que ces défauts étoient ceux de preſque tous les Hiſtoriens de ſon ſiecle; qu'il n'écrivoit pas dans ſa langue, & que les occupations de l'état auquel il ſe voua de fort bonne heure, ne lui laiſſerent pas aſſez de loiſir pour cultiver & pour épurer ſon goût.

Ces légeres imperfections ne font rien perdre d'ailleurs au mérite intrinſeque de cet ouvrage intéreſſant par tant d'autres endroits : Ammien, ſans s'écarter jamais de

cette noble liberté qui convient à l'Hiſtoire, s'y peint ſous des traits infiniment propres à le diſtinguer de la foule de ceux qui ont couru la même carriere. On y voit, pour ainſi dire, à chaque page, une ame honnête & amie du vrai, un eſprit avide de connoître, & nourri de la lecture des meilleurs Ecrivains.

J'ai ſuivi pour ma traduction, l'édition de Gronovius, comme la plus correcte. Perſuadé qu'on aime aſſez à ſavoir quels ſont les lieux qui correſpondent aujourd'hui à ceux qui furent autrefois le théâtre de grands événemens, j'ai indiqué le plus ſouvent, les dénominations actuelles, en ne les tirant que d'habiles Géographes, tels que Meſſieurs d'Anville, Buſching, Macbeam, &c.

Je n'ai pu parvenir que fort tard & vers la fin de mon travail,

à me procurer la traduction françoise de l'Abbé Maroles ; mais elle m'a paru manquer si souvent le sens d'Ammien, qu'il a fallu renoncer à l'espoir d'y trouver quelques secours. C'est au Lecteur à juger si j'ai mieux réussi.

Des amis respectables & auxquels je dois beaucoup, m'encouragent à publier cet Ouvrage ; je n'ai pas la présomption de penser qu'il soit sans défauts, je crois au contraire qu'il y en a beaucoup ; & l'on jugera de la sincérité de cet aveu, par mon empressement & ma docilité à convenir des fautes que je puis avoir commises, & à les corriger : ce que j'ose pourtant espérer, c'est que ceux qui auront lu l'original, ne seront pas mes censeurs les plus rigides.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME PREMIER.

LIVRE XIV.

LIVRE XV.

LIVRE XVI.

LIVRE XVII.

LIVRE XVIII.

LIVRE XIX.

AMMIEN

AMMIEN
MARCELLIN.
LIVRE XIV.

CHAPITRE I.

Cruauté du César Gallus.

APRÈS les hasards d'une expédition qu'accompagnerent d'insurmontables difficultés, tandis que les deux partis languissoient abattus & découragés par toute sorte de périls & de travaux, tandis que le bruit des armes résonnoit encore, & que les troupes n'occupoient pas les quartiers d'hiver ; les crimes aussi atroces que nombreux du César Gallus, se joignant aux troubles présens, expose-

rent les affaires publiques à de nouveaux orages.

Tiré du sein de l'oppression & élevé dès le printemps de son âge par un bonheur inespéré au faîte des grandeurs, il ne tarda pas à franchir les bornes du pouvoir qui lui fut confié, & gâta tout par l'excessive dureté de son caractere : on voyoit qu'ébloui de l'honneur d'appartenir au sang royal & de porter le nom de Constance, il n'auroit pas même respecté l'auteur de sa fortune, & l'auroit, s'il l'avoit pu, traité en ennemi.

Sa femme que Constantin dont elle étoit fille, avoit autrefois donnée en mariage au Roi Hannibalien (*a*) son neveu, fiere au-delà de ce qu'on peut imaginer de sa qualité d'alliée de l'Empereur, l'excitoit puissamment encore; cette Princesse vraie Furie, & non moins avide que Gallus de sang hu-

(*a*) *Hannibalien son neveu.* C'étoit FLAVE CLAUDE HANNIBALIEN, fils de DALMACE HANNIBALIEN, frere de *CONSTANTIN LE GRAND*; ce dernier en donnant en mariage à ce Prince, sa fille *VALERIE CONSTANTINE*, le nomma *ROI DU PONT*, de *LA CAPPADOCE* & de *L'ARMÉNIE*. *Voyez du Cange, Hist. Byzant. Tillemont, Hist. des Emp. T.* XXXIX. *pag.* 513.

main, échauffoit ſon ame féroce & l'aſſiégeoit ſans ceſſe. L'un & l'autre après s'être formés à l'art affreux de nuire, & aidés d'obſcurs & de ruſés rapporteurs, qui avoient l'indigne habitude de ſe plaire à forger des menſonges pour les ajouter aux choſes qu'ils n'avoient que légérement appriſes, chargeoient des innocens des plus noires calomnies, comme par exemple, d'aſpirer au trône, ou d'exercer des pratiques déteſtables de la magie.

La mort ſubite de Clémace perſonnage diſtingué d'Alexandrie, tient le premier rang parmi les actions baſſement cruelles que ſe permit une audace qui avoit pris l'eſſor au-deſſus des crimes vulgaires : la belle-mere de cet homme, outrée de l'avoir ſollicité en vain de répondre à la paſſion qu'elle ſentoit pour lui, parvint par une porte dérobée du palais juſqu'à la Reine, & lui offrit un collier de grand prix; auſſi-tôt on envoya à Honorat alors Comte (*b*) de l'Orient,

(*b*) *Comte de l'Orient.* Les Comtes étoient des perſonnages diſtingués. Leur vocation ſe borna d'abord à ſuivre & à accompagner partout les Empereurs, *Comes* de *comitari*, accompagner. Dans la ſuite on les

l'ordre cruel de faire mourir même ſans l'entendre, l'innocent Clémace.

Après cette horrible action qui donna de juſtes ſujets d'alarmes au reſte des citoyens, comme ſi l'on eût lâché la bride à la cruauté, l'ombre du ſoupçon devint ſuffiſante pour être traité en coupable; les uns furent mis à mort, ceux-ci privés de leurs biens, d'autres bannis & chaſſés de leurs foyers, ſans qu'il leur reſtât autre choſe que leurs gémiſſemens, leurs larmes, & la triſte reſſource de vivre d'aumônes; l'autorité civile & le pouvoir des lois ſe pliant même à la volonté cruelle de Gallus, fermoit encore à ces malheureux l'accès des maiſons des Grands.

On ne daignoit pas non plus au milieu de ce déluge de maux, ſe ſervir de l'expédient que de méchans Princes ont employé quelquefois; celui de recourir à des accuſateurs ſubornés

revêtit de grandes charges, comme du Gouvernement des Provinces, du ſoin du tréſor, de la garde des côtes, &c. *Voyez le Gloſſaire de du Cange.* Il y avoit des Comtes du premier, du ſecond & du troiſieme ordre. Le Comte de l'Orient étoit chargé du Gouvernement des quinze Provinces de l'Orient. *Voyez la Notice de l'Empire.* Tillemont fixe l'origine de cette dignité à la fin du regne d'Auguſte. *Voyez encore Hederich Antiquit. Lexic.*

pour faire du moins ſemblant de ſoumettre à la déciſion des lois, les crimes qu'on imputoit : tout ce que la barbarie du Céſar décrétoit, s'exécutoit ſans délai, comme un arrêt prononcé par l'équité même.

On imagina encore de répandre par tout dans Antioche (*c*) des hommes vils, que leur baſſeſſe rendoit moins ſuſpects, pour recueillir toutes les nouvelles ; ces miſérables, tantôt comme en paſſant & ſous des noms empruntés, approchoient des cercles des gens diſtingués, tantôt ſe gliſſoient ſous les haillons de la pauvreté dans les maiſons des riches ; de-là ils rentroient par des chemins détournés dans le palais, & rendoient compte de ce qu'ils avoient appris ou entendu ; toujours d'accord entr'eux, ſoit pour forger des nouvelles, ou pour envenimer ce qu'ils avoient découvert, ſoit ſurtout, pour ne pas parler des louanges que la crainte des maux qu'on redoutoit, faiſoit quelquefois donner malgré ſoi au Céſar.

(*c*) *Antioche*, aujourd'hui *Antakia*, ville de la Turquie Aſiatique : elle eſt ſituée ſur le fleuve Orontes, dans le Gouvernement d'Alep en Syrie.

Plus d'une fois il arriva, que ce qu'un pere de famille avoit dit en quelque sorte à l'oreille à son épouse & sans avoir d'autre témoin, le Prince le savoit le lendemain, comme s'il l'eût appris d'Amphiaraüs (*d*), ou de Marcius (*e*), ces devins anciennement si fameux; aussi craignoit-on jusqu'aux murs seuls confidens des secrets.

Cet acharnement à tout savoir croissoit encore par les instigations de la Reine qui précipitoit ainsi la perte de son mari, tandis qu'à l'exemple de l'épouse du cruel Maximin dont il est parlé dans l'histoire de Gordien (*f*), elle auroit dû par la douceur & par d'utiles conseils, lui inspirer l'amour du vrai & de l'humanité.

Gallus donna encore l'exemple aussi rare que dangereux, d'une démarche bien condamnable & qu'on dit avoir

(*d*) Prophete Grec, fils d'Oeclée : il prédisoit l'avenir par l'Ignispice, la Pyromantie ou divination par le feu. *Voyez Pline, Liv. VII. Cicéron de la Divinité, Liv. I.*

(*e*) Célebre Devin de Rome ; on raconte qu'il avoit prédit la bataille de Cannes. *Tite-Live, Liv. XXV, Chap. 21.*

(*f*) Ammien allegue ici un endroit des Livres de son Histoire qui ont péri.

autrefois déshonoré Gallien ; c'eſt que accompagné d'un petit nombre de ſatellites qui cachoient des armes ſous leurs robes, il parcouroit ſur le ſoir, les tavernes & les carrefours, demandant en langue Grecque qu'il entendoit fort bien, ce qu'on penſoit du Céſar ; & il alloit ainſi par la ville, quoique les flambeaux qui en éclairoient les rues pendant la nuit égalaſſent preſque la lumiere du jour ; mais ayant été reconnu ſouvent, & voyant qu'il ne pouvoit plus ſortir ſans être découvert, il ne ſe montra plus qu'en plein midi, pour vaquer aux affaires qu'il croyoit mériter ſon attention.

Tout ceci ſe paſſoit au grand regret d'un bon nombre de perſonnes qui en gémiſſoient au fond du cœur : Thalaſſe qui étoit alors Préfet préſent (g) du Prétoire, homme d'un eſprit altier, conſidérant que la violence de ce Prince faiſoit le malheur de bien des gens, loin de tâcher de le modérer par la raiſon, & par ſes conſeils, méthode que les grands emploient quelquefois

(g) La qualité de *Préſent* n'ajoutoit à celle de Préfet que l'obligation d'être toujours de la ſuite du Prince. *Voyez la Notice de l'Empire.*

avec ſuccès pour adoucir la colere des Princes, le contrarioit, le cenſuroit, & cela ſi mal à propos, qu'il enflammoit encore plus ſa rage. Il ne faiſoit pas même myſtere, on ne ſait dans quelle vue, des avis fréquens qu'il donnoit à Auguſte (*h*), & du portrait exagéré qu'il lui faiſoit de la conduite du Céſar; bientôt Gallus devenu plus farouche, ne garda plus de ménagement, & levant en quelque ſorte l'étendard de la révolte, tel qu'un torrent impétueux, au mépris de ſon ſalut & de celui des autres, il s'efforça de renverſer les barrieres qu'on lui oppoſoit.

(*h*) C'étoit *FLAVE JULES CONSTANCE*, fils de *CONSTANTIN LE GRAND*, & par conſéquent couſin germain de *GALLUS*. Il étoit alors Empereur. *Voyez du Cange, Fam. Byzant.*

CHAPITRE II.

Incurſions des Iſaures.

CE mal ne fut pas le ſeul qui affligea l'Orient; car l'audace des Iſaures, peuple qui tantôt vit en paix, tantôt trouble tout par de bruſques incurſions, croiſſant par l'impunité, les fit paſſer des brigandages qu'ils commettoient ſourdement & de loin à loin, à des guerres ouvertes & ſérieuſes: quelques-uns de leurs camarades pris & contre l'uſage livrés aux bêtes à Iconium (*a*), ville de la Piſidie (*b*), furent le prétexte dont ils colorerent les emportemens de leur caractere toujours inquiet, indocile & rebelle.

Semblables, ainſi que le dit Cicéron (*c*), *à ces animaux féroces que la faim ramene aux lieux où ils ont autrefois trouvé leur pâture*, ils partirent

(*a*) Aujourd'hui *Konia* ou *Cogni*, ville de la Turquie Aſiatique dans la Caramanie.

(*b*) Cette contrée fait partie aujourd'hui de l'Anatolie dans l'Aſie mineure.

(*c*) *Vid. Cicer. p. Cluent. Cap. 25.*

comme un torrent de leurs montagnes roides & escarpées pour se jeter sur les côtes ; là cachés dans des retraites sombres & dans des vallons, ils profitoient à l'approche de la nuit des premiers rayons de la lune pour observer les navigateurs; aussi-tôt qu'ils les supposoient endormis, ils grimpoient à quatre les cables des ancres, puis se glissoient dans les chaloupes, attaquoient à l'improviste ceux qui s'y trouvoient, & la soif du butin enflammant leur cruauté, ils les égorgeoient jusqu'au dernier, & s'en retournoient chargés d'un riche butin que personne ne leur avoit disputé.

Ces excès ne durerent à la vérité pas long-temps, car les cadavres de ceux qu'ils avoient pillés & mis à mort ayant été découverts, on ne relâcha plus dans ces contrées, qu'on évita comme on évite les écueils funestes de Sciron (*d*), en rangeant les côtes de

(*d*) Rochers situés entre Corinthe & Mégare. Ovide dit qu'ils reçurent ce nom d'un fameux brigand qui jetoit les passans dans la mer.

Scopulis nomen Scironis inhæret.

Metam. L. 7. v. 447.

Cypre opposées aux rochers de l'Isaurie (*e*).

Les brigands qui virent peu après qu'il n'abordoit plus d'étrangers, quitterent les bords de la mer, & se porterent dans la Lycaonie qui touche à l'Isaurie : ils en embarrasserent les chemins par d'épais abattis & y vécurent aux dépens des habitans & des voyageurs. La fureur de ces bandits anima nos soldats établis dans plusieurs villes & forts du voisinage : cependant malgré leurs efforts pour repousser ces ennemis qui gagnant toujours du terrain, tantôt attaquoient par pelotons, tantôt séparément, ils se voyoient souvent accablés par le nombre. Nés & élevés sur la cime & dans les sinuosités des montagnes, ces barbares les franchissoient avec autant de facilité qu'on parcourt des lieux plains & unis, & lançoient de loin des fleches contre ceux qu'ils découvroient, ou les effrayoient par d'horribles cris.

Quelquefois nos fantassins, forcés pour les poursuivre à gravir contre ces hauteurs, y arrivoient quoiqu'avec

(*e*) L'Isaurie & la Lycaonie font partie aujourd'hui de la Caramanie dans l'Asie mineure.

peine & en ſe tenant aux buiſſons & aux brouſſailles ; mais ils y trouvoient alors des lieux ſerrés, impraticables, & qui leur permettoient auſſi peu d'y marcher d'un pas ferme, que de s'y déployer. Vouloient-ils en redeſcendre ? ce n'étoit pas ſans danger ; car l'ennemi qui voltigeoit de tous côtés faiſoit rouler ſur eux des morceaux de rocher dont le poids les écraſoit, lorſque la néceſſité les forçoit à faire face & à combattre vaillamment.

Ces difficultés firent qu'on uſa dans la ſuite de plus de précaution, & que nos ſoldats ne s'expoſerent plus à les déloger du haut de leurs montagnes ; mais auſſi dès qu'ils paroiſſoient dans la plaine, & cela arrivoit ſouvent, on les maſſacroit comme des troupeaux de bêtes timides, ſans leur donner même le temps de ſe mettre en défenſe, ou de faire uſage de deux ou de trois javelots qu'ils ont d'ordinaire avec eux.

Redoutant donc la Lycaonie dont la plus grande partie conſiſte en plaines, & convaincus d'après pluſieurs expériences qu'ils ne pouvoient réſiſter à nos troupes dans un combat réglé ; ils

ſe gliſſerent par des routes détournées dans la Pamphylie (*f*) qu'on n'avoit pas attaquée depuis long-temps, mais où la crainte des meurtres & du pillage avoit fait mettre de bonnes troupes & établir des forts conſidérables. Pleins de confiance dans leur vigueur & dans leur agilité, ils coururent donc rapidement pour dérober par la célérité la connoiſſance de leur marche, & par des ſentiers tortueux ils arriverent, quoique plus tard qu'ils n'avoient cru, aux ſommets des montagnes.

Lorſqu'ils furent parvenus, non ſans de grandes difficultés, aux bords élevés du fleuve Melas (*g*) dont les eaux profondes & rapides environnent & défendent comme un mur les habitans de ces contrées, l'épaiſſeur de la nuit les rempliſſant d'effroi, ils prirent quelque repos juſqu'au jour : ils comptoient bien, après avoir franchi ſans peine ce fleuve, de ſurprendre & de

(*f*) C'eſt à préſent la partie occidentale de la Caramanie.

(*g*) Aujourd'hui *Kara-ſou* ou le fleuve noir. Cette riviere paſſe par la petite Caramanie & prend ſa ſource dans le mont Taurus. *Pomponius Mela* en parle comme d'un fleuve navigable. Liv. I. Chap. 14. Liv. II. Chap. 2.

dévaster tout ce qui se trouvoit au-delà ; mais ce fut à pure perte qu'ils essuyerent tant de travaux ; car le soleil s'étant levé, la vue de ce gouffre étroit & profond ne leur permit pas d'en tenter le passage, & tandis qu'ils cherchent de petites barques de pêcheurs, ou qu'ils essayent de le traverser sur des radeaux liés à la hâte, nos légions répandues dans ces quartiers, & qui hivernoient près de Side (*h*), marchent brusquement à eux, se rangent en bataille sur le bord opposé de la riviere, & joignant habilement leurs boucliers pour se couvrir, taillent sans peine en pieces ceux des ennemis qui osent hasarder de passer à la nage, ou dans des troncs d'arbres creusés.

Après avoir affronté les plus grands dangers & fait les derniers efforts, chassés par la crainte & par la force, & incertains sur la route qu'ils prendroient, ils se rendirent aux environs de Laranda (*i*). Lorsqu'ils s'y furent

(*h*) C'est à présent *Scandalor* ou *Candalor*, & selon Pokoke *Candelava* dans l'Anatolie, à 15 lieues de *Satalia*.

(*i*) Larende dans la Caramanie.

un peu refaits & que leur frayeur fut diſſipée, ils tomberent ſur de riches bourgades ; mais à l'approche d'un corps de cavalerie qu'ils n'oſerent attaquer dans la plaine, ils prirent le parti de décamper. Ce fut pendant cette retraite qu'ils manderent l'élite de leur jeuneſſe qu'ils avoient laiſſée dans leurs habitations.

La faim les pouſſa enſuite à un endroit nommé Paléas : il eſt ſitué du côté de la mer, revêtu de bonnes murailles, & maintenant le magaſin des vivres qu'on diſtribue aux troupes employées à défendre toute la côte de l'Iſaurie.

Ils aſſiégerent cette place pendant trois jours & pendant trois nuits : mais comme la pente naturelle du lieu ne permettoit pas d'en approcher ſans un péril certain, que la voie des mines & toute autre eſpece d'attaque étoit impoſſible, pleins de douleur, ils ſe retirerent, réſolus à tout tenter, puiſque la néceſſité l'exigeoit.

C'eſt pourquoi enflammés d'une rage que la diſette & le déſeſpoir augmentoit, ils réunirent toutes leurs forces, & ſe porterent avec une ardeur irré-

ſiſtible contre Séleucie (*k*) la capitale que défendoit le Comte Caſtricius avec trois légions endurcies aux fatigues de la guerre.

Les chefs avertis par des rapports fideles de l'approche de l'ennemi, donnerent l'ordre à tout ce qu'il y avoit de gens armés de ſortir incontinent de la Ville, & paſſant auſſi-tôt le pont du fleuve Calycadne (*l*) dont les hautes eaux baignent les tours & les murs de la place, ils rangerent leur monde, comme s'ils avoient deſſein de combattre. Perſonne cependant ne ſortit de ſes rangs, ni n'oſa en venir aux mains avec les ennemis; on craignoit cette troupe féroce, ſupérieure en nombre, animée par le déſeſpoir, & qui au mépris de ſa vie ſe jetteroit en furieuſe au milieu des armes. Ces brigands s'arrêterent quelques momens à la vue de notre armée, & au bruit de nos clairons, puis ils tirerent d'un air

(*k*) On la nommoit Apre ou Trachenée, parce qu'elle étoit dans la Cilicie Trachenée, c'eſt aujourd'hui Selefkié dans la Caramanie.

(*l*) A préſent Kelikdeni ; ce fleuve baigne les murs de Selefkié.

menaçant leurs épées, & s'avancerent avec lenteur.

Nos braves ſoldats diſpoſés à les attaquer ſe déployerent, & frappant de leurs piques leurs boucliers (ce qui d'ordinaire excite le courage & anime à la vengeance) ils effrayerent par leur contenance ceux des ennemis qui étoient le plus à leur portée. Mais nos Officiers réprimerent l'ardeur avec laquelle nos gens ſe portoient au combat : ils ne trouverent pas qu'il fût de la prudence de haſarder le ſort d'une bataille à ſi peu de diſtance d'une ville dont les murs les mettoient tous en ſureté. Partant de ce principe, ils ſe déterminerent donc à rentrer avec les troupes, & après avoir fermé toutes les avenues, ils ſe placerent ſur les tours, & derriere les creneaux des murailles avec une quantité de gros cailloux & de fleches, pour renverſer à coups de dards ou de pierres quiconque eſſayeroit d'approcher.

Ce qui inquiéta cependant beaucoup les aſſiégés, c'eſt que les Iſaures qui s'étoient emparés de bateaux chargés de grains, avoient des proviſions en abondance, tandis que la

consommation qui se faisoit journellement dans la ville des alimens les plus nécessaires, la menaçoit de toutes les horreurs d'une famine prochaine.

Le bruit de ces excès que confirmerent de fréquentes relations toucha Gallus ; il ordonna (car le Général de la Cavalerie étoit pour lors trop éloigné) à Nébridius Comte de l'Orient (*m*), de lever de tous côtés des troupes & de se hâter d'arracher au péril une ville aussi considérable qu'avantageusement située. Sur ces nouvelles les Isaures se retirerent, & se dispersant à leur maniere, ils regagnerent le haut des montagnes, sans rien faire d'ailleurs qui soit digne d'être rapporté.

(*m*) On voit par une Lettre de Libanius à Mantithée, que Nébridius avoit succédé à Honorat dont il est fait mention dans le chapitre précédent.

CHAPITRE III.

Entreprise manquée des Perses.

Les choses en étoient là dans l'Isaurie, tandis que le Roi des Perses occupé sur ses frontieres, tâchoit d'en éloigner des nations féroces, qui tantôt l'attaquoient en ennemi, tantôt lui prêtoient du secours contre nous; un de ses principaux Officiers nommé Nohodares que ce Prince avoit chargé d'inquiéter la Mésopotamie (*a*) dès que l'occasion s'en présenteroit, observoit avec soin l'état de nos affaires pour nous surprendre à l'improviste, si les circonstances le permettoient. Comme toutes les parties de ce pays exposées à de fréquentes insultes, étoient gardées par des forts & des postes avancés, il conçut un dessein nouveau, qui n'avoit été que

(*a*) Ce qui signifie entre deux fleuves; l'Euphrate & le Tigre embrassent ce pays dans sa longueur. C'est cette contrée de la Turquie Asiatique que les Arabes appellent *el Dchezira*. On la divise en quatre parties, le Bekir, le Modhar, le Rabiah & le Mosul ou Dchezira.

rarement tenté, & qui l'auroit mis en état, s'il avoit réuſſi, d'écraſer tout comme la foudre; ce fut de ſe porter ſur la gauche & de ſe tenir en embuſcade aux extrémités de l'Oſdroëne (*b*). Voici ſon plan.

Bathné (*c*), ville municipale de l'Anthémuſie (*d*), bâtie anciennement par les Macédoniens, n'eſt que peu éloignée de l'Euphrate; elle eſt remplie de riches négocians, les foires qu'on y tient y raſſemblent chaque année vers le commencement de Septembre un grand nombre d'étrangers de tout ordre, qui s'y rendent pour commercer les marchandiſes arrivées des Indes, ou de la Sérique (*e*), ainſi

(*b*) Elle comprenoit ce qu'on nomme aujourd'hui le Gouvernement d'Urfa, ou de Raca.

(*c*) Maintenant Serudch dans le Gouvernement d'Urfa ou de Raca.

(*d*) Pline & Tacite en font une ville de la Méſopotamie, Ptolomée & Strabon diſent que c'en étoit une contrée. Quelques perſonnes penſent que le nom d'Anthemuſie a dû précéder celui d'Oſdroëne, mais il ſemble par ce que dit ici Ammien, que de ſon temps l'Anthémuſie auſſi bien que l'Oſdroëne exiſtoient comme contrées.

(*e*) Voici ce que dit Pline, en parlant de la conſommation qui ſe faiſoit à Rome, d'objets étrangers: « On peut dire en mettant les choſes au plus bas

que quantité d'autrès effets qu'on y amene par terre & par mer ; ce fut précisément le temps que choisit Nohodares pour envahir cette contrée, en se cachant dans les déserts & parmi les broussailles qui bordent la riviere d'Abora (*f*); mais quelques-uns de ses gens que la crainte d'un châtiment qu'ils avoient mérité, fit passer dans le camp des Romains, ayant éventé son projet, il sortit de sa retraite sans avoir rien exécuté, & languit ensuite dans l'inaction.

CHAPITRE IV.

Irruptions & mœurs des Sarrasins.

Les Sarrasins qui furent toujours pour nous d'aussi dangereux alliés que de redoutables ennemis; tels que des milans qui du plus haut qu'ils décou-

» que les Indes, le pays des Seres & la presqu'île » d'Arabie tirent bien de l'Empire Romain chaque » année cent millions de sesterces, tant les plaisirs & » les femmes nous coûtent cher. » *Plin. Liv. XII. p. 559 de la traduction de M. Poinsinet de Sivry.*

(*f*) A présent Chaboras, ou Al-Kabour dans le Dchezira.

vrent leur proie, l'enlevent d'un vol rapide, ou s'enfuient dès qu'ils ne peuvent s'en emparer, erroient çà & là & détruisoient en un instant tout ce qu'ils rencontroient. Quoique j'en aye déjà parlé dans l'Histoire de Marc Aurele & en divers endroits de cet Ouvrage, j'en dirai cependant un mot.

Chez cette nation, qui d'un côté commence à l'Assyrie (*a*), & s'étend aux cataractes du Nil & aux frontieres des Blémies (*b*). Tous les hommes sont également guerriers, à demi nuds, couverts jusqu'à la ceinture de petites casaques colorées; à l'aide de chevaux légers & de dromadaires agiles, ils se transportent de tous côtés pendant la paix comme pendant la guerre. Aucun d'eux ne met la main à la charrue, ne cultive un arbre, ou ne pense à gagner son pain en travaillant la terre; mais errant dans des espaces immenses, sans maisons, sans demeures fixes, sans lois, ils changent à chaque ins-

(*a*) Le Kurdistan & le Gouvernement de Scherezur dans la Turquie Asiatique comprennent à présent une partie de l'anciene Assyrie.

(*b*) Peuples de l'Éthiopie qui étoient sur les frontieres de l'Égypte. Florus, Général de l'Empereur Marcien, les subjugua en 450.

tant de climat ; leur vie reſſemble à une longue fuite. Leurs femmes ſont des mercenaires, auxquelles ils ſe lient pour un temps par convention ; & pour que cette union ait l'air d'un mariage, la femme offre à ſon mari comme une ſorte de dot, une lance & une tente, prête, s'il l'accepte, à s'éloigner de lui au temps marqué.

Il eſt incroyable à quel point l'un & l'autre ſexe eſt enclin à l'amour. Ils paſſent tellement leur vie à courir, qu'une femme ſe marie dans un endroit, accouche dans un autre, & éleve ſes enfans loin de-là encore, ſans qu'il lui ſoit jamais permis de s'arrêter. Ils ſe nourriſſent tous de venaiſon, d'oiſeaux qu'ils tâchent de prendre, de quantité de lait, & de beaucoup d'herbes. Preſque tous ceux que nous avons vu ignoroient entiérement l'uſage du pain & du vin. Mais c'en eſt aſſez ſur cette nation dangereuſe ; revenons à notre ſujet.

CHAPITRE V.

Supplices des Partisans de Magnence.

PEndant que ceci se passoit en Orient, l'Empereur qui étoit cet hiver à Arles y termina le 10 Octobre la trentieme année de son regne & la célébra pompeusement par des jeux de Théâtre & de Cirque. Ce Prince qui de jour en jour devenoit plus intraitable, & regardoit comme clair & démontré tout ce qu'on lui dénonçoit de faux & de douteux, condamna entre autres au bannissement, après l'avoir appliqué à la torture, le Comte Géronte qui avoit été dans le parti de Magnence.

Telle qu'un corps malade qu'affectent les plus légeres impressions, l'ame foible & sensible de Constance, prenant le moindre bruit pour la preuve d'une entreprise, ou d'un projet formé contre sa personne, souilla sa victoire par le meurtre de plusieurs innocens. Il suffisoit qu'un Militaire, qu'un Magistrat, ou qu'un homme distingué parmi

parmi les gens de ſon ordre, fut légérement ſoupçonné d'avoir favoriſé le parti ennemi, pour qu'auſſitôt on le chargeât de chaînes comme une bête féroce; & quoiqu'il ne ſe préſentât pas d'accuſateur ſeulement, parce qu'il avoit été nommé, déféré, cité, il étoit privé de la vie, dépouillé de ſes biens, ou relégué dans quelque île déſerte.

A ſa férocité qu'excitoit la ſeule idée que la majeſté de l'Empire ſouffroit quelque atteinte, & à la colere que lui inſpiroient des ſoupçons ſans nombre, ſe joignoient encore les cruelles flatteries de ſes courtiſans, qui exagéroient les délits & feignoient de s'affliger à l'excès des dangers que couroit un Prince de la vie duquel dépendoit, à en croire leurs cris hypocrites, le ſalut de l'Empire: auſſi dit-on que jamais dans ces occaſions ou dans d'autres ſemblables, il ne révoqua les peines portées dans les ſentences qu'il étoit d'uſage de lui préſenter, ce qu'ont fait même des Princes inexorables. Ce vice deſtructeur que le temps affoiblit quelquefois, fortifié par la cohorte de ſes adula-

teurs, s'accrut avec l'âge chez lui.

Paul le Secrétaire, Eunuque né en Eſpagne & très-expert à inventer des moyens de perdre quelqu'un, ſe diſtingua parmi ces ames viles. Il fut envoyé dans la Grande-Bretagne pour ſe ſaiſir de quelques Officiers qui avoient trempé dans la conſpiration de Magnence; ceux-ci n'oſant réſiſter, il outrepaſſa ſes ordres, pour renverſer comme un torrent la fortune de pluſieurs particuliers. Il ſe ſignala par des déſaſtres & des maux ſans nombre, jeta des hommes libres dans les priſons, en chargea d'autres de fers, & cela pour des crimes forgés à plaiſir & deſtitués de toute vérité. C'eſt à ces excès qu'il faut encore rapporter l'horrible action qui imprima une flétriſſure éternelle au regne de Conſtance.

Martin qui gouvernoit ces provinces en qualité de *Vicaire des Préfets* (*a*), gémiſſoit des maux que ſouffroient tant d'innocens; ſouvent il conjuroit

(*a*) On appeloit *Vicaire du Préfet*, celui que le Préfet de la ville ou du Prétoire, chargeoit d'une commiſſion particuliere. Le Vicaire *des Préfets* au contraire exerçoit la Préfecture, par des patentes immédiates du Prince. *V. les F. Valois.*

Paul d'épargner ceux qui n'étoient coupables d'aucun crime : voyant enfin que ſes prieres ne le touchoient pas, il eſpéra qu'en menaçant de ſe retirer, il engageroit peut-être cet impitoyable inquiſiteur à mettre des bornes à ſa barbarie. Mais celui-ci qui ſentit que ſon crédit en ſouffriroit, habile comme il l'étoit à ourdir une trame, d'où lui venoit le ſurnom de *Catena*, qui ſignifie *chaîne*, fit partager au Vicaire lui-même le danger commun. Il inſiſta pour que chargé de chaînes on le conduisît avec les Tribuns & pluſieurs autres à la Cour de l'Empereur. Martin juſtement indigné à la vue du danger qu'il couroit, fondit ſur Paul l'épée à la main ; mais ayant manqué ſon coup, il la tourna contre lui-même & s'en perça le ſein. Ainſi périt un honnête homme, qui oſa par ſes oppoſitions tenter de prévenir la perte d'une foule de malheureux.

Après tant d'atrocités, Paul tout couvert de ſang, revint au camp de l'Empereur. Il étoit ſuivi d'un nombre conſidérable de priſonniers qui plioient preſque ſous le poids de leurs fers, & que la triſteſſe & la douleur

accabloient. On dreſſa à leur arrivée les chevalets, & les bourreaux préparerent tout l'attirail des tortures. Pluſieurs furent proſcrits, ceux-là exilés, d'autres enfin périrent par le glaive. Il n'eſt perſonne qui ſe ſouvienne que ſous Conſtance, où toutes ces cruautés ſe commettoient au moindre indice, quelqu'un ait obtenu grace.

CHAPITRE VI.

Vices du Sénat & du Peuple Romain.

ORFITE qui dans ce temps gouvernoit Rome en qualité de Préfet, outrepaſſoit audacieuſement ſon pouvoir : prudent & habile dans les affaires du barreau, il étoit moins inſtruit dans les Belles-Lettres qu'il ne convient à un homme de naiſſance. Le vin qui porte le peuple, par l'abus qu'il en fait toujours, à de fréquentes émeutes, ayant manqué, occaſionna de grands troubles ſous ſon adminiſtration. Comme ceux qui liront ceci s'étonneront ſans doute, le fil de la narration me

conduiſant à parler de ce qui ſe paſſoit à Rome, de n'y voir que ſéditions, excès, & autres indignités ſemblables, je crois devoir raſſembler ici les principales cauſes de ces vices, bien réſolu de ne pas m'écarter volontairement du vrai.

Lorſque Rome, dont la durée égalera celle du genre humain, s'éleva au point de ſplendeur où on l'a vue; la Fortune & la Vertu qui d'ordinaire ſont diviſées, s'unirent par les nœuds d'une paix éternelle, pour lui donner les plus ſublimes accroiſſemens; auſſi ſans cette union n'eût-elle jamais atteint ce comble de grandeur: ſon peuple fut occupé depuis ſon berceau juſqu'au dernier terme de ſon enfance, ce qui renferme environ l'eſpace de trois cents ans, à combattre autour de ſes murailles. Dans ſon adoleſcence, après pluſieurs guerres pénibles, il traverſa les Alpes & la Mer. La fleur de ſa jeuneſſe & la vigueur de ſon âge furent employées à cueillir des lauriers dans toutes les contrées de l'immenſe Univers (*a*).

(*a*) Ammien Marcellin a inconteſtablement em-

Parvenu à la vieilleſſe & triomphant quelquefois encore par la ſeule terreur de ſon nom, il paſſa à un état plus tranquille. C'eſt pourquoi cette ville reſpectable, après avoir ſubjugué des nations féroces, après avoir donné des lois qui devinrent les fondemens & les boulevards éternels de la liberté; telle qu'un pere économe, prudent & riche, remit aux Céſars comme à ſes enfans, le ſoin d'adminiſtrer ce patrimoine; & bien qu'à préſent les Tribus ſoient tranquilles, les Centuries en paix (*b*), & qu'il n'y ait plus de diſputes pour les ſuffrages, mais qu'au contraire on voie revivre la ſécurité du ſiecle de Pompilius, elle paſſe cependant encore dans toutes les parties du monde, pour la Reine & la maîtreſſe de l'Univers, & par tout on reſpecte la majeſté des Sénateurs, & l'on vénere le nom du peuple Romain. Mais l'éclat de cette illuſ-

prunté de Florus, Liv. I, ce qu'il dit ici des différens âges & des accroiſſemens de Rome.

(*b*) On auroit tort de conclure de ceci que les Tribus & les Centuries exiſtaſſent encore du temps de l'Auteur. Il ne veut ſimplement qu'indiquer le calme & le repos dont Rome jouiſſoit alors. *V. les F. Valois.*

tre aſſemblée eſt terni par l'indécente légéreté de quelques-uns de ſes membres, qui oubliant leur origine, ſe laiſſent entraîner par l'impunité dont jouit le vice, au déſordre & à la licence; car comme le dit le Poëte Simonide, *il faut, pour être raiſonnablement heureux, que la patrie ſoit couverte de gloire.*

Parmi ces hommes, il en eſt qui croyant s'éterniſer par des ſtatues, en briguent l'honneur avec paſſion, comme s'ils pouvoient retirer plus de gloire de figures d'airain privées de connoiſſance, que du ſentiment d'actions honnêtes & droites. Ils les font couvrir d'une feuille d'or, diſtinction qu'Acilius Glabrion obtint le premier, lorſqu'il eut vaincu Antiochus par ſes armes & par ſa prudence (*c*).

Qu'il ſoit infiniment beau de mépriſer ces vains & futiles avantages pour *s'élever par des routes longues & pénibles* (*d*), ſelon l'expreſſion d'Héſiode, à

(*c*) Tite-Live, Liv. XL. Chap. 34, & Valere Maxime, Liv. II, Chap. 5, diſent que ce fut à Rome dans le Temple de la Piété qu'Acilius plaça une ſtatue à l'honneur de ſon pere.

(*d*) Héſiode Œuv, Liv. I, Il y a proprement dans

la véritable gloire, c'eſt ce qu'a démontré Caton le Cenſeur, qui interrogé pourquoi ſa ſtatue ne paroiſſoit pas, parmi celles de pluſieurs illuſtres perſonnages, répondit : *j'aime mieux que les gens de bien demandent pourquoi je n'en ai point obtenu, que de les entendre murmurer tout bas, & ſe dire, par où l'a-t-il méritée ?*

Ceux-ci font conſiſter le ſuprême éclat dans des voitures plus hautes que de coutume, & dans le luxe des vêtemens : ils ſuent ſous le poids de leurs manteaux qu'ils lient avec des agraffes autour du cou, & que leur tiſſu extrêmement délié fait voltiger au gré du vent ; ils les ſecouent fréquemment, ſur-tout du côté gauche, afin de faire briller leurs longues franges, auſſi-bien que leurs tuniques travaillées avec tant d'art, qu'elles offrent une riche variété d'animaux ; d'autres, ſans qu'on le leur demande & d'un air grave, élevent juſqu'aux nues leur patrimoine, & ne parlent du matin au ſoir

le Grec : « *Les Dieux immortels ont voulu que la vertu* » *coûtât des ſueurs. Le chemin qui mene à elle, eſt* » *long, pénible & d'abord eſcarpé ; mais dès qu'on eſt* » *parvenu au ſommet, il devient aiſé, quelque raboteux qu'il ait paru être au commencement.* »

que de l'augmentation des revenus de leurs fécondes terres; ils ignorent que leurs ancêtres qui ont ſi puiſſamment contribué à la grandeur de Rome, ſe ſont diſtingués, non par leurs richeſſes, mais par des guerres très-pénibles, eux qui triompherent de tout par leur valeur, & que la médiocrité de leur fortune, ainſi que la ſimplicité de leurs vêtemens & de leur nourriture, confondoit avec les moindres ſoldats. De là la collecte qu'on fit pour inhumer Valerius Publicola; de là ce que fournirent des amis qui ſe cotiſerent pour l'entretien de la femme de Regulus & de ſes enfans; de-là la dot tirée du tréſor public pour la fille de Scipion; la Nobleſſe rougiſſant, & de laiſſer flétrir ſa jeuneſſe & de la trop longue abſence de ſon pere indigent. A préſent, ſi honnête étranger vous entrez chez quelqu'un de nos riches orgueilleux pour le ſaluer, vous ſerez d'abord accueilli au mieux & accablé de queſtions au point d'être réduit à mentir pour ſatisfaire ſa curioſité; les égards que vous témoigne, malgré votre médiocrité, cet homme puiſſant qui ne vous a jamais connu, vous fe-

ront regretter de n'avoir pas vu Rome il y a dix ans.

Encouragé par cet accueil, retournez-y le lendemain & vous ferez traité comme un nouveau venu ; votre homme si affable la veille, occupé à compter ses especes, héfitera long-temps pour se rappeler qui vous êtes, & d'où vous venez ; enfin il vous reconnoît, & vous admet dans sa familiarité ; mais continuez-lui réguliérement vos attentions pendant trois ans, & absentez-vous ensuite seulement trois jours, vous essuierez les mêmes procédés à votre premier retour, & sans qu'il s'informe aussi peu où vous avez passé le temps que si vous fussiez mort ; votre vie entiere s'écoulera à faire inutilement la cour à ce sot.

Lorsqu'on prépare de temps en temps des festins longs & nuisibles, ou qu'en délibérant avec anxiété sur la maniere de distribuer les sportules (*e*) d'usage, on demande si un étran-

(*e*) Présens qu'on distribuoit en argent, en pain ou en vin, à l'occasion de certaines fêtes ou autres solennités. *V. Voss. au mot* SPORTÆ. *Juv. Sat. 3, v. 249. Casaub. sur Athen. Liv. VI, Ch. 8. Symmaq. Liv. X, Ep. 117, 118.*

ger peut, préférablement à ceux à qui l'on doit quelque retour, y avoir part ; après que la pluralité a décidé que cela se peut, vous y verrez admettre un homme qui veille à la porte du cirque (*f*), qui excelle à jouer aux dés, ou qui feint de savoir les choses les plus secrettes. On évite comme des personnes inutiles & de mauvais augure, les gens sages & habiles. Joignez à cela que les Nomenclateurs (*g*) accoutumés à vendre tout,

(*f*) Ceux qui couroient dans le cirque, étoient divisés en diverses quadrilles qui avoient leurs couleurs auxquelles on les reconnoissoit, *la verte*, *la rouge*, *la bleue* & *la blanche*. Il se formoit des factions entre les spectateurs qui s'intéressoient à telle ou telle de ces quadrilles. Il y avoit parmi la populace des gens qui pour faire leur cour au parti qu'ils favorisoient, passoient la nuit devant les maisons des cochers de leurs Patrons. *Suétone*, *Chap.* 55, rapporte de C. Caligula, qu'il soupoit & passoit les nuits dans l'écurie de la faction *verte*, tant il lui étoit attaché. Le même Auteur remarque dans la vie de Domitien, Chap. 7, que ce Prince augmenta ces quatre quadrilles de deux autres ; savoir, de la quadrille *d'or* & de la quadrille de *pourpre*.

(*g*) C'étoient des gens qui accompagnoient ceux qui briguoient des places, & leur faisoient connoître les Citoyens dont il leur importoit de gagner l'affection. On appeloit aussi de ce nom les esclaves qui invitoient aux repas, & qui assignoient des places aux Convives. *V Cic. p. Murena*, *Chap.* 36. *Séneque*, *des Bienf. Liv. I*, *Chap.* 3 ; & *Pitiscus*.

admettent pour de l'argent dans les distributions & dans les repas, des hommes vils & obscurs.

Passant sous silence pour éviter la longueur, ces tables qui sont de vrais gouffres, & tous ces rafinemens de la volupté, je parlerai de ces gens qui au mépris du danger parcourent avec un grand train de chevaux qu'ils font trotter comme s'ils couroient la poste, les espaces immenses de la ville sur son pavé inégal, & traînent après eux des familles entieres qui ressemblent à des bandes de brigands, sans laisser même, comme le dit Terence, leurs bouffons (*h*) au logis; c'est ce qu'imitent encore plusieurs Dames Romaines qu'on voit la tête couverte & dans des litieres fermées (*i*) courir ainsi toutes les rues.

(*h*) Terence dit précisément le contraire, puisqu'il fait dire à Sanga qu'il n'est resté que le bouffon au logis.

Solus Sannio servat domi.

Eun. Act. IV, Sc. 8.

(*i*) *Basternæ.* Donat qui dérive ce mot du Grec βαστάζω, je porte, pense que ces litieres étoient portées par des esclaves; peut-être aussi tiroient-elles leur nom de ces Bastarnes, peuples Sarmates, dont Strabon & d'autres Historiens font mention. Vopiscus

Tels que d'habiles Généraux, qui d'abord font marcher les bataillons forts & ſerrés, ſuivis des troupes armées à la légere, puis les ſoldats de trait, & enfin les auxiliaires, pour aſſaillir l'ennemi ſi le beſoin l'exige; de même après que ceux qui ſont prépoſés à cet exercice & qu'on diſtingue aux baguettes qu'ils tiennent à la main, ont arrangé avec autant de ſoin, que s'il s'agiſſoit d'une diſpoſition militaire, la marche de ces familles déſœuvrées, on voit s'avancer en front de la voiture, tous ceux qu'on emploie aux divers ouvrages, puis les Officiers enfumés de la cuiſine, enſuite tous les eſclaves, pêle-mêle avec les Plébéiens oiſifs qu'on a raſſemblés dans le voiſinage, la marche enfin eſt fermée par une multitude d'eunuques depuis les plus vieux juſqu'aux plus jeunes, pâles, livides, & tous de figure ſi affreuſe, que de quelque côté que ſe portent les regards ſur ces bandes d'hommes mutilés, on ne peut que déteſter la mémoire de Semiramis qui

dit dans la vie de Probus que ce Prince en établit cent mille dans le territoire Romain. *Voyez Grut. Fax ortium, T. VI, p. 803.*

la premiere châtra les jeunes garçons, comme pour faire violence à la nature, & la détourner de son premier dessein, elle qui dès l'âge le plus tendre, indique par une sorte de loi tacite dans les premieres sources de la semence, le moyen de propager la postérité.

Les choses en étant là, un petit nombre de maisons autrefois célebres par l'application sérieuse qu'elles donnoient aux lettres, ne connoissent à présent que les plaisirs d'une honteuse paresse, & retentissent de chansons ou du son des instrumens. Au lieu d'un philosophe, c'est un chanteur; au lieu d'un orateur, c'est un maître en fait d'arts d'amusemens que l'on appelle; aux bibliotheques fermées pour toujours comme des tombeaux, on substitue des instrumens de Musique, des lyres grandes comme des voitures, des flûtes & un attirail coûteux de machines nécessaires au jeu des histrions.

Enfin on en est venu à ce point d'indignité, que les étrangers ayant été brusquement chassés de la ville il n'y a pas long-temps, à cause de la

famine qu'on craignoit, les amateurs des arts libéraux, & qui ne sont qu'en bien petit nombre, furent bannis sans délai, tandis qu'on garda, sans même leur dire un mot, tous les cliens des farceurs & ceux qui feignirent de l'être, ainsi que trois mille danseurs, avec les chœurs & leurs directeurs; aussi de quelque côté qu'on porte ses pas, on voit des femmes à longs cheveux bouclés, qui en se mariant auroient pu donner chacune des sujets à l'Etat, danser sans fin, & exécuter les mouvemens les plus souples, pour exprimer les attitudes sans nombre qu'exigent leurs rôles.

Il n'est pas douteux que lorsque Rome étoit le domicile des vertus, la plupart des Nobles n'y reçussent les étrangers, en leur rendant toute sorte d'offices d'humanité, à l'exemple des Lotophages (*k*) d'Homere qui les retenoient par la douceur de leurs fruits; mais à présent le vain orgueil de quelques-uns, regarde comme vil tout ce qui naît hors de l'enceinte des murs, excepté ceux qui vivent dans le céli-

(*k*) *V. Homere, Odyssée, L. IX.*

bat & qui ſont ſans héritiers ; car on ne ſauroit imaginer à quel point on careſſe les perſonnes qui n'ont point d'enfans.

Des maladies dont la guériſon eſt au-deſſus de tous les ſecours de la Médecine, étant plus communes à Rome, entant que la Capitale du monde, parmi les gens d'un certain ordre ; on a imaginé un moyen ſalutaire pour ne pas voir un ami expoſé à ces ſouffrances, & entr'autres précautions on fait uſage de celle-ci comme d'un remede aſſez puiſſant, c'eſt de ne pas permettre aux domeſtiques qu'on envoie s'informer de la ſanté du malade, de rentrer à la maiſon avant de s'être lavé tout le corps, tant on craint que les ſeuls regards ne communiquent le mal ; mais quoique l'on obſerve ſcrupuleuſement ces choſes, il ſe trouve pourtant des gens qui invités à des noces où l'on diſtribue de l'or à pleines mains, ne font pas difficulté de s'y rendre, duſſent-ils même malgré l'affoibliſſement de leurs membres, aller juſqu'à Spolette.

Tels ſont les uſages des Nobles : quelques-uns de la lie du peuple &

des plus pauvres, paſſent la nuit dans des tavernes à vin; d'autres ſe cachent à l'aide de ces toiles dont on fait uſage ſur le théâtre, & que durant ſon édilité (*l*) Catulus employa le premier, pour imiter la molleſſe de la Campanie; ou bien ils jouent avec fureur aux dés, ſe divertiſſent à retenir leur haleine, & à faire avec les narines un bruit auſſi fort qu'indécent; ou enfin, ce qui de tous les goûts eſt réputé le meilleur, du matin au ſoir ils ſupportent juſqu'à la fatigue la chaleur & les pluies, pour s'entretenir à perte d'haleine des bonnes qualités, ou des défauts des chevaux & des cochers; il eſt étrange de voir une populace immenſe, tranſportée d'une eſpece de fureur & attachée toute entiere aux ſuccès des combats curules. On conçoit bien que de ſemblables amuſemens ne permettent pas qu'on s'occupe dans Rome de quelque choſe de grave & de mémorable : mais revenons à notre ſujet.

(*l*) Gronovius obſerve que *Valere Maxime* ne dit point que Catulus a introduit cet uſage pendant ſon Edilité.

CHAPITRE VII.

Barbarie & inhumanité de Gallus.

LE César déjà à charge aux gens de bien par une licence qu'il n'avoit portée que trop loin, n'y mit plus de frein; il dévasta toutes les frontieres de l'Orient, ne faisant grace ni aux gens de condition, ni aux principaux des villes, ni au peuple. Enfin il ordonna par une seule sentence d'abattre les premieres têtes d'Antioche : sa fureur venoit de ce qu'ayant voulu forcer les habitans à exalter mal à propos le bon marché des vivres, tandis que la famine approchoit, ils lui avoient répondu avec plus de vigueur qu'il ne convenoit; aussi n'en seroit-il pas échappé un seul, si Honorat, Comte de l'Orient, ne s'y fût opposé avec une fermeté courageuse. Une preuve bien claire & bien sensible de la cruauté de ce Prince, c'est qu'on le vit plus d'une fois, quoique les combats meurtriers des

Gladiateurs fussent défendus, (*a*), se réjouir dans le Cirque à la vue de malheureux tout couverts de sang, comme s'il eût fait un gain considérable. Ce qui augmenta encore le penchant qu'il avoit à nuire, ce fut une femme du dernier rang, qui sur la demande qu'elle fit d'être introduite au palais, lui confia que d'obscurs militaires tramoient contre lui; la Reine la distinguant aussi-tôt comme si ce qu'elle venoit de révéler assuroit le salut de son époux, la combla de présens & la renvoya publiquement dans son char. Cette Princesse espéroit que cet appât donneroit lieu à de semblables dénonciations, ou à de plus graves encore.

Gallus sur le point de se rendre à Hiéropolis (*b*) pour avoir du moins l'air d'assister à l'expédition, fut conjuré par les habitans d'Antioche de dissiper la crainte que de fortes raisons leur donnoient d'une famine pro-

(*a*) *Constantin le Grand* avoit défendu ces jeux. *Voyez Zozime, Eusebe, J. Lip. Saturn. L. I. Ch. 12.*

(*b*) Son nom moderne est Bambyche, ou Bambuch, dans le Gouvernement d'Alep en Syrie.

chaine ; mais il ne fit aucune diſpoſition, ni n'ordonna de tranſporter des vivres des frontieres ; ce qu'ont pourtant coutume de faire les Princes qui ſavent employer l'étendue de leur pouvoir, à remédier aux accidens particuliers à certains lieux : au contraire livrant en quelque ſorte Théophile, homme Conſulaire de la Syrie (*c*), & qui dans ce moment ſe trouvoit près de lui, à cette multitude qui appréhendoit les dernieres extrémités, il répéta pluſieurs fois, qu'il n'étoit pas poſſible que la famine ſe fît ſentir, ſi le Gouverneur ne le vouloit pas. Ces paroles fortifierent l'audace du peuple ; & lorſque la diſette des vivres s'accrut, pouſſé par la faim & par la fureur, il mit le feu à la ſuperbe maiſon d'un certain Eubules, qui étoit diſtingué parmi les gens de ſa nation, & maſſacra Théophile luimême, après l'avoir roué de coups & foulé aux pieds. L'exemple de cette mort déplorable, offrant l'image du danger qu'on couroit, donna à chacun

(*c*) La Syrie comprend aujourd'hui le Gouvernement d'Alep, de Tarabolous & de Damas.

les plus juſtes ſujets de craindre un pareil traitement.

Dans le même temps Sérénianus cidevant Duc (*d*), & qui par ſa négligence avoit, comme il a été dit, expoſé au pillage le château de Celſe en Phénicie (*e*), fut accuſé, non ſans fondement, du crime de leſe-majeſté; mais quoique convaincu d'avoir envoyé dans un temple un de ſes domeſtiques avec le bonnet dont il ſe couvroit, & qu'il avoit fait aſſez par des enchantemens, pour s'informer de l'Oracle qui y réſidoit, s'il obtiendroit l'Empire qu'il déſiroit, il échappa pourtant, & l'on ne ſait comment. Voilà donc deux événemens bien déplorables; d'un côté Théophile, qui étoit innocent, périt; de l'autre Sérénianus, digne de l'exécration publique, fut abſous, ſans que l'autorité publique formât même la moindre oppoſition.

Conſtance inſtruit de ces choſes & de pluſieurs autres par Thalaſſe, qui

(*d*) Voyez ſur la qualité de Duc, *du Cange*, *Pitiſcus & la Notice de l'Empire.*

(*e*) Le Gouvernement de Tarabolous dans la Turquie Aſiatique faiſoit partie autrefois de la Phénicie.

venoit de payer en mourant le tribut à la nature, flatta le César par ses lettres, & lui ôta peu à peu ses appuis, dans la crainte, à ce qu'il disoit, que ce repos dont jouissoient les soldats, & qui est presque toujours orageux, ne tournât à la perte de Gallus, il lui ordonna de ne garder auprès de sa personne que quelques-uns des corps qui formoient sa garde ordinaire (*f*). Il chargea encore le Préfet Domitien, qui avoit été grand trésorier, d'aller en Syrie & d'engager par la douceur le Prince à se rendre enfin en Italie, où il l'avoit mandé plusieurs fois. Domitien arrivé à Antioche, passa rapidement devant le palais, & sans daigner saluer le César, qu'il étoit pourtant de la décence de voir, il se rendit en grande pompe au Prétoire, où sous prétexte d'indisposition, il se

(*f*) Il y a dans le texte : *les Écoles du Palais, les Protecteurs, les Scutaires & les Gentils.* On appeloit *Ecoles* des édifices voisins du Palais, & habités par les différens corps qui formoient la garde du Prince. L'Ecole des Domestiques & celle des Protecteurs paroissent avoir été le plus en honneur : elles étoient principalement destinées au service du Prince. Celle des Gentils étoit composée d'étrangers ou de barbares comme les appeloient les Romains, par exemple d'Arméniens, d'Isaures, &c. *Voyez la Notice de l'Empire.*

tint renfermé pendant plusieurs jours, ne paroissant ni en public, ni au palais. Du fond de sa retraite il machinoit une infinité de choses pour perdre Gallus, & chargeoit d'inutilités les relations qu'il envoyoit fréquemment à Constance.

Après bien des sommations, il parut enfin dans le Conseil, & là avec autant d'imprudence que de vanité, il s'adressa à Gallus & lui dit: *Prince, partez comme Constance l'ordonne, & sachez que si vous différez, je ferai rayer de l'état des comptes les sommes destinées à votre entretien & à celui du palais.* Après ces mots prononcés avec insolence, il se retira d'un air piqué, & ne reparut plus devant le Prince qui l'invita plusieurs fois inutilement. Gallus fut outré de cette conduite comme d'un procédé aussi injuste qu'insultant, & chargea des gens affidés de la garde du Préfet.

Montius qui étoit alors Questeur, homme rusé, mais dont l'ame penchoit cependant plus à la douceur, ne faisant attention qu'au bien public, après avoir convoqué les chefs des écoles du palais, leur parla avec bon-

té, repréſenta que cette conduite du Céſar étoit auſſi malſéante que dangereuſe, & ajouta enfin d'un ton de cenſure qu'on ne manqueroit pas, ſi on la toléroit, après avoir abattu la ſtatue de Conſtance, de s'occuper ſérieuſement des moyens d'ôter la vie au Préfet lui-même. Auſſi-tôt Gallus, tel qu'un ſerpent qu'on a bleſſé, & peu circonſpect ſur ce qui pouvoit aſſurer ſon ſalut, ſe porta aux dernieres extrémités. Il ordonna d'aſſembler les ſoldats, & profitant de leur premiere ſurpriſe, il leur tint en grinçant les dents ce diſcours :

« Venez à mon ſecours, braves » guerriers, dans ce danger commun : » Montius enflé de l'orgueil le plus » étrange, & fâché ſans doute de ce » que j'ai fait obſerver juſqu'à donner » quelque-ſujet de craindre, un Pré» fet inſolent, qui a feint d'ignorer ce » que demande le bon ordre : Montius » par les bruits qu'il répand, nous » peint comme des rebelles qui oſent » réſiſter à la majeſté de l'Empe» reur. »

Les ſoldats qui ne ſont que trop avides de troubles, attaquent à ces

mots

mots Montius : ce vieillard foible & infirme étoit alors dans le voisinage. Après l'avoir lié de grosses cordes, ils le traînent écartelé pour ainsi dire & presque sans vie jusqu'au Prétoire du Préfet. Dans la même fureur ils garottent Domitien, le jettent du haut des degrés, & en courant à toutes jambes ils les promenent ainsi tous deux par la ville ; puis déchirant les membres de ces cadavres, après les avoir foulés aux pieds, & mutilés jusqu'à en faire des objets horribles, comme rassasiés de sang & de barbarie ils les jeterent dans le fleuve. Un certain Luscus, Curateur de la ville (*g*), qui parut tout à coup, porta ces furieux à cet excès de crime; tel qu'un joueur de flûte qui conduit les enterremens (*h*), il les animoit par ses cris redoublés à achever ce qu'ils avoient commencé; mais cela même le fit peu de temps après condamner aux flammes.

(*g*) Les Curateurs étoient des especes d'Inspecteurs préposés à divers objets. Il y en avoit pour les vivres, les canaux, les jeux, les édifices publics, &c. *Voyez Hederich.*

(*h*) Les convois funebres étoient précédés chez les Romains d'un joueur de flûte. *Vid. Cantel. de Roman. Republ.*

Montius pendant qu'il expiroit ſous les coups des bourreaux, avoit nommé à diverſes repriſes Epigone & Euſebe, ſans faire connoître cependant leur état ni leur caractere. On tâcha donc avec grand ſoin de découvrir qui ils étoient, & pour ne point perdre de temps, on manda de Lycie (*i*) le Philoſophe Epigone, & d'Emiſſe (*k*) l'éloquent Orateur Euſebe ſurnommé Pittacas. Ce n'étoit pourtant pas eux que Montius avoit eu en vue, mais les Tribuns prépoſés aux fabriques d'armes qui avoient promis de lui en envoyer au premier bruit.

Dans le même temps le gendre de Domitien, Apollinaire, qui peu auparavant avoit l'intendance du palais de l'Empereur, ayant été envoyé par ſon beau-pere en Méſopotamie, travailloit trop ouvertement à découvrir parmi les troupes, ſi perſonne n'avoit reçu de Gallus des lettres qui indiquaſſent que ce Prince formoit quelque entrepriſe. A la premiere nouvelle qu'il eut de ce qui venoit d'ar-

(*i*) Aujourd'hui partie de l'Anatolie.

(*k*) Hims ou Hems dans le Gouvernement de Tarabolous.

river à Antioche, il se glissa par la petite Arménie (*l*), & prit la route de Constantinople, mais les gardes du César l'en arracherent & le garderent à vue.

On apprit sur ces entrefaites qu'on faisoit clandestinement à Tyr (*m*) un manteau royal, sans savoir pourtant par qui il avoit été commandé, & à qui on le destinoit; de-là vint qu'on amena comme coupable le Gouverneur de la Province, pere d'Apollinaire, qui portoit le même nom, & qu'on rassembla de plusieurs villes un grand nombre de citoyens, accusés de crimes atroces.

Pendant que tout annonçoit les malheurs civils, l'esprit impétueux de Gallus, qui fuyoit l'examen du vrai, n'exerça plus ses fureurs en cachette. Comme si toute équité étoit bannie, on ne s'inquiéta plus du degré d'attention que méritoient les délateurs, on ne discerna plus les innocens des

(*l*) Le Gouvernement de Siwas dans la Turquie Asiatique répond aujourd'hui à une partie de ce pays.

(*m*) A présent Sur ou Zor dans le Gouvernement de Damas en Syrie.

coupables ; toute défenſe légitime fut interdite ; les bourreaux s'enrichirent de rapines, les têtes furent abattues & les biens confiſqués dans les provinces de l'Orient. Je crois devoir parler à préſent de ce pays, ſans toucher à la Méſopotamie dont il a été fait mention dans les guerres des Parthes, ni à l'Egypte dont je parlerai néceſſairement ailleurs.

CHAPITRE VIII.

Deſcription des Provinces de l'Orient.

Au-delà du ſommet du Taurus qui s'éleve à l'Orient, ſe préſente la Cilicie (*a*), pays d'une vaſte étendue & fécond en toutes ſortes de choſes. L'Iſaurie eſt à ſa droite, & n'eſt pas moins abondante & fertile : le fleuve Calycadne qui porte bateau, la partage au milieu. Outre pluſieurs places qu'elle renferme, elle ſe diſtingue par deux villes ; Séleucie, fondée par le

(*a*) Elle fait partie de la Caramanie.

Roi Séleucus, & Claudiopolis (*b*), où le César Claude mit une colonie. Iſaure autrefois trop puiſſante, & que ſes dangereuſes révoltes forcerent à détruire, préſente à peine de foibles reſtes de ſon ancienne grandeur.

La Cilicie, qui s'enorgueillit des eaux du Cydne (*c*) eſt célebre par la ville de (*d*) Tarſe, (on dit que Perſée fils de Jupiter & de Danaë, ou ſurement un certain Sandan, homme riche & diſtingué, originaire d'Ethiopie, l'a bâtie) par Anazarbe (*e*), qui porte le nom de ſon fondateur, & par Mopſueſtie (*f*), ſéjour de ce Mopſe qui, ſéparé fortuitement des Argonautes ſes compagnons de voyage, au retour de leur conquête, & jeté ſur les côtes d'Afrique, y mourut ſubitement. De-

(*b*) Pocok la nomme *Borla*, & penſe que c'eſt l'ancienne *Bithynie*; mais il y a lieu de croire qu'il ſe trompe.

(*c*) Aujourd'hui Kara-Sou, ou le fleuve noir en Caramanie dans le diſtrict d'Itſchil.

(*d*) On en retrouve le nom dans un lieu nommé Tarſous en Caramanie dans le diſtrict d'Itſchil.

(*e*) Préſentement *Ainzerbeh*, dans le Gouvernement d'*Adana* dans l'Anatolie.

(*f*) *Miſis* ou *Maſiſa* dans le Gouvernement d'Adana en Anatolie.

puis ce temps ſes manes héroïques que couvre un gazon Punique, offrent un remede ſalutaire contre bien des maux.

Le Proconſul Servilius dompta & rendit tributaires ces deux Provinces, qui étoient autrefois remplies de pirates & de brigands. Situées ſur une eſpece de promontoire, elles ſont ſéparées du Levant par le mont Amanus. Cette liſiere orientale s'étend encore en ligne droite depuis l'Euphrate juſqu'aux montagnes d'où ſortent les ſources du Nil avoiſinant à gauche les Sarraſins, & ouvertes du côté droit à la mer.

Nicator Seleucus, qui occupa ce pays, l'augmenta beaucoup lorſqu'à la mort d'Alexandre il obtint par droit de ſucceſſion le royaume de Perſe. C'étoit un Prince d'une heureuſe activité, & qui réuſſiſſoit en tout, comme l'indique ſon ſurnom. Il employa une multitude d'hommes qu'il gouverna long-temps en paix, à convertir de ſimples cabanes en villes riches & puiſſantes. Quoique la plupart portent à préſent des noms grecs qui leur furent donnés au gré du fondateur,

elles n'ont pourtant pas perdu les anciennes dénominations assyriennes qu'elles reçurent de leurs premiers maîtres.

La premiere de ces provinces, après l'Osdroëne que nous séparons comme nous l'avons dit de cette description, est la Comagene (*g*), connu aujourd'hui sous le nom d'Euphratésienne; elle s'éleve doucement, & est remarquable par Hiérapolis (*h*), autrefois Ninus, & Samosate (*i*), villes considérables.

La Syrie s'ouvre & s'étend en une belle plaine; elle se distingue par la fameuse ville d'Antioche à laquelle il n'en est point qui puisse le disputer, soit par les richesses qu'elle renferme, soit par celles qui y abordent de tous côtés; par Laodicée (*k*), Apamée (*l*)

(*g*) Elle fait partie aujourd'hui du Gouvernement d'Alep en Syrie.

(*h*) *Banbych ou Bambuch*, dans le Gouvernement d'Alep en Syrie.

(*i*) *Schemisat* ou *Sumeisat* dans le Gouvernement d'Alep en Syrie.

(*k*) On la nommoit *ad mare*, pour la distinguer de *Laodicea ad Libanum*, c'est à présent *Ladikie* ou *Lattickja* dans le Gouvernement de Tarabolous en Syrie.

(*l*) *Esamiat* ou *Famiah* dans le Gouvernement de Tarabolous en Syrie.

& Séleucie (*m*) qui fleurissent depuis leur origine.

Vient ensuite la Phénicie appuyée au mont Liban, pays charmant & gracieux que décorent de grandes & belles cités parmi lesquelles on remarque, pour son agrément & sa salubrité, Tyr (*n*), Sidon (*o*), Beryte (*p*); qu'égalent Emesses (*q*) & Damas (*r*), anciennement bâties.

Ces provinces sont environnées du fleuve Orontes (*s*), qui après avoir baigné les pieds du mont Cassius, se perd dans la mer Parthénienne (*t*): elles furent détachées du royaume d'Arménie & passerent sous la domi-

(*m*) C'est présentement *Suweida* dans le Gouvernement d'Alep.

(*n*) Aujourd'hui *Sur* dans le Gouvernement de Damas.

(*o*) *Seida* dans le Gouvernement de Tarabolous.

(*p*) *Bairut* ou *Barut* dans le Gouvernement de Damas.

(*q*) *Hims* ou *Hems* dans le Gouvernement de Damas.

(*r*) *Damas* capitale du Gouvernement de Damas.

(*s*) Présentement *el-Asi* dans le Gouvernement de Tarabolous, on le retrouve aussi dans quelques cartes sous le nom d'Orontes.

(*t*) Ammien donne ici le nom de *Parthénienne* à une partie de la Méditerranée.

nation des Romains lorſque Cn. Pompée eut vaincu Tigrane.

La Paleſtine (*u*) eſt la derniere des Syries; elle eſt d'une vaſte étendue, abonde en terres cultivées & agréables, & renferme quelques villes également belles, & qui ſemblent diſputer de rivalité. Telles ſont Céſarée (*x*) qu'Hérode bâtit en l'honneur d'Octavien, Eleutheropolis (*y*), Néapolis (*z*), Aſcalon (*a*), Gaza (*b*), toutes conſtruites dans les ſiecles paſſés. Cette région n'a point de fleuves navigables; il y a dans beaucoup d'endroits des ſources naturellement chaudes, & qui ſont propres à la guériſon de pluſieurs maux. Pompée après avoir vaincu les Juifs, & après s'être emparé de Jéruſalem, réduiſit ces contrées en provinces, & chargea un Gouverneur de leur juridiction.

(*u*) Elle eſt compriſe aujourd'hui dans le Gouvernement de *Damas*.

(*x*) Aujourd'hui *Kaïſaria*; on la nommoit antérieurement *Turris Stratonis*.

(*y*) Cette ville eſt actuellement inconnue.

(*z*) Préſentement *Nabolos*, ou *Nabolus*, dans la Paleſtine, c'eſt l'ancienne *Sichem*.

(*a*) Aujourd'hui *Aſcalan*.

(*b*) Subſiſte encore ſous le nom de *Gazza*, ou *Gazzat*, dans la Paleſtine.

L'Arabie, qui d'un côté touche ce pays & de l'autre celui des Nabatéens, est puissante par la variété de son commerce; elle est remplie de forts & de châteaux, que la prudence attentive des anciens y a construits dans des défilés sûrs & commodes, pour arrêter les courses qu'y faisoient leurs voisins. Elle a encore des villes considérables, & revêtues de bonnes murailles, telles que Bostra (*c*), Gerasa (*d*), Philadelphie (*e*). L'Empereur Trajan qui poussa avec tant de succès la guerre contre les Parthes & les Medes, après avoir humilié l'orgueil de ses habitans, en fit une province & la soumit à nos lois.

On trouve plusieurs villes dans l'île de Cypre qui est fort éloignée du continent, & garnie de bons ports : les plus renommées sont Salamis (*f*) & Paphos (*g*), la premiere par ses autels consacrés à Jupiter, & l'autre par un

(*c*) Son nom actuel est *Bosro* dans la Palestine.

(*d*) C'est *Dschiors* en *Arabie*.

(*e*) C'est *Amman*, ou *Ammon*, en Arabie.

(*f*) On trouve des traces de cette ville dans un lieu nommé *Famagusta*.

(*g*) C'est à présent *Peso nuovo* ou *Baffo*.

temple dédié à Vénus. Cette île est si fertile, & abonde en tant de choses différentes, que pouvant se passer de l'étranger, & tirant tout de son propre fonds, elle est en état de construire des vaisseaux de charge & de les mettre en mer complettement équipés.

Je n'hésite point à avouer que le peuple Romain s'en est emparé avec plus d'avidité que d'équité; car après que son Roi Ptolomée notre ami & notre allié se vit proscrit, uniquement parce notre trésor étoit à sec, & qu'il eut terminé volontairement ses jours par le poison, elle devint tributaire, & Caton transporta ses richesses à Rome, comme des dépouilles d'un ennemi. Mais reprenons l'ordre des faits.

CHAPITRE IX.

Du César Constance Gallus.

Au milieu de ces désastres publics, Ursicin auquel j'étois attaché par l'ordre de l'Empereur, fut mandé de Ni-

ſibe (*a*) dont il étoit Gouverneur, & obligé malgré lui, & quoiqu'il s'opposât aux cris des courtiſans, d'entrer dans les détails d'une enquête dont l'iſſue ne pouvoit qu'être funeſte. C'étoit aſſurément, un bon & vaillant Officier, mais peu verſé dans les affaires du barreau.

Alarmé ſur ſon propre danger lorſqu'il vit que les accuſateurs & les juges ſubornés qu'on lui aſſocioit étoient auſſi cruels les uns que les autres, il inſtruiſit ſous main Conſtance de ce qui ſe faiſoit tant publiquement qu'en ſecret, & lui demanda un ſecours qui, en inſpirant de la crainte à Gallus, dompteroit peut-être ſon exceſſif orgueil; mais la prudence même d'Urſicin tourna à ſa perte, comme nous le verrons dans la ſuite; car ſes rivaux lui tendirent des pieges funeſtes auprès de Conſtance, Prince d'ailleurs aſſez bon, mais dur, implacable, & qui ne ſe reſſembloit plus, dès qu'on lui faiſoit naître quelque ſoupçon.

Le jour des interrogatoires étant arrivé, on vit donc s'aſſeoir comme juge

(*a*) C'eſt *Niſibis* dans le Diar-beckr.

le Général de la cavalerie ; ses autres collegues étoient instruits d'avance de ce qu'ils avoient à faire.

Des Notaires qui assistoient à cette procédure, alloient précipitamment rendre compte au César des questions & des réponses qu'on faisoit. Sa cruauté excitée encore par la Reine qui écoutoit tout derriere une tapisserie, fit périr plusieurs innocens auxquels on ne laissa, ni la liberté de réfuter leurs accusateurs, ni celle de se défendre.

Les premiers qu'on fit paroître, furent Epigone & Eusebe victimes d'une malheureuse conformité de noms.

On se rappellera que Montius expirant avoit ainsi nommé les Tribuns des fabriques qui lui avoient promis des armes pour l'entreprise qu'il méditoit. Epigone fit bien voir qu'il n'avoit d'un Philosophe que l'habit, car d'abord il employa bassement les supplications, puis aux premieres douleurs, effrayé de la mort dont on le menaçoit, & ignorant entiérement les usages du barreau, il eut la lâcheté, quoiqu'il n'eût ni vu ni entendu quoi que ce fût, d'assurer qu'Eusebe étoit complice d'un projet qui n'existoit pas.

Celui-ci le nia avec assurance, & conservant toute sa fermeté dans les tourmens, il soutint que c'étoit là un brigandage & non une procédure.

Gallus à qui l'on rapporta qu'Eusebe instruit des lois, insistoit pour qu'on lui présentât son accusateur, & qu'on suivît les formalités, fut outré de cette noble liberté qu'il appeloit insolence, & ordonna qu'on le mît à mort comme un rebelle obstiné. Cet infortuné au milieu des tourmens qui déchirerent son corps au point qu'il sembloit ne pouvoir plus donner de prise aux bourreaux, imploroit la Justice céleste, & regardant ses Juges avec un sourire d'indignation, il fut inébranlable & aussi éloigné de s'avouer coupable que d'accuser un innocent; enfin n'ayant pu, ni être convaincu, ni forcé à un faux aveu, il termina ses jours avec son méprisable compagnon.

On vit l'intrépide Eusebe, tout en déplorant le malheur des temps, marcher au supplice d'un pas assuré. Tel autrefois le Stoïcien Zenon, après avoir été tourmenté long-temps, aracha sa langue plutôt que de mentir,

& pour toute réponse, la jeta écumante de sang au visage du Roi de Cypre (*b*).

On s'enquit après cela du manteau royal ; les employés à teindre la pourpre (*c*) furent appliqués à la question, & sur l'aveu qu'ils firent qu'ils avoient teint une tunique pectorale sans manche, on emmena un certain Maras, qui étoit ce que les Chrétiens appellent Diacre : on produisit une lettre écrite en Grec & adressée au chef de la fabrique de Tyr, qu'il pressoit d'achever l'ouvrage, sans dire pourtant ce que c'étoit ; Maras fut maltraité jusqu'à la mort, mais sans qu'il fût possible de lui arracher la moindre chose.

Ces tourmens que souffrirent tant de personnes, n'ayant pas eu le moindre succès, comme il restoit encore

(*b*) Valere Maxime Liv. III. Chap. 3. & Pline Liv. VII. Chap. 23, mettent ce trait d'héroïsme sur le compte d'Anaxarque, tourmenté par le Tyran Nicocréon.

(*c*) Une loi expresse défendoit aux particuliers de porter des vêtemens de pourpre, affectés uniquement à l'Empereur, aux Sénateurs & aux Magistrats. On se relâcha dans la suite de la rigueur de cette loi.

des points douteux, & d'autres qu'on ſavoit n'avoir été que légérement diſcutés, Apollinaire & ſon fils après le ſupplice de pluſieurs autres, furent envoyés en exil; à leur arrivée à Crateres, maiſon de campagne qu'ils avoient dans le voiſinage d'Antioche, on leur rompit les jambes, & ils furent mis à mort par l'ordre du Céſar. Cela encore ne le calma pas; tel qu'un lion toujours plus affamé, il continua ſes recherches cruelles; je n'en préſenterai pas le détail, pour éviter, comme je l'ai promis, la longueur.

CHAPITRE X.

Paix accordée aux Allemands par Conſtance Auguſte.

TANDIS que ces maux ravageoient l'Orient, Conſtance qui entroit pour la ſeptieme fois dans ſon Conſulat, comme Gallus pour la troiſieme, quitta Arles à l'approche de la belle ſaiſon pour ſe rendre à Valence (*a*) & faire

(*a*) Dans le Dauphiné.

la guerre à Gundomade & à Vadomaire freres & Rois Allemands qui ravageoient par de fréquentes incursions les frontieres des Gaules. Il s'arrêta-là quelque temps pour attendre les convois qui venoient d'Aquitaine & dont les torrens grossis par des pluies plus fréquentes cette année que de coutume, empêchoient le transport; sur ces entrefaites arriva Herculanus, Officier des gardes ; c'étoit le fils de cet Hermogene, Général de la cavalerie, qui périt, comme nous l'avons déjà dit, à Constantinople, dans une émeute populaire. Constance, sur le récit fidele que lui fit Herculanus de la conduite de Gallus, affligé des maux que ce Prince avoit faits, & craignant pour l'avenir, dévora autant qu'il le put sa douleur. Cependant les troupes qui étoient assemblées à Châlons (*b*) murmuroient du retardement de leur marche, & faisoient d'autant plus de bruit, qu'elles étoient dans la disette, n'ayant pas encore reçu les vivres qu'on a toujours coutume de faire venir. Rufin Préfet du Prétoire courut dans cette occasion le

(*b*) C'est Châlons sur Saone.

plus grand danger. Il étoit obligé pour les tranquilifer & leur rendre compte des obftacles qui retardoient l'arrivée du convoi, de vifiter les foldats que la faim & le défefpoir agitoient, & qui d'ailleurs font naturellement rudes & cruels envers tout ce qui n'eft pas militaire. Cette commiffion étoit même un piege adroitement tendu & qui devoit entraîner la perte de Rufin, dont le pouvoir faifoit craindre qu'il n'enhardît fon neveu (*c*) Gallus à pourfuivre fes entreprifes dangereufes; mais il fut promptement fecouru par Eufebe, le Grand Chambellan, qui fe rendit avec de groffes fommes à Châlons, & parvint, en les répandant parmi les troupes, à les calmer & à fauver le Préfet.

Dès que les vivres furent arrivés en abondance, on fixa le jour du départ, & l'armée fe mit en marche.

Après avoir furmonté des difficultés fans nombre & paffé par des fentiers couverts de neige, on vint à Rauraque (*d*) qui eft au bord du Rhin;

(*c*) Galla, Sœur du Préfet Rufin, étoit la Mere de Gallus.

(*d*) Aujourd'hui *Augft* village près de Bafle.

mais une grêle de traits que décochoient les Allemands rangés ſur l'autre rive, ne permit pas aux Romains de jeter un pont de bateaux. L'Empereur, que ce puiſſant obſtacle étonna, ne ſavoit quel parti prendre, lorſqu'un guide qui connoiſſoit les chemins ſe préſenta inopinément, & offrit pour une récompenſe d'indiquer pendant la nuit un endroit guéable.

Les ennemis ſe trouvant occupés ailleurs, Conſtance auroit tout dévaſté ſans la moindre réſiſtance, ſi comme on l'a ſuppoſé, quelques-uns de cette nation qui rempliſſoient dans notre armée les poſtes les plus honorables, n'avoient pas fait parvenir des avis ſecrets à leurs compatriotes. Ce ſoupçon déshonorant tomba ſur Latin, Commandant des Gardes, ſur Agilon, grand Ecuyer, & ſur Scudillon, Commandant des Scutaires, tous trois étoient alors vénérés comme les ſoutiens de la République. Les barbares prenant donc conſeil du danger qui les preſſoit, ſoit que les auſpices ne leur fuſſent pas favorables, ſoit que quelqu'autre pratique de leur culte s'y opposât, quitterent cette férocité

qui les rendoit autrefois si opiniâtres, & envoyerent de leurs principaux implorer la clémence du Prince & demander la paix.

Les Députés furent admis, & on pesa mûrement l'affaire. L'avis général étant qu'il convenoit d'accorder la paix que les ennemis ne demandoient d'ailleurs qu'à des conditions raisonnables; l'Empereur assembla son armée pour la haranguer en peu de mots selon les circonstances; environné de ses principaux Officiers, & debout sur son tribunal, il lui parla donc ainsi.

« Ne vous étonnez pas, si après » avoir essuyé avec la confiance que » m'inspiroit votre courage, les fati- » gues de marches longues & péni- » bles, & si après avoir amassé beau- » coup de vivres, je parois changer » de dessein & écouter des proposi- » tions de paix, au moment même où » nous touchons aux habitations des » barbares. Pour peu que vous y pen- » siez vous conviendrez que le soldat, » quelque part & quelque bien qu'il » soit, n'a à s'occuper que de sa pro- » pre défense; mais le devoir d'un » Général appelé à veiller avec un

» ſoin égal au ſalut de tous, eſt de ne » jamais ſéparer ſon intérêt de celui » de ſes peuples, & de ſaiſir avec » empreſſement, ſelon que le Ciel » l'ordonne (*e*), tout ce qu'exige le » beſoin de l'état; & pour faire con- » noître, mes chers amis, la raiſon » qui vous raſſemble ici, écoutez fa- » vorablement ce que je vais vous » dire en peu de mots; car la vérité » s'exprime toujours en termes ſim- » ples & concis.

» La gloire que vous vous êtes ac- » quiſe s'eſt tellement accrue par la » renommée qui l'a portée dans les » lieux les plus éloignés, que les Rois » & les peuples Allemands viennent » vous demander en tremblant, com- » me vous le voyez à l'air humble » & ſoumis de leurs Députés, l'ou- » bli du paſſé & la paix. Je crois en » Conſeiller ſage & prudent, & après » y avoir mûrement réfléchi, qu'il » convient ſous votre bon plaiſir, de

(*e*) *Selon que le Ciel l'ordonne, ſous le bon plaiſir du Ciel, avec l'aſſiſtance & la protection du Ciel.* Ces façons de parler reviennent fréquemment dans Ammien ; je ne fais cette obſervation, que pour qu'on ne ſuppoſe pas que je les prête à mon Auteur.

» souscrire à leur demande. D'abord
» nous éviterons des guerres dont le
» succès est toujours douteux; de nos
» ennemis qu'ils étoient, nous en fe-
» rons, comme ils s'y engagent, des
» alliés utiles; nous adoucirons, sans
» tremper nos mains dans leur sang,
» cette férocité dont les accès ont été
» si souvent funestes à nos Provinces.
» Enfin considérez que c'est moins
» celui qui tombe dans les combats
» sous nos coups, qu'on doit regar-
» der comme vaincu, que celui qui
» se soumet volontairement au joug,
» après avoir éprouvé que nous sa-
» vons & dompter les rebelles par
» notre valeur, & user de douceur
» envers ceux qui implorent notre
» clémence. Enfin, en qualité de Prin-
» ce pacifique & qui sait jouir avec
» modération de sa fortune, j'attends
» de vous, comme d'autant d'arbitres,
» la décision; ne croyez pas, je vous
» en réponds, qu'on attribue à la lâ-
» cheté, une démarche qui, bien con-
» sidérée, passera toujours pour l'effet
» de la modération & de l'humanité.

A peine l'Empereur eut-il cessé de parler, que l'armée entière témoigna

qu'elle approuvoit ſon avis & conſentoit à la paix par la raiſon ſur-tout, qu'une longue expérience avoit appris que la fortune qui toujours favoriſoit Conſtance dans les guerres civiles, lui tournoit ſouvent le dos dans celles qu'il avoit à ſoutenir au dehors. On conclut donc le traité ſelon l'uſage de ces Nations, & après cet acte ſolennel, l'Empereur retourna à Milan pour y paſſer le reſte de l'hiver.

CHAPITRE XI.

Le Céſar Conſtance Gallus eſt mandé par Conſtance, qui lui fait trancher la tête.

LA débarraſſé de tout autre ſoin, il ne penſa comme à l'entrepriſe la plus difficile, qu'à porter le dernier coup à Gallus. Au milieu des entretiens ſecrets & nocturnes qu'il eut avec ſes confidens, pour ſavoir comment il s'y prendroit avant que ce Prince excitât plus de troubles encore, il réſolut, ſous prétexte d'un traité public qu'il importoit de conclure, de l'inviter par des lettres pleines de douceur à

ſe rendre auprès de lui. C'eſt ainſi que l'éloignant de tous ſes appuis, il comptoit de le faire périr ſans obſtacle.

La foule inconſtante de ſes flatteurs (entr'autres Arbétion homme habile & ardent à dreſſer des embûches, Euſebe alors Grand-Chambellan, & plus méchant encore qu'Arbétion,) n'approuvoit pas cet avis; elle imaginoit qu'il ſeroit dangereux, ſi l'on faiſoit venir Gallus, de laiſſer Urſicin ſans qu'il y eût quelqu'un en état de s'oppoſer aux entrepriſes qu'il pourroit former. A ceux-ci ſe joignoient encore les Eunuques dont la fureur de s'enrichir paſſoit alors toute imagination; ſaiſiſſant l'occaſion que leur fourniſſoit le ſervice intérieur du palais, de donner par de ſecretes inſinuations des couleurs à des crimes ſuppoſés, ils accabloient cet honnête homme de tout le poids de l'envie; diſoient tout bas que ſes fils avoient bien l'air de prétendre à l'empire, que leur âge & la beauté de leurs figures ſembloient les y inviter, & que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on les faiſoit connoître à l'armée en les

occupant

occupant ſans ceſſe aux exercices militaires, où ils ſe diſtinguoient par une adreſſe étonnante; que Gallus naturellement cruel, avoit encore été pouſſé à des actions atroces, parce qu'on eſpéroit que déteſté de tous les ordres, on remettroit enfin le pouvoir ſuprême aux fils d'Urſicin.

Ces bruits & d'autres ſemblables qui frappoient ſans ceſſe les oreilles du Prince, toujours ouvertes à de pareils récits, lui firent enfin prendre ce parti comme le meilleur.

Il invita en termes honorables Urſicin à le venir joindre, alléguant que preſſé par les circonſtances, il avoit beſoin de ſon conſeil ſur les meſures qu'il convenoit de prendre pour s'oppoſer à l'accroiſſement de Parthes qui lui faiſoient craindre une guerre prochaine; & pour écarter les ſoupçons qu'auroit pu avoir ce Général, on envoya à ſa place, juſqu'à ſon retour, le Comte Proſper. Dès que ces lettres furent arrivées avec les ordres néceſſaires pour les voitures, nous nous rendîmes en diligence à Milan.

Il ne reſtoit plus qu'à hâter l'arrivée de Gallus; Conſtance qui vouloit

l'endormir, l'exhortoit dans les termes les plus doux & les plus flatteurs à mener avec lui sa femme; désirant avec ardeur, à ce qu'il disoit, de voir cette sœur chérie: celle-ci qui connoissoit toute la cruauté de Constance, hésita quelque temps; cependant l'espoir de parvenir peut-être à l'adoucir, la détermina à se mettre en chemin; mais à peine fut-elle arrivée en Bithynie, dans un endroit nommé les Cenes Galliques, qu'elle y mourut subitement de la fievre.

Cette mort privoit Gallus de son plus ferme soutien: plein d'inquiétude, il délibéra sur le parti qu'il prendroit; ce qui le frappoit sur-tout au milieu de cet embarras, c'est que Constance inébranlable dans ses sentimens, ne savoit ni pardonner, ni mettre des bornes à sa vengeance; mais que toujours plus porté à perdre ses proches, il ne penseroit pas à moins qu'à lui ôter la vie, s'il parvenoit à se saisir de lui.

Réduit à cette extrémité & n'entrevoyant que le dernier des malheurs s'il ne se tenoit pas sur ses gardes, il pensa aux moyens de s'assurer le rang

ſuprême ; mais il craignoit la perfidie de ſes gens, qui d'un côté déteſtoient ſon caractere violent & léger, & de l'autre redoutoient l'aſcendant de la fortune qui avoit toujours ſuivi Conſtance dans les diſcordes civiles. Au milieu de ces cruelles perplexités, il recevoit fréquemment des lettres de l'Empereur qui tantôt lui conſeilloit, tantôt le prioit de venir ; il lui repréſentoit captieuſement que la République ne devoit, ni ne pouvoit être partagée, mais que chacun devoit la ſecourir de tout ſon pouvoir dans le danger préſent, (il faiſoit alluſion parlà au ravage des Gaules) à quoi il ajoutoit un exemple récent, c'eſt que du temps de Dioclétien & de ſon Collegue (*a*), les Céſars ne réſidoient nulle part ; mais que dociles aux ordres qu'ils recevoient, ils ſe portoient de côté & d'autre comme des Appariteurs (*b*) ; qu'en Syrie,

(*a*) C'étoit le *César Maximien. Voy. Ruf. Feſtus. Eutrope, Liv. IX. Chap. 15.*

(*b*) Le terme d'Appariteurs étoit proprement un terme générique qui déſignoit les miniſtres des juges qui étoient toujours auprès d'eux, prêts à recevoir & à exécuter leurs ordres ; il y avoit des Appari-

Galere quoique révêtu de la pourpre, fut à plus de mille pas au-devant du char d'Auguste qui étoit irrité contre lui.

A la suite de plusieurs émissaires parut enfin Scudillon, Tribun des Scutaires, qui malgré des dehors grossiers possédoit supérieurement l'art de persuader; mêlant adroitement la flatterie à des raisons spécieuses, il fut le seul qui réussit à faire partir Gallus; il ne cessoit de lui dire avec un visage composé, que son oncle désiroit passionnément de le voir; que doux & clément comme il étoit, il lui pardonneroit des fautes que l'imprudence seule lui avoit fait commettre; qu'il partageoit déjà avec lui l'empire & qu'il l'associeroit aux soins que demandoient les provinces septentrionales qui avoient si prodigieusement souffert depuis long-temps.

Le destin aveugle d'ordinaire ceux qu'il a résolu de perdre. Ces amorces donnerent à Gallus l'espoir d'un sort plus heureux. Il sortit donc d'Antioche sous de funestes auspices, & pour

teurs de Cohortes, & des Appariteurs Prétoriens; les Pontifes avoient aussi leurs Appariteurs.

aller, ſelon l'ancien proverbe, *de la fumée au feu* (*c*). Lorſqu'il fut arrivé à Conſtantinople, comme s'il eût encore été au haut de la roue, il s'amuſa à des courſes de char & couronna de ſa main comme vainqueur le cocher Corax. Cette conduite enflamma Conſtance d'une colere inconcevable; & de peur que Gallus, vu l'incertitude du ſort qui l'attendoit, ne penſât chemin faiſant à ſe ſauver, on eut ſoin de retirer les garniſons de toutes les villes qui étoient ſur la route. Dans le même temps Taurus, qu'on envoyoit en qualité de Queſteur en Arménie, paſſa ſans daigner même le voir.

Un certain nombre de perſonnes deſtinées à l'obſerver & à l'empêcher de former quelqu'entrepriſe, ſe rendirent auprès de lui comme autant d'Officiers de ſa maiſon. Parmi eux étoit en qualité de Queſteur Léontius, qui fut depuis Préfet de Rome, Lucilien ſous le nom de Commandant de la garde, & un Tribun des Scutaires nommé Bainobaudes.

(*c*) Façon de parler proverbiale qui revient à celle-ci, *de mal en pis, de fievre en chaud mal.*

Après une longue marche il arriva à Hadrianople (*d*), autrefois Uſcudame dans la Thrace Hémimonte. Tandis qu'il s'y repoſoit, il apprit que les légions Thébaines qui hivernoient dans les forts voiſins, ſe confiant ſur les frontieres qu'elles occupoient, lui députoient quelques-uns de leurs camarades pour l'engager par toute ſorte de promeſſes à reſter là ; mais la vigilance de ceux qui l'obſervoient, lui ôta tous les moyens de s'entretenir avec eux. Les lettres qu'il recevoit coup ſur coup, l'obligerent enfin à partir & à faire uſage de dix chariots qui avoient été ordonnés pour lui ; il quitta donc le palais & laiſſa en arriere tout ce qui compoſoit ſa Cour, excepté un petit nombre d'Officiers de ſa chambre & de ſa table qui l'avoient accompagné. Couvert de pouſſiere & forcé par pluſieurs de ceux qui l'eſcortoient à hâter ſa marche, il maudiſſoit ſouvent ſon imprudence qui l'expoſoit aux outrages & aux mépris de gens de rien.

Ses momens de ſommeil étoient

(*a*) *Andrinople* dans la Romanie.

troublés par des ſpectres qui frémiſſoient autour de lui ; il croyoit voir ces troupes de malheureux égorgés par ſes ordres, & à leur tête Domitien & Montius qui le ſaiſiſſoient pour le livrer aux tourmens des furies; car l'ame dégagée des liens du corps toujours active & occupée des ſoins qui inquiétent ordinairement les hommes, ſe forme pendant la nuit des repréſentations que nous nommons des viſions.

Le ſort le plus triſte le conduiſant au terme auquel il devoit perdre la vie avec l'Empire, après avoir changé de relais ſur la route, il arriva au bout de quelques journées à Pétobio (e), ville du Norique.

Ici tout déguiſement ceſſa, & le Comte Barbation qui avoit été ſous Gallus Commandant des gardes, parut avec Apodeme, Intendant de l'Empereur; ils étoient ſuivis de ſoldats que Conſtance s'étoit ſi fort attachés par des bienfaits, qu'il étoit ſûr qu'ils ſeroient inébranlables aux récompenſes & à la pitié.

(e) C'eſt *Pettau* ſur la Drave.

On n'uſa plus de détour, & la partie du palais qui eſt hors des murs fut inveſtie de gens armés. Sur le ſoir Gallus fut dépouillé de ſes vêtemens royaux & couvert d'une tunique & d'une caſaque commune ; Barbation ne ceſſoit cependant, comme s'il en avoit l'ordre de l'Empereur, de lui jurer qu'il ne lui feroit rien fait de plus, & tout de ſuite lui ordonnant de ſe lever, il le mit ſur un chariot ordinaire & le conduiſit en Iſtrie près de la ville de Pola, où nous ſavons qu'on fit autrefois périr Criſpe fils de Conſtantin.

Pendant qu'on le gardoit étroitement à demi-mort de la crainte que lui cauſoit l'approche du dénouement, Euſebe, Grand-Chambellan, Pentade le Secrétaire, & Mellobaude, Tribun de la garde, vinrent pour l'interroger par ordre de l'Empereur, & ſavoir de lui les motifs de la condamnation de tous ceux qu'il avoit fait mettre à mort à Antioche.

Gallus auſſi pâle que le fut Adraſte(*f*)

(*f*) *Adraſte* Roi de Sicyone. Ses deux gendres Tydée & Polynice périrent devant Thebes. *Voyez Virgile, Enéide Liv. VI. v.* 480.

en voyant périr ſes deux gendres, ſe borna à répondre que la plupart de ceux qu'il avoit fait mourir, n'avoient été condamnés que par les conſeils de ſa femme Conſtantine. Il ignoroit ſans doute qu'Alexandre preſſé par ſa mere de faire périr un innocent & lui entendant répéter, pour l'y déterminer, qu'elle l'avoit porté neuf mois dans ſon ſein, lui dit: *Demandez-moi, ma mere, toute autre récompenſe; car il n'eſt aucun bienfait qui équivaille la perte d'un homme.* Conſtance outré de douleur & de colere à ce rapport, ne crut pas pouvoir mieux aſſurer ſon ſalut qu'en perdant ce Prince: il envoya donc le Secrétaire Pentade, Apodeme chargé d'affaires, & ce Sérénianus que nous avons vu plus haut traîné en cauſe pour crime de leſe-majeſté & abſous par Gallus lui-même. Ainſi les mains liées comme à un voleur de grand chemin, on lui trancha la tête, & on laiſſa ſans ſépulture ce cadavre informe, qui peu auparavant étoit l'objet de la terreur des villes & des provinces.

Mais l'équité du Maître du monde ne perdit pas de vue ſes bourreaux;

car si elle termina les jours de Gallus par une mort cruelle, peu après, bien que ce Prince fût coupable, elle fit périr d'une maniere également terrible, ceux qui par leurs careſſes & leurs faux ſermens le conduiſirent dans des piéges mortels. Scudillon mourut d'une maladie de poitrine, & Barbation qui déjà autrefois avoit calomnié Gallus, parvenu au grade de Général d'Infanterie & ſourdement accuſé de deſſeins ambitieux, fut condamné à mort, & ſatisfit ainſi aux manes d'un Prince que ſes ruſes avoient perdu.

Telle fut dans cette occaſion comme dans un grand nombre de pareilles la conduite que tint Adraſte, qui punit (& plût à Dieu que ce fût toujours) les actions atroces, comme elle récompenſe quelquefois les bonnes; nous entendons encore par ce nom Néméſis, cette ſorte de pouvoir ſublime qu'exerce avec efficace un Être Supérieur aux révolutions de ce monde ſublunaire, ou comme d'autres la définiſſent, cette force univerſelle qui en dirigeant l'univers, préſide aux différentes deſtinées. Les anciens Théologiens imaginent qu'elle eſt la fille

de la Juſtice, & que du ſein de l'éternité elle promene ſes regards ſur la Terre. Reine des cauſes, Arbitre & Juge des événemens, elle diſpoſe de l'urne des ſorts, enfante les viciſſitudes humaines, & donnant quelquefois à nos entrepriſes une iſſue différente de celle que nous en attendons, elle produit par ces changemens de nombreuſes révolutions. C'eſt elle encore qui enchaîne par les nœuds indiſſolubles de la néceſſité le vain faſte des mortels, & qui fixant à ſon gré les momens de leur décadence ou de leur élévation, tantôt écraſe & rend puſillanime l'orgueilleux, tantôt éleve les gens de bien & les tire de l'oppreſſion. La fabuleuſe antiquité lui a ſuppoſé des ailes, pour faire entendre qu'elle ſe porte par-tout avec la rapidité d'un oiſeau ; on lui donne auſſi un gouvernail & on met une roue ſous ſes pieds, afin qu'on ſache que parcourant, pour ainſi dire les élémens, elle en gouverne l'enſemble.

Gallus à charge à lui-même termina donc ſes jours par une mort prématurée à l'âge de vingt-neuf ans, après en avoir régné quatre. Il étoit

né à Maſſa Véterneſe (*g*) dans la Toſcane, de Conſtance, frere de Conſtantin, & de Galla, ſœur de Rufin & de Céréales, honorés tous deux des dignités de Conſul & de Préfet de Province.

Il étoit bien fait de ſa perſonne, avoit une figure avantageuſe & les membres proportionnés. Ses cheveux étoient blonds ſans être rudes, & quoique ſa barbe ne commençât qu'à paroître, il eut de bonne heure un certain air de dignité. Il différoit autant des mœurs douces de ſon frere Julien, que les fils de Veſpaſien, Domitien & Titus, différoient l'un de l'autre. Placé au faîte de la fortune, il en éprouva l'inconſtance qui ſe joue des mortels & replonge ſouvent dans l'abyme ceux qu'elle avoit élevés juſqu'au ciel. Les exemples en ſont ſans nombre, je n'en toucherai pourtant que quelques-uns.

C'eſt cette fortune inconſtante & mobile qui fit du potier Agathocle (*h*) un Roi de Sicile, & de Denis (*i*),

(*g*) C'eſt *Maſſa* dans le Siennois en Toſcane.

(*h*) *Voyez Juſtin, Liv. XXII. Chap. 1.*

(*i*) *Voyez Juſtin, Liv. XXI. Chap. 5.*

autrefois la terreur des peuples, un Maître d'Ecole à Corinthe. C'eſt elle qui fit paſſer pour Philippe (*k*) Andriſcus d'Adramyte, qui étoit né dans un moulin à foulon, & réduiſit le fils légitime de Perſée à apprendre le métier de forgeron pour gagner ſon pain. C'eſt elle qui livra aux Numantins Mancinus (*l*), qui avoit commandé l'armée; Vetérius (*m*) à la cruauté des Samnites, Claudius (*n*) aux Corſes, & Régulus (*o*) à la fureur de Carthage. Son injuſtice a fait périr en Egypte, par le caprice des Eunuques, Pompée qui mérita par ſes belles actions le ſurnom de Grand. Certain eſclave Syrien, nommé Eunus (*p*) a commandé en Sicile une armée de fugitifs. Combien de perſonnes d'une naiſſance illuſtre ont été forcées par

(*k*) *Voyez Florus, Liv. II, Chap. 14.*

(*l*) *Voyez Velléius Paterc. Liv. II, Chap. 1, 17, 90. Flor. Liv. II, Chap. 18. Liv. III, Chap. 14.*

(*m*) *Voyez Tite-Live, Liv. IX. Valere Maxime, Liv. VI, Chap. 1, §. 9.*

(*n*) *Voyez Valere Maxime, Liv. VI, Chap. 3.*

(*o*) *Voyez Flor. Liv. II. Chap. 2.*

(*p*) *Voyez Flor. Liv. III, Chap. 19. Tite-Live, Ep. 52.*

la volonté de cette ſouveraine abſo-lue d'embraſſer les genoux de Viriathus (*q*), ou de Spartacus (*r*) ! Que de têtes devant leſquelles les peuples trembloient, abattues par d'affreux bourreaux !

L'un eſt chargé de fer, l'autre revêtu d'un pouvoir inattendu, un troiſieme précipité du haut des honneurs. Il y auroit autant de folie à prétendre connoître tous ces changemens, qu'il y en auroit à vouloir compter les grains de ſable qui couvrent le rivage, ou déterminer le poids des montagnes.

(*q*) *Voyez Velleïus Paterc. Liv. II, Chap. 90. Flor. Liv. II, Chap. 16.*

(*r*) *Voyez Vellej. Paterc. Liv. II, Chap. 30. Plutarque, Vie de Craſſus. Eutrop. Liv. VI, Chap. 6. Flor. Liv. III, Chap. 20.*

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XV.

CHAPITRE I.

On annonce à l'Empereur la mort de Gallus.

JE viens de raconter ſelon l'ordre des faits, & autant que j'ai pu en découvrir la vérité, les choſes que j'ai vues dans la premiere jeuneſſe, ou dont j'ai tâché de m'aſſurer en conſultant adroitement ceux qui en avoient été les témoins ; j'expoſerai ce qui ſuivra avec plus de ſoin encore & ſelon la meſure de mes talens, ſans redouter ces critiques qui mépriſent un ouvrage, par cela ſeul qu'il leur paroît long. La briéveté n'eſt eſtimable que lorſqu'en retranchant des détails déplacés, elle ne fait rien perdre de la ſuite des événemens.

A peine Gallus fut-il expiré dans le Norique (*a*), qu'Apodeme cet ardent inſtigateur de troubles, prit la chauſſure de ce Prince, & pouſſant les chevaux dont il changea ſur la route au point d'en crever quelques-uns, arriva en courier à Milan, entra dans le palais, & jeta ces dépouilles aux pieds de Conſtance, comme ſi ç'euſſent été celles d'un Roi des Parthes. Au récit qu'il fit de cette affaire, qu'on regarda comme une entrepriſe très-difficile, & qui pourtant avoit réuſſi au-delà de ce qu'on pouvoit eſpérer, les courtiſans redoublerent leurs adulations, & exalterent le courage & la fortune de l'Empereur, qui avoit par un ſeul acte de ſa volonté, quoiqu'en divers temps, déſarmé deux Princes, Vétéranion (*b*) & Gallus,

(*a*) Ce pays comprenoit une grande partie de l'*Autriche*, l'Archevêché de *Saltzbourg*, la *Carinthie* & la *Styrie*.

(*b*) Les médailles anciennes portent *Fl. Vétranion.* Il étoit Général dans la Pannonie. A la mort de CONSTANT, il ſe fit nommer Empereur par les légions qu'il commandoit. Dix mois après ſon élévation il fut dépoſé. On a dit qu'il étoit brutal & d'une ſimplicité qui alloit juſqu'à la bêtiſe. JULIEN aſſure au contraire que ce n'étoit point un homme mépriſable. *V. Tillemont, Hiſt. des Emp. T. XI. pag.* 720. *Zoʒime Liv. XI.*

comme on congédie de ſimples ſoldats; ces flatteries enorgueillirent beaucoup Conſtance, & depuis ce moment il s'éloigna tellement de la ſageſſe, qu'il ſe crut à l'abri de tout accident humain, s'attribua quelquefois en dictant l'éternité, & qu'en écrivant même de ſa propre main, il ſe nomma le Seigneur de toute la terre; éloge qui lui étant donné par d'autres, auroit dû le remplir d'indignation, lui qui ſe vantoit de travailler ſans relâche à imiter par ſes mœurs & par ſa conduite les bons Princes; car eût-il même gouverné ces mondes infinis de Démocrite (*c*), qu'imaginoit Alexandre le Grand d'après Anaxarque, il auroit compris, ſoit en liſant ſoit en écoutant, que l'enceinte de toute la terre qui nous paroît immenſe, n'eſt qu'un point, comme l'enſeignent les Mathématiciens, comparé à l'étendue réelle de l'univers.

(*c*) *V. Valere Maxime, Liv. VIII. Ch. 14. §. 2.*

CHAPITRE II.

Urficin Général de la cavalerie en Orient, Julien frere de Gallus, & Gorgonius le Chambellan, sont accusés du crime de Lese-Majesté.

D'ABORD après la fin malheureuse de Gallus, la trompette des dangers judiciaires se fit entendre, & l'envie qui s'acharne contre les gens de bien, se déchaînant pour perdre Ursicin, le chargea du crime de Lese-Majesté. Une circonstance fit craindre qu'il ne succombât, c'est que les oreilles de Constance étoient aussi inaccessibles aux défenses justes & fondées, qu'elles étoient ouvertes aux secretes insinuations des délateurs, qui lui faisoient croire que son nom étant presqu'ignoré dans tout l'Orient, on y désiroit Ursicin, qu'on regardoit comme un Général redoutable aux Perses. Mais celui-ci en homme magnanime, se montra inébranlable à ces atteintes; attentif à ne pas s'oublier, il se borna

à gémir tout bas, de voir ſon innocence attaquée, & ſes amis autrefois ſi aſſidus auprès de lui, ſe tourner du côté des favoris, comme les Licteurs qui par l'uſage établi, paſſent toujours au ſervice des ſucceſſeurs. Arbétion ſon collegue qui excelloit à tendre des piéges mortels à l'innocence, & qui malheureuſement étoit alors trop puiſſant, l'attaquoit par de feintes careſſes, & lui donnoit en public le nom de vaillant homme. Tel qu'un ſerpent caché ſous terre qui guette les voyageurs pour les aſſaillir à l'improviſte, de même l'ame du miſérable Arbétion qui de ſimple ſoldat s'étoit élevé aux premiers grades de l'armée, étoit dévorée de l'ardeur inſatiable de nuire ſans en avoir de ſujet légitime. Il fut donc décidé dans un conſeil que tint l'Empereur avec un petit nombre de confidens de ſes ſecrets, qu'Urſicin ſeroit traîné la nuit ſuivante loin des yeux des ſoldats & mis à mort ſans autre formalité ; on rapporte que ce fut ainſi que périt Domitius Corbulon (a)

(a) *V. Ann. de Tacite, Liv. III. XI. XIII. XIV. XV.*

ce défenſeur fidele & prudent des provinces, dont on trancha les jours, au milieu des troubles qui ſignalerent le regne de Néron.

Cette réſolution priſe, tandis qu'on attendoit le moment ſavorable pour l'exécuter, on ſe détermina pour un parti plus doux & l'affaire fut remiſe à une ſeconde délibération.

On conſpira enſuite contre Julien, ce Prince devenu ſi célebre & qu'on avoit récemment rappellé. Les machinations de la calomnie lui imputerent deux crimes, le premier d'avoir quitté Macelle (*b*) en Cappadoce, pour aller en Aſie ſous le prétexte d'y étudier; le ſecond d'avoir vu ſon frere Gallus qui paſſoit par Conſtantinople. Quoiqu'il ſe diſculpât de ces accuſations, en faiſant voir, qu'il n'avoit rien fait, ſans y être autoriſé, il auroït cependant ſuccombé ſous les efforts de la cabale, ſi l'impératrice Euſébie, comme ſi le ciel l'eût inſpirée, n'eût obtenu par ſon interceſſion, qu'on le

(*b*) C'étoit un château royal, aſſis au pied du mont Argée aſſez près de Céſarée en Cappadoce. La *Caramanie* comprend aujourd'hui une partie de la *Cappadoce*.

conduiroit à Come dans le voiſinage de Milan ; après y avoir fait un petit ſéjour, il obtint ſur la demande qu'il en fit avec inſtance, la liberté de paſſer en Grece pour y cultiver ſon eſprit.

Ces révolutions donnerent lieu cependant à des incidens qu'on peut regarder comme heureux, tant parce que la juſtice ſévit d'un côté contre quelques coupables, que de l'autre, elle rendit vaines & inutiles des entrepriſes dangereuſes. Mais il arrivoit quelquefois auſſi, que les riches s'appuyant ſur la protection des gens en place, comme le lierre s'attache aux arbres forts & élevés, achetoient par d'énormes préſens l'impunité de leurs crimes ; les pauvres au contraire, qui manquoient de tout, ou qui n'avoient que peu, privés de toute reſſource, étoient promptement condamnés. C'eſt ainſi que le menſonge enveloppoit la vérité, & que de fauſſes apparences tenoient quelquefois lieu du vrai.

On cita encore dans le même temps, Gorgonius, qui avoit été Chambellan de Gallus ; mais bien qu'il conſtât par ſon propre aveu qu'il avoit trempé

dans des entreprifes criminelles, le pouvoir des eunuques qui couvroient d'un voile épais la juftice, le fauva de la peine.

CHAPITRE III.

On punit les amis & les favoris de Gallus.

PENDANT que ceci fe paffoit à Milan, on conduifit de l'Orient à Aquilée (*a*) des troupes de Militaires & plufieurs Courtifans qui, pouvant à peine fe traîner fous le poids de leurs chaînes, maudiffoient une vie expofée à tant d'infortunes. On leur imputoit d'avoir été les miniftres des fureurs de Gallus, les inftrumens de la mort de Domitien (*b*) & de Montius, & la caufe de l'exil de tant de malheureux.

Arborius & Eufebe grands Chambellans de l'Empereur, tous deux d'une arrogance extrême & également injuf-

(*a*) *Aquilée* dans le Frioul.

(*b*) *V. ci-deffus. Liv. XIV. Chap. 7.*

tes & cruels, furent chargés d'entendre les accuſés; ſans examen & ſans mettre la moindre différence entre les coupables & les innocens, ils condamnerent les uns au banniſſement, après les avoir battus de verges ou tourmentés par les tortures; d'autres furent dégradés & placés dans les plus bas rangs de la milice; le reſte enfin fut mis à mort.

Après avoir ſurchargé, pour ainſi dire, les bûchers de victimes, ils retournerent comme en triomphe rendre compte de leur commiſſion à l'Empereur, qui ne cachoit pas même dans de ſemblables occaſions, l'inflexible dureté de ſon caractere. Depuis ce moment & dans la ſuite, Conſtance, comme s'il ſe fût propoſé de bouleverſer l'ordre des deſtinées, ouvrit en quelque ſorte ſon ame à tous les inſidiateurs. Auſſi-tôt on vit nombre d'hommes à l'affut de tous les bruits, attaquer d'abord les gens en place, puis indiſtinctement les riches & les pauvres; ils ne léchoient pas ſeulement comme ces freres (c) Cibyrates

(c) *V. Cic. dans ſa IX. Harangue contre Verrès, Chap. 13.*

de Verrès, le tribunal d'un Lieutenant, mais ils profitoient des moindres incidens pour tourmenter tous les membres de la République.

A leur tête étoient Paul & Mercure, l'un Perſe, l'autre Dace d'origine. Le premier Secrétaire, le ſecond d'Officier de la bouche de l'Empereur avoit été fait Receveur des domaines. On donna, comme nous l'avons déjà dit, à Paul le ſurnom de la Chaîne, à cauſe de ſa funeſte adreſſe à ourdir des trames indiſſolubles de calomnie, à ſemer des bruits empoiſonnés, à inventer mille moyens de perdre, à peu près comme ces habiles athletes qui dans les luttes ſavent ſurprendre & ſaiſir leurs ennemis (*d*).

Mercure ſurnommé le Comte des ſonges, tel qu'un chien qui d'abord careſſe pour faire enſuite en trahiſon de cruelles morſures, ſe gliſſoit dans les feſtins & dans les aſſemblées, &

(*d*) Il y a proprement dans l'original, *qui ſavent arrêter leurs ennemis par le talon ;* mais il ſe peut que le mot *calce* ſoit corrompu, & qu'Ammien ait voulu faire alluſion ici, à cette eſpece de gladiateurs nommés *Retiarii*, qui combattoient tenant d'une main un trident, & de l'autre un filet dont ils tâchoient d'envelopper leur ennemi.

ſi quelqu'un racontoit à un ami les ſonges, que la marche biſarre de l'imagination enfante pendant le ſommeil, il alloit auſſi-tôt en faire part à l'avide curioſité de Conſtance, & chargeoit ſes récits des plus odieuſes couleurs; il arrivoit de là qu'on ſe trouvoit accablé de tout le poids du crime, & traité comme coupable d'une faute irrémiſſible.

Le bruit de ſes rigueurs s'étant répandu, on fut ſi éloigné de raconter les ſonges qu'on avoit eus, qu'à peine avouoit-on devant des étrangers que l'on eût dormi; les gens éclairés gémiſſoient de n'être pas nés chez les Atlantes (*e*) où l'on dit qu'il n'y a point de ſonges; nous abandonnons aux Savans l'explication de ce phénomene. Au milieu de cette affreuſe variété de tortures & de ſupplices, il

(*e*) Voici ce qu'en dit Pline H. N. Liv. V. Ch. 8. » S'il faut croire ce qu'on en débite, les Atlantes » ont entiérement dégénéré de la qualité d'hommes » dans leur conſtitution habituelle; ils n'ont point » de noms propres pour ſe diſtinguer entr'eux; ils » maudiſſent le Soleil à ſon lever & à ſon coucher » comme leur propre fléau & celui de leurs cam» pagnes; quand ils dorment, ils ne ſongent pas » comme il arrive aux autres hommes. » *De la traduction de Mr. Poinſinet de Sivry.*

arriva en Illyrie un autre désastre, qu'une trop grande légéreté de propos produisit, & rendit funeste à bien des personnes.

Dans un festin qu'Africain, Recteur de la seconde Pannonie, donna à Sirmium (*f*), quelques-uns des convives qui avoient bu largement & qui pensoient être à l'abri de témoins suspects, parlerent avec liberté de l'excessive rigueur du gouvernement actuel; quelques-uns, comme s'ils en avoient des présages certains, assurerent que la révolution qu'ils souhaitoient n'étoit pas éloignée; d'autres, par une folie inconcevable, trouvoient que les augures de leurs ancêtres annonçoient un changement heureux; parmi ceux-ci, Gaudence agent (*g*) du Prince, personnage borné, & qui

(*f*) On retrouve dans la Carte de T. C. Lotter, sous le nom de *Alt Sirmium*, ou *Ancienne Sirmium*, l'emplacement de cette Ville à l'endroit où la riviere de *Botzwrha* se réunit dans l'Esclavonie à la *Save*.

(*g*) L'office des Agens du Prince étoit de faire connoître aux habitans des Provinces les noms des Consuls, les Victoires & les Edits du Prince. Ils étoient encore chargés du soin d'observer & de découvrir si l'on ne tramoit rien de contraire aux intérêts de l'Empereur dans les diverses parties de l'Etat. *Voyez les F. Valois.*

le conduiſoit ſans réflexion, déféra ces détails comme une affaire ſérieuſe à Rufin, qui étoit alors chef des Officiers de la Préfecture Prétorienne: cet homme atroce & exercé depuis long-temps au crime, comme s'il eût eu des ailes, vole auſſi-tôt à la Cour de l'Empereur, & l'échauffe tellement par des rapports auxquels il n'étoit que trop acceſſible, que ſans aucune délibération, il fut ordonné d'enlever Africanus & tous les convives de ce repas funeſte; par là cet affreux délateur, toujours porté à ce qui n'eſt que trop dans la nature humaine, (aux choſes illicites) obtint ce qu'il ſouhaitoit avec ardeur d'être confirmé pour deux ans encore dans ſon emploi.

Teutomer, Officier des Gardes, fut donc envoyé avec ſon collegue, pour ſaiſir, ſelon l'ordre du Prince, ces malheureux convives, & les amener chargés de chaînes. Lorſqu'on fut arrivé à Aquilée, Marinus qui de maître d'exercice étoit devenu Tribun, mais qui alors ſe trouvoit hors d'activité, fut laiſſé ſeul dans l'auberge pendant qu'on préparoit les choſes néceſſaires pour le voyage; celui-ci na-

turellement violent & qui avoit tenu des discours dangereux, saisit un couteau que le hasard fit trouver sous sa main, & s'arrachant les entrailles, il expira aussi-tôt. Les autres accusés furent conduits à Milan, où après avoir avoué au milieu des tortures leurs indiscrets propos, ils furent renfermés dans des prisons, sous l'espoir très-douteux d'en sortir un jour. Quant à Teutomer & à son camarade, on les condamna au bannissement, comme complices de la mort de Marinus; les prieres d'Arbétion obtinrent cependant leur grace.

CHAPITRE IV.

Les Lentiens Allemands sont en partie détruits & en partie mis en fuite par Constance.

CETTE affaire ainsi terminée, on déclara peu après la guerre aux bourgades Lentiennes Allemandes (*a*), qui

(*a*) Ces peuples tiroient leur nom de la ville de *Lentia*, aujourd'hui *Lintz*, capitale de la haute Autriche.

par leurs fréquentes irruptions ſe répandoient ſur les frontieres de l'Empire. L'Empereur s'étant mis en marche pour cette expédition, arriva dans les Rhéties (*b*) aux champs Canins (*c*). Après une longue délibération, il fut trouvé convenable qu'Arbétion, Général de la cavalerie, marchât à la tête d'un parti de troupes en côtoyant avec un bon détachement les bords du lac de Brigance (*d*), pour pouvoir en venir d'abord aux mains avec les Barbares. Je vais donner ſuccintement & autant que le ſujet le demande une idée de ce lieu. Le Rhin qui dans ſa ſource ſort avec impétuoſité du milieu de hautes montagnes, tel que le Nil qui ſe précipite par ſes cataractes, ſe répand ſans ſe mêler avec d'autres eaux au travers de rochers entrecoupés; & il ſeroit aſſez fort pour porter bateau dès

(*b*) Les Rhéties comprenoient la Rhétie proprement dite, & la Vindélicie qui dans la ſuite fut nommée ſeconde Rhétie.

(*c*) Gregoire de Tours, Liv. X, Chap. 3, dit que *Bilitio*, aujourd'hui *Bellinzona*, ville Suiſſe, dans le bailliage de *Bellinzone*, étoit ſituée dans les *Champs Canins.*

(*d*) A préſent le *Lac de Conſtance.*

ſon origine s'il avoit moins de rapidité. Dégagé en quelque ſorte de ces entraves, & après avoir coulé aux pieds des hautes rives qui le renferment, il ſe jette dans un rond & vaſte lac que les habitans de la Rhétie appellent Brigance, & qui s'étend quatre cents ſoixanre ſtades en longueur, & preſque autant en largeur. La ſombre horreur des forêts, les Barbares qui les habitent, la nature des lieux & l'intempérie de l'air, ſemblent le rendre inacceſſible, ſi ce n'eſt du côté où l'ancienne valeur des Romains qui ne s'attachoit alors qu'à l'utile, a pratiqué un chemin ſpacieux. Ce fleuve ſe jetant donc avec fracas dans ce lac, en traverſe les eaux tranquilles, qu'il partage également juſqu'au bout. Tel qu'un élément ſéparé par une diſcorde éternelle, il n'augmente ni ne perd rien de ſon volume, & conſervant ſon nom & ſa rapidité pendant le reſte de ſa courſe, ſans ſe ſouiller par aucun mélange, il va ſe perdre dans la mer. Ce qui eſt encore bien étonnant, c'eſt que le mouvement prodigieux de ſes eaux n'émeut pas plus celles du lac, que le limon épais de celui-ci ne

retarde la marche impétueuſe du fleuve. On croiroit ce fait impoſſible, ſi l'on n'étoit pas à portée de s'en convaincre à chaque inſtant par ſes propres yeux : ainſi Alphée né en Arcadie & épris d'amour pour la fontaine d'Aréthuſe, fend, ſelon la fable, la mer d'Ionie, pour couler juſqu'aux lieux qu'arroſe ſon amante.

Arbétion qui négligea d'attendre ceux qui devoient lui donner avis de l'arrivée des ennemis, bien qu'il ſût que les commencemens des guerres ſont toujours difficiles, tomba dans une embuſcade, & frappé d'un danger auquel il ne s'attendoit pas, il reſta immobile. Sur ces entrefaites les ennemis ſortirent de leurs retraites, & ſans donner quartier, percerent tout ce qui ſe préſenta; nos gens hors d'état de réſiſter, ne trouverent leur ſalut qu'en une prompte fuite ; ne penſant donc qu'à ſe mettre à couvert des traits, ils errerent ſans ordre & à l'aventure, ayant toujours l'ennemi à leurs trouſſes. Cependant la plupart de ceux que la nuit déroba à la fureur des Barbares, & qui s'étoient jetés dans d'étroits ſentiers, ſe rendirent à

leurs drapeaux dès que le jour fut revenu.

Cette malheureuse surprise nous coûta dix Tribuns, & un grand nombre de soldats; les Allemands encouragés par ce succès, avancerent avec plus de férocité; tous les jours ils profitoient des brouillards du matin, pour venir jusqu'aux retranchemens des Romains; puis courant çà & là l'épée à la main, ils leur faisoient en grinçant des dents des menaces pleines d'orgueil.

Tout à coup nos Scutaires firent une sortie; mais repoussés par les escadrons ennemis, ils s'arrêterent & inviterent avec instance leurs camarades à venir prendre part au combat; tandis que ceux-ci pensent encore avec frayeur au dernier échec, & qu'Arbétion hésite & craint d'exposer le reste des troupes, on vit paroître trois Tribuns, Arinthée qui faisoit l'office d'Intendant des Exercices, Seniauchus qui conduisoit les Gardes à cheval, & Bappo, Chef des vétérans, suivis de ceux que le Prince lui avoit confiés. Chacun fit de la cause commune la sienne propre, tous s'exciterent par les exemples de leurs ancêtres, &

tombant ſur l'ennemi comme un fleuve qui ſe déborde, ils le mirent en fuite, non par un combat réglé, mais en l'attaquant par pelotons. Les Barbares qui rompirent leurs rangs, & qui, pour ſe ſauver jeterent leurs armes, furent percés à coups d'épées & de piques; pluſieurs furent maſſacrés avec leurs chevaux, & tous morts qu'ils étoient, il ſembloit encore qu'ils fuſſent collés à leur dos. A la vue de cette déroute nos ſoldats que la crainte avoit retenus dans le camp, en ſortirent au plus vîte pour écraſer ceux de ces vils ennemis que la fuite avoit ſouſtrait à la mort, & foulant aux pieds des monceaux de cadavres, ils furent couverts du ſang des mourans. Tel ayant été le ſuccès de ce combat, l'Empereur triomphant & plein de joie s'en retourna paſſer l'hiver à Milan.

CHAPITRE V.

Silvain, Général d'Infanterie dans les Gaules, est décoré à Cologne, du titre d'Auguste, & au bout de vingt-huit jours de regne, il périt par des embuches.

DU sein des désordres publics, & d'un mal non moins funeste aux Provinces, naquit un tourbillon de nouvelles calamités, qui auroit tout détruit, si la fortune qui dirige les destinées des hommes, n'en eût promptement arrêté l'effet.

Les massacres, les rapines & les incendies des Barbares, qui ravageoient en pleine liberté les Gaules négligées depuis long-temps, firent que Silvain, Général d'Infanterie, qu'on croyoit propre à dissiper ces maux, reçut ordre du Prince de se transporter dans ces contrées : Arbétion travailla de toutes ses forces à hâter son départ; il espéroit que l'absence d'un rival qui lui étoit à charge, lui fourniroit l'occasion de le perdre.

Un certain Dyname, dont l'office étoit de tenir regiſtre des chevaux de bât de l'Empereur, avoit prié Silvain de lui donner des lettres de recommandation à ſes amis, pour qu'il en fût reçu comme un homme qu'il affectionnoit. Il les obtint, attendu que l'on ne lui ſuppoſoit aucun mauvais deſſein; mais il les garda dans l'intention d'en faire un uſage funeſte lorſqu'il en ſeroit temps.

Pendant que Silvain parcourt les Gaules pour le ſervice de la République & chaſſe les Barbares, qui déjà ſe défioient d'eux-mêmes & trembloient; ce même Dyname, déployant peu à peu ſon caractere inquiet & turbulent, imagina en homme ruſé & qui étoit dans l'habitude de tromper, une impoſture criante. Il y fut pouſſé, ſi l'on en croit des bruits, à la vérité incertains, par Lampadius Préfet du Prétoire, par Euſebe qui avoit été Intendant du Domaine, & auquel on avoit donné le ſurnom de Mattiocope (*a*), & par Ædeſe, ci-devant Se-

(*a*) Sobriquet deſtiné à peindre un homme exceſſivement avare, & qui pouſſe la léſine juſque dans les plus petites choſes.

crétaire du Prince. Lampadius, dont ils étoient intimes amis, les avoit invités lorſqu'il prit poſſeſſion du Conſulat (*b*). Dyname effaça donc avec un pinceau, tout ce qui étoit dans la lettre, à la réſerve de la ſignature, & y mit des choſes bien différentes de celles qui s'y trouvoient d'abord; par exemple, il y faiſoit dire à Silvain en termes couverts, tant à ceux de ſes amis qui étoient à la Cour, qu'à ceux qui menoient une vie privée (tels que Tuſcus Albinus & pluſieurs autres) que ſur le point de s'élever au trône, il les prioit de l'aider dans ce hardi projet.

Cette impoſture avoit, comme on le voit, pour but de faire périr un innocent. Dyname fut chargé d'approfondir cette affaire au nom de l'Empereur. Après avoir ainſi formé ce plan, Lampadius, dans l'eſpérance de perdre un ſujet plein de zele pour ſon Prince, ſaiſit le moment de s'introduire ſeul dans le cabinet de Conſ-

(*b*) Les Conſuls déſignés invitoient leurs amis pour le premier de Janvier, jour auquel ſe faiſoit la cérémonie de leur entrée dans le Conſulat. *Voyez les F. Valois.*

tance ; on fit ensuite lecture en plein Conseil de ce que la ruse avoit malicieusement fabriqué. Les Tribuns furent arrêtés sur le champ, & l'on fit venir des Provinces les Particuliers dont il étoit fait mention dans les lettres.

Malarich Chef des Gentils (c), outré de cette injustice, se joignit à ses collegues, dit hautement qu'il étoit indigne qu'on permît aux factions & à la ruse de tendre des pieges à des hommes dévoués au service de l'Empereur ; & demanda, que laissant sa famille en ôtage & Mellobaude pour garant de son retour ; il lui fût permis d'aller chercher Silvain, qui étoit incapable d'entreprendre ce que l'acharnement d'ennemis insidieux lui imputoit ; ou que Mellobaude dont il s'offrit d'être caution, fût envoyé à sa place ; il ajoutoit, qu'il connoissoit assez Silvain pour être persuadé, que naturellement ombrageux, il bouleverseroit tout, si l'on chargeoit un autre de cette commission. Mais quelque sages & solides que fussent ces

(c) C'étoient les étrangers qui servoient dans les Armées Romaines. *Voyez la Notice de l'Empire.*

idées, on n'y fit pas la moindre attention; car d'après le conseil d'Arbétion, on remit à Apodeme, cet homme de tout temps ennemi des gens de bien, des lettres qui ordonnoient à Silvain de venir.

Apodeme faisant peu de cas de l'objet principal de sa commission, s'écarta dès qu'il fut dans les Gaules, des ordres qu'il avoit reçus. Sans voir Silvain, & sans lui présenter les lettres qui le rappelloient, il manda le receveur des domaines, & avec toute l'insolence d'un ennemi, il persécuta les cliens & les domestiques de Silvain, ni plus ni moins, que si cet Officier fût déjà proscrit & condamné à mort. Pendant qu'on attendoit l'arrivée du Général, & qu'Apodeme brouilloit ainsi les affaires, Dyname pour donner plus de couleur aux choses que sa scélératesse avoit imaginées, adressa au nom de Silvain & de Malarich, au Tribun de la Fabrique qui est à Crémone des lettres composées dans le goût de celles qu'il avoit fait remettre par le Préfet à l'Empereur; il y exhortoit cet homme comme étant du secret, à préparer tout promptement.

Celui-ci à la lecture de ces lettres, incertain & ne sachant pendant longtemps ce qu'elles signifioient, (car il ne se souvenoit pas d'avoir jamais parlé d'affaires secretes avec ceux qui lui écrivoient) les envoya par celui qui les avoit portées, en le faisant accompagner d'un soldat, à Malarich, qu'il pria de lui faire connoître d'une maniere moins ambiguë ce qu'il souhaitoit ; il lui protestoit, qu'étant un homme simple & sans artifice, il ne lui avoit pas été possible de percer l'obscurité de ces lettres. Malarich, que le sort de son ami & de son compatriote inquiétoit, n'eut pas plutôt cet avis qui lui dévoiloit les embuches que l'imposture avoient dressées contr'eux, qu'il assembla les Francs qui dans ce temps étoient en grand nombre & très-considérés au Palais, parla fort haut & fit beaucoup de bruit. L'Empereur à l'ouïe de ces plaintes, chargea des Officiers, & d'autres membres de son Conseil, de faire des recherches plus particulieres. Comme les Juges paroissoient mépriser cette affaire, Florentius fils de Nigrinianus, qui faisoit alors les

fonctions de maître des Offices (*d*), trouva en examinant avec attention l'écriture, des traces des premieres lettres, auxquelles on avoit substitué des choses conformes au plan que la ruse avoit imaginé, & totalement différentes de celles que Silvain avoit dictées.

Après qu'on eut donc ainsi dissipé cette imposture, l'Empereur sur le rapport fidele qu'on lui en fit, cassa le Préfet & ordonna qu'on lui fît son procès; mais les efforts réunis de plusieurs personnes qui lui vouloient du bien, le sauverent. Eusebe autrefois Intendant des Domaines, avoua sur le chevalet qu'il avoit eu connoissance de cette manœuvre. Pour Ædese il s'en tira, en soutenant avec obstination, qu'il n'avoit rien sû; cette affaire se termina par l'absolution de tous ceux que la délation du crime avoit fait citer: Dyname, comme si

(*d*) C'étoit un poste très-considérable. La charge de maître des Offices ne comprenoit pas seulement les affaires civiles, mais encore le militaire. Il admettoit à l'audience du Prince, lui présentoit les sujets propres aux emplois, décidoit les procès, régloit tout ce qui avoit du rapport aux voitures publiques, recevoit les Ambassadeurs, &c. *Voyez Hederich, Pitiscus.*

ſes belles actions l'euſſent illuſtré, fut envoyé en qualité de Correcteur, pour gouverner les Toſcans.

En attendant Silvain qui étoit à Cologne, ſur les avis fréquens que ſes amis lui donnoient de tout ce qu'Apodeme faiſoit pour le perdre, craignant, comme il connoiſſoit la foibleſſe & l'inconſtance du Prince, qu'on ne profitât de ſon abſence pour le traiter en coupable & le condamner, penſa au milieu de cet étrange embarras, à s'abandonner à la bonne foi des Barbares. Mais Laniogaiſe qui pour lors étoit Tribun, & qui ſeul avoit aſſiſté, comme nous l'avons dit, n'étant encore que Candidat (*e*), à la mort de Conſtant, l'en empêcha, & lui repréſenta, que les Francs qu'il connoiſſoit bien puiſqu'il en deſcendoit, ou le tueroient, ou du moins le livreroient pour une ſomme. Ne voyant donc de tous côtés que des ſujets de craindre, il ſe porta aux dernieres extrémités, s'ouvrit peu à

(*e*) Les Candidats ou aſpirans aux charges de la République, étoient ainſi nommés parce qu'ils étoient vêtus de blanc pendant les deux années de leur pourſuite. *Voyez la Notice de l'Empire.*

peu aux Chefs des principales troupes, les gagna par de grandes promeſſes, & après avoir dépouillé pour un temps de la pourpre, les Enſeignes & les Dragons (*f*), il s'éleva à la dignité Impériale. Sur le déclin du jour, on apprit tout à coup à Milan que l'ambitieux Silvain avoit engagé l'armée à le proclamer Empereur. Cet événement frappa Conſtance comme d'un coup de foudre. Le Conſeil fut aſſemblé & les principaux ſe rendirent en hâte à la ſeconde veille de la nuit au Palais.

Aucun deux n'étant en état dans la circonſtance préſente, d'imaginer ou de dire ce qu'il convenoit de faire, on parla tout bas d'Urſicin, comme d'un Général habile & d'un homme qui ne conſerveroit aucun reſſenti-

(*f*) La pourpre étoit tellement un des attributs de la dignité Impériale, que *prendre la pourpre* étoit une expreſſion équivalente à celle de *s'élever à l'Empire*. (*Voyez Saumaiſe dans ſes notes ſur T. Pollion.*) Comme il étoit défendu ſous peine de mort à tout particulier de faire fabriquer une étoffe de cette couleur, ceux qui oſoient former le deſſein d'uſurper le trône, commençoient par dépouiller les Enſeignes & les Dragons de la pourpre qui y étoit attachée; ſouvent auſſi ils l'enlevoient des ſtatues des Dieux. *Voyez J. Caſaubon dans ſes notes ſur J. Capitolin.*

ment de l'outrage qu'on lui avoit fait ; il fut donc mandé par le Maître des cérémonies, ce qui eſt une maniere honorable d'introduire quelqu'un ; lorſqu'il entra, on lui donna plus gracieuſement que ci-devant la pourpre à baiſer. Dioclétien fut le premier qui ſe fit adorer par un culte étranger & à la façon des Rois (g), tandis que nous liſons qu'on ne les abordoit autrefois, que comme des Juges.

Cet Urſicin dont on diſoit peu avant qu'il vouloit envahir l'Orient, & placer ſes fils ſur le trône, étoit dans ce moment un Chef prudent, l'ancien compagnon d'armes du grand Conſtantin, le ſeul qu'on crût capable d'éteindre cet incendie, & qu'on déſirât par des raiſons valables, quoiqu'inſidieuſes ; car tout en travaillant à détruire Silvain comme un rebelle très-dangereux, on ne penſoit pas à moins, ſi l'on échouoit, qu'à ſe délivrer de tout ſujet de crainte en perdant Urſicin lui-même, dont au fond on ſuppoſoit l'ame ulcérée.

(g) *Voyez Eutrope, Liv. IX, Chap. 16. & Trebell. Pollion dans la vie de Zénobie.*

Lors donc qu'il fut queſtion de hâter le départ, l'Empereur arrêta par un diſcours plein de douceur, Urſicin qui ſe préparoit à ſe juſtifier des crimes qu'on lui avoit imputés, & lui dit qu'il ne s'agiſſoit plus de la diſcuſſion de ces objets ; que le danger préſent demandoit qu'on ſe réunît par la concorde, & par l'oubli du paſſé. Après bien des délibérations ſur les moyens de faire croire à Silvain que l'Empereur ignoroit encore ce qui venoit d'arriver, on crut y réuſſir en lui notifiant en termes très-honorables, qu'il eût à revenir avec toute ſa dignité & qu'Urſicin avoit été nommé pour le remplacer.

Dès qu'on eut formé ce plan, les Tribuns, auquels on joignit à la réquiſition d'Urſicin dix Officiers des Gardes, pour le ſoutenir dans ce commun danger, reçurent ordre de partir ; je me trouvai de ce nombre avec mon collegue Verinianus ; les autres étoient ou nos parens, ou nos amis. Chacun de nous s'occupa ſur la route des riſques que nous courions ; & quoique nous nous regardaſſions comme des gens qu'on expoſoit à la

fureur de bêtes farouches, cependant en réfléchissant que les situations malheureuses font souvent place à des momens heureux, nous admirions cette belle pensée de Cicéron, qu'il semble avoir puisée dans les sources même du vrai.

C'est que, toute désirable que soit une continuation de bonheur & de succès, cette uniformité est moins agréable cependant, que lorsqu'on passe d'un état rude & désespéré à une meilleure fortune (h).

Nous marchâmes donc à grandes journées, afin qu'Ursicin, qui brûloit d'envie de s'acquiter avec honneur de sa commission, pût arriver sur les frontieres dont il se défioit, avant que le bruit de la révolte se fût répandu dans l'Italie. Mais la renommée fendant en quelque sorte les airs, avoit trahi & précédé notre course : parvenus à Cologne, nous y trouvâmes les choses dans un état qui ne nous permit pas de rien entreprendre ; car à la vue de cette foule

(h) Le passage qu'allegue ici Ammien Marcellin n'est pas en tout autant de termes dans Cicéron ; on trouve cependant un morceau qui en approche de beaucoup, dans le début du discours qu'il fit à son retour.

de peuple & des troupes nombreuses qui accouroient de toutes parts pour appuyer l'entreprise de Silvain, il parut plus convenable aux circonstances, que notre infortuné Général se pliât à la volonté & au dessein du nouvel Empereur, qui cherchoit à affermir son autorité par ces forces accrues sous de ridicules auspices ; il ne restoit d'ailleurs d'autre moyen d'endormir & de perdre plus surement Silvain, que d'écarter de son esprit par de feintes apparences d'approbation, toute idée de projet ennemi ; & ce rôle n'étoit pas sans danger, car il falloit, pour ainsi dire, épier l'occasion sans la prévenir ni la négliger, puisqu'il est sûr que pour peu que nos desseins eussent transpiré, nous périssions d'un seul coup.

Ursicin reçu avec bonté, se vit forcé pour le moment, d'adorer publiquement cet ambitieux rebelle, qui le distinguant & le traitant en ami, lui accorda un libre accès auprès de sa personne, l'admit préférablement aux autres à l'honneur de manger à sa table, & le consulta secrétement

ſur ce qui concernoit l'empire. Silvain trouvoit mauvais qu'on eût élevé d'indignes ſujets au Conſultat & aux premiers poſtes, tandis qu'Urſicin & lui, qui avoient eſſuyé tant de fatigues pour la République, étoient mépriſés au point, que ſur l'aveu de ſes domeſtiques, & par d'injuſtes procédures, on l'accuſoit du crime de Leſe-Majeſté, & qu'Urſicin rappellé de l'Orient ſe voyoit livré aux fureurs de ſes ennemis; voilà ce dont il ſe plaignoit & en public & en particulier.

Au milieu de ces diſcours, & d'autres ſemblables, les murmures du ſoldat qui ſouffroit de la diſette & qui brûloit du déſir de paſſer les Alpes Cottiennes, nous cauſoient de vives alarmes. Dans cette perpléxité, nous nous occupâmes en ſecret des moyens d'en venir à quelque choſe de déciſif. Enfin divers ſujets de crainte nous ayant fait ſouvent changer d'avis, nous réſolumes, après avoir choiſi avec tout le ſoin poſſible des perſonnes prudentes, & après nous être aſſurés de leur diſcrétion par la religion du ſerment, de gagner les

Bracates (*i*) & les Cornutes (*k*) que nous ſavions être inconſtans, & que l'appât des récompenſes porte d'un inſtant à l'autre au changement.

Lorſque nous eumes ainſi aſſuré l'entrepriſe, & excité par des promeſſes l'avidité de quelques valets de l'armée que leur obſcurité même rendoit propres à notre deſſein, un corps de gens armés ſortit avec impétuoſité au Soleil levant, & ſon audace augmentant par l'incertitude même de l'événement, il entra dans le palais, après en avoir égorgé la garde, & perça de coups Silvain, qu'on tira d'une petite chapelle où ſe tenoit une aſſemblée de Chrétiens, & dans laquelle il s'étoit réfugié tout tremblant. Ce fut ainſi que cet Officier termina ſes jours : c'étoit un homme d'un mérite peu commun, mais que la crainte des calomnies dont une faction de gens iniques l'accabla pendant ſon abſence

(*i*) C'étoient des Soldats tirés de la Gaule Narbonnoiſe, anciennement nommée Gaule *Braccate*, à cauſe des braies ou haut-de-chauſſes que portoient ſes habitans. *V. Plin. H. N. Liv. III*, *Chap. 4. Notice de l'Empire.*

(*k*) On les nommoit ainſi parce qu'on les tiroit de *Carnutum*, ville de l'Illyrie. *V. Notice de l'Empire.*

ſence porta pour aſſurer ſon ſalut à recourir aux dernieres extrémités. Bien qu'il eût mérité la reconnoiſſance de Conſtance, puiſqu'avant le combat de Murſe (*l*), il déſerta fort à propos avec ſa troupe le parti de Magnence, pour ſe ranger ſous nos drapeaux, l'Empereur le craignit cependant toujours comme un homme inconſtant & peu ſûr, malgré l'étalage qu'il faiſoit des actions de valeur de ſon pere Bonite, qui, tout Franc qu'il étoit, avoit pourtant fortement combattu pendant les troubles civils en faveur de Conſtantin contre Licinius.

Avant que ceci ſe paſſât dans les Gaules, il arriva que le peuple qui étoit à Rome dans le grand Cirque, s'écria, on ne ſait ſi ce fut avec raiſon ou par pur preſſentiment, *Silvain eſt vaincu.*

La nouvelle de ſa mort tranſporta de joie Conſtance, & ſon orgueil lui fit mettre auſſi-tôt cet événement ſur le compte des heureux ſuccès de ſon

(*l*) Préſentement Eſſex en Eſclavonie, peu au-deſſus de la jonction de la Drave avec le Danube. *V. Tillemont, Hiſt. des Emp. T. XL, p. 741 Fleury, Hiſt. Eccleſ. Tom. III, p. 373.*

regne; car la haine qu'il eut toujours pour les gens de mérite, le portoit à l'exemple de Domitien, à faire tous ses efforts pour les éclipser: il s'en fallut donc de beaucoup qu'il louât ce qu'Ursicin avoit exécuté avec tant de dextérité, puisqu'au contraire, il insinua dans ses lettres qu'on avoit détourné les trésors de la Gaule, auxquels on n'avoit cependant pas touché, & ordonna d'exactes recherches à ce sujet; on fit aussi subir des interrogatoires à Rémigius, qui avoit la caisse militaire: c'est le même qu'on étrangla dans la suite sous Valentinien à l'occasion de l'ambassade de Tripoli.

Les flatteurs saisirent cette occasion pour élever Constance jusqu'au ciel, & le représenter comme supérieur aux accidens humains: lui-même les excitoit encore à ce vil métier, par le mépris qu'il témoignoit à ceux qui ne s'y vouoient pas.

C'est ainsi qu'on raconte de Crésus (*m*), qu'il chassa Solon qui ne savoit pas le flatter; & de Denis qu'il

(*m*) *Voyez Hérodote, Liv. I. Plutarque, Vie de Solon.*

voulut mettre à mort le Poëte Philoxene (*n*) qui gardoit le ſilence à l'ouïe de mauvais vers que ce Prince récitoit au milieu des applaudiſſemens de ſes courtiſans. Une pareille conduite eſt la mere nourriciere des vices ; car la louange ne doit plaire aux Grands que lorſqu'ils accordent la liberté de cenſurer quelquefois leurs défauts.

CHAPITRE VI.

Les amis & les complices de Silvain ſont mis à mort.

LA tranquillité étant rétablie, on recommença ſelon l'uſage les enquêtes, & pluſieurs perſonnes chargées de fers comme coupables, furent jetées dans les priſons. Paul, ce délateur infernal, ſe prépara gaiement à exercer avec plus d'audace encore ſes funeſtes talens. Les membres du conſeil tant civils que militaires firent des re-

(*n*) On connoît la réponſe du Poëte Philoxene à Denis : *Qu'on me remmene aux carrieres. V. Diodore de Sicile, Liv. XV, p. 331.*

cherches : Proculus, Officier de Silvain, fut appliqué à la question : c'étoit un homme foible & valétudinaire ; tout le monde craignit, vu la délicatesse de son tempérament, que la violence des douleurs ne le forçât à nommer plusieurs complices ; mais le contraire arriva. Car se rappellant un songe, pendant lequel il assuroit qu'il lui avoit été défendu d'accuser un innocent, il soutint les plus grands tourmens, & non-seulement il ne nomma ni ne trahit personne, mais il affirma constamment, & prouva par des argumens sans réplique, que Silvain ne s'étoit pas porté volontairement à cette entreprise, & que la nécessité seule l'y avoit entraîné. Il allégua comme une présomption très-forte en faveur de ce Général, un fait connu de bien des gens, c'est que cinq jours avant qu'il prit les ornemens royaux, il avoit distribué la paye aux soldats au nom de Constance, & les avoit exhorté à être fermes & fideles ; d'où l'on devoit naturellement inférer qu'il n'auroit pas manqué de donner en son nom une aussi forte somme, s'il eût pensé à s'assurer l'Empire. Poëménius fut en-

suite traîné au supplice & mis à mort comme coupable : c'est lui, comme nous l'avons dit, qui fut élu pour défendre le peuple de Treves, lorsqu'il ferma ses portes au César Décentius (a); alors aussi périrent par les mains des bourreaux, Asclépiodore, les Comtes de Luton, Maudius & plusieurs autres; car l'inflexible cruauté de ces temps recherchoit avec avidité de pareils supplices.

CHAPITRE VII.

Léontius, Préfet de la Ville, appaise une sédition du peuple : Le Pape Libere est banni de son Siege.

TANDIS qu'une fureur destructive excitoit ces désastres publics, Léontius gouvernoit Rome, & joignoit à tous les talens les qualités d'un Juge

(a) *DECENTIUS MAGNUS*, frere ou cousin de Magnence, qui l'avoit créé *CÉSAR*. Ammien Marcellin rapporte, Liv. XVI, Chap. 12, que Chnodomaire, Roi des Allemands, vainquit Décenne en bataille rangée. Les soldats appelés *Décentiaques*, tenoient vraisemblablement cette dénomination de ce Prince.

estimable: il étoit prompt à écouter, juste dans la discussion, & naturellement bon & porté à la douceur ; l'attention cependant qu'il donnoit à faire respecter son autorité, le fit passer pour sévere aux yeux de quelques personnes: il avoit aussi du penchant pour l'amour.

La premiere cause de la sédition qu'on excita contre lui fut très-frivole & très-méprisable ; car sur l'ordre qui fut donné d'arrêter le cocher Philorome, la populace l'environna pour le défendre comme s'il lui appartenoit, & comptant d'intimider le Préfet, elle l'attaqua avec fureur: mais celui-ci ferme & résolu, en fit saisir quelques-uns par ses Officiers, & après les avoir fait châtier, il les condamna à l'exil sans que personne osât remuer.

Quelques jours après la même populace, excitée par cette ardeur qui lui est naturelle, se rendit sous le prétexte de la disette, dans le quartier de la ville où est le Septizone (*a*), lieu célebre que l'Empereur Marcus a

(*a*) Voyez sur le Septizone & sur le Nymphée. *Pitiscus. Donat. de urb. R. Lib. III, Cap.* 13.

orné de cet édifice ſuperbe, connu ſous le nom de Nymphée.

Le Préfet s'y tranſporta à deſſein, quoi que lui puſſent dire les Magiſtrats, & les Officiers qui le conjuroient de ne pas s'expoſer à une troupe inſolente, furieuſe, & qui le menaçoit; mais Léontius que rien n'effrayoit, marcha droit à elle, de ſorte qu'une partie de ceux qui le ſuivoient l'abandonnerent, bien qu'ils viſſent tout le danger qu'il couroit.

Du haut de ſon char, & d'un œil ferme, il conſidéroit avec tout l'extérieur de l'aſſurance ces flots de ſéditieux, qui s'agitoient ainſi que des ſerpens; enfin après avoir eſſuyé pluſieurs outrages, appercevant un certain homme remarquable par la hauteur de ſa taille, par une figure impoſante & des cheveux roux, il lui demanda s'il ne portoit pas le nom de Pierre Valvomere; à peine celui-ci eut-il répondu avec inſolence qu'on le nommoit ainſi, que le Préfet ordonna, malgré les oppoſitions de pluſieurs, qu'on le ſuſpendît en lui liant les mains ſur le dos, comme au chef de la ſédition qu'il connoiſſoit depuis

long-temps. Dès que la populace, toute nombreuſe qu'elle étoit, vit qu'on l'élevoit, & qu'il imploroit en vain le ſecours de ſes camarades, elle s'écoula ſi promptement par les différentes rues de la ville, que ce dangereux promoteur de troubles fut fuſtigé auſſi tranquillement que s'il eût été dans une priſon ſolitaire; chaſſé enſuite dans le Picentin (*b*), il y attenta peu à près à l'honneur d'une fille de bonne maiſon, & fut condamné à la mort par le Conſul Patruinus. Ce fut ſous l'adminiſtration de Léontius que le Pape Libere fut mandé à la Cour par l'ordre de Conſtance, comme coupable de s'être oppoſé aux ordres de l'Empereur, & aux déciſions d'autres Evêques, dans une affaire dont je vais dire un mot.

Une aſſemblée de gens qui ſe rendent dans un lieu qu'on nomme Synode, avoit dépoſé Athanaſe, Evêque d'Alexandrie, pour être ſorti des devoirs de ſon état, en s'occupant ſelon le rapport de pluſieurs, de choſes étrangeres à ſa vocation; il paſſoit pour s'entendre ſi bien aux ſorts &

(*b*) Aujourd'hui la Marche d'*Ancone* en Italie.

aux présages des oiseaux, qu'il avoit, à ce qu'on disoit, prédit quelquefois l'avenir. On l'accusoit encore d'actions contraires aux principes de la religion, dont il étoit le premier Ministre.

Libere qui étoit dans les mêmes idées que le reste de ses confreres, averti que l'Empereur vouloit qu'il souscrivît à l'expulsion d'Athanase, s'y opposa de toutes ses forces, dit hautement que c'étoit le comble de l'injustice, de condamner un homme sans le citer ou sans l'entendre, & résista ainsi ouvertement aux volontés du Prince.

Quoique Constance, qui de tout temps avoit haï Athanase, sût bien que la condamnation prononcée contre lui avoit tout son effet, il souhaitoit pourtant avec ardeur la confirmation de l'Evêque de la capitale: n'ayant pu l'obtenir, Libere fut à grand' peine enlevé de nuit, tant on craignoit le peuple dont il étoit chéri.

CHAPITRE VIII.

Julien, frere de Gallus, eſt nommé Céſar, & prépoſé aux Gaules, par Conſtance Auguſte ſon couſin.

TEL étoit, ainſi que nous venons de le voir, l'état des affaires dans Rome. Cependant de fréquentes nouvelles qui annonçoient la déſolation des Gaules, où perſonne ne s'oppoſoit aux Barbares qui ravageoient tout, alarmoient Conſtance.

Long-temps inquiet ſur les moyens d'éloigner ces maux ſans quitter l'Italie où il ſouhaitoit de reſter, car il ſentoit tout le danger qu'il y auroit à ſe porter dans une région auſſi éloignée; il prit enfin le ſage parti d'aſſocier à l'Empire ſon couſin Julien, qu'il avoit fait venir depuis peu de l'Achaïe, où il fréquentoit encore les écoles des Philoſophes.

Conſtance, accablé du poids des maux qui le menaçoient, fit part de ſon projet à ſes confidens, & prouva

par là ce qu'il n'avoit jamais avoué, c'eſt qu'il ne pouvoit pas faire face tout ſeul à d'auſſi nombreux embarras. Mais ſes courtiſans exercés à la flatterie lui répétoient ſans ceſſe pour augmenter ſa folie qu'il n'y avoit rien de ſi difficile, dont ſa rare valeur & ſa fortune qui l'élevoient preſqu'au Ciel ne vinſſent à bout, comme il l'avoit conſtamment éprouvé; pluſieurs d'entr'eux qui ſe rappeloient intérieurement le mal qu'ils avoient voulu faire à Julien, ajoutoient qu'il falloit ſe défier du nom de Céſar, & rappeloient ce qui s'étoit paſſé ſous Gallus.

La Reine ſeule luttoit contre leurs efforts; on ignore ſi c'étoit parce qu'elle appréhendoit un voyage de long cours, ou ſi ſa prudence naturelle l'éclairoit ſur le bien public; mais elle ne ceſſoit de dire qu'il falloit préférer un parent à tout.

Enfin après bien des délibérations, Conſtance ſe fixa, & mépriſant les vains diſcours des flatteurs, il réſolut d'aſſocier Julien à l'Empire. Lorſque ce Prince fut arrivé au jour marqué, on aſſembla tout ce qu'il y avoit de militaires, & on dreſſa ſur un lieu

élevé un tribunal qu'environnerent les aigles & les autres enseignes. L'Empereur y montant avec Julien qu'il tenoit par la main, parla affectueusement en ces termes : « C'est à vous, » généreux défenseurs de la Républi- » que, que je m'adresse sur les moyens » de venger unanimement la cause » commune ; je vais vous les exposer » en peu de mots, comme à des Ju- » ges équitables. Depuis la mort des » Tyrans rebelles, que la fureur & » la rage porterent aux entreprises les » plus hardies, les Barbares, pour » honorer en quelque sorte leurs ma- » nes impies, en répandant le sang » Romain, parcourent la Gaule au » mépris des traités, & comptent que » les affaires qui nous retiennent ici, » ne nous permettront pas de fran- » chir les espaces immenses qui les » séparent de nous ; mais si votre avis » se réunit au nôtre, il sera encore » temps de remédier à ce mal, qui a » déjà franchi les barrieres qu'on lui » avoit opposées, ces nations superbes » seront humiliées, & les frontieres » de l'Empire respectées. Il ne me » reste qu'à souhaiter que vous répon-

» diez par des effets à mes espérances ;
» après y avoir mûrement pensé, j'ai
» résolu, si vous l'approuvez, d'éle-
» ver au rang de César mon cousin
» Julien ; sa jeunesse, vous le savez,
» donne les plus belles espérances, &
» sa modestie me le fait autant chérir
» que sa qualité de parent ». Un doux
murmure de la multitude qui, par une
sorte de pressentiment, sembloit dire
que c'étoit-là une inspiration du Ciel,
& non le projet d'un homme, l'em-
pêcha de continuer ; l'Empereur atten-
dit tranquillement qu'on fît silence,
& poursuivit ensuite avec plus de con-
fiance. « Puisque ces témoignages de
» joie expriment votre approbation,
» que le modeste & vaillant jeune hom-
» me, dont il vaudroit mieux imiter
» les mœurs, que se borner à en faire
» le panégyrique, se leve pour rece-
» voir l'honneur qui lui est destiné.
» Mon choix, en tombant sur lui,
» semble faire suffisamment connoître
» qu'un heureux naturel qu'il a cul-
» tivé par les beaux arts, l'en rend
» digne. Je le revêts donc, sous le
» bon plaisir du Ciel, des ornemens
» royaux ». Aussi-tôt, il le couvrit

du manteau de pourpre que ses ancêtres avoient porté, & le déclarant César, aux acclamations de l'armée, il adressa ce discours à Julien, dont la contenance sembloit exprimer la tristesse plutôt que la joie. « Mon cher » frere, vous parvenez très-jeune en- » core à l'honneur dont a joui votre » famille. Il me semble, je l'avoue, » que ma gloire s'accroît, & que l'é- » quité avec laquelle je confere l'au- » torité suprême à mon parent, m'é- » leve au-dessus de mon rang : soyez » donc le compagnon de mes travaux » & de mes périls; chargez-vous du » Gouvernement des Gaules; soula- » gez-en par des bienfaits les parties » qui ont souffert des malheurs des » temps.

» S'il faut en venir aux mains avec » les ennemis, marchez d'un pas fer- » me, entre les enseignes mêmes; » distinguez-vous en exhortant les » troupes lorsque le besoin l'exigera; » encouragez les combattans, mettez- » vous à propos à leur tête, soute- » nez ceux qui seront ébranlés, cen- » surez avec modération les moins » courageux; apprenez à connoître

» par vous-même les lâches, aussi-
» bien que les braves. Allez enfin où
» la grandeur du danger présent vous
» appelle, & montrez-vous le vail-
» lant conducteur de vaillans hom-
» mes. Nous vous assisterons avec la
» constance & le zele de l'amitié ;
» nous combattrons ensemble, pour
» gouverner ensuite avec autant de
» modération que de sagesse l'Empire
» pacifié ; & veuille le Ciel nous ac-
» corder ce bonheur ! Vous me ver-
» rez par-tout, & jamais je ne vous
» manquerai au besoin. Partez, par-
» tez accompagné de tous nos vœux,
» & défendez avec vigilance le poste
» que vous confie la République ».

Un bruit général succéda à ce discours, les soldats frapperent leurs genoux de leurs boucliers, ce qui est un signe de satisfaction, comme c'en est un au contraire de mécontentement & de colere, lorsqu'ils les frappent de leurs javelots. Il est incroyable quelle joie, si l'on en excepte un petit nombre, ils témoignerent du choix qu'avoit fait Auguste. Ils reçurent avec l'admiration qu'il méritoit le César brillant de la pourpre Impériale.

Ils contemplerent long-temps ses yeux, tout à la fois beaux & terribles, & les traits de son visage pleins d'ame & d'agrément; ils en présageoient ce qu'il seroit un jour, comme s'ils avoient puisé dans ces anciens livres qui peignent le caractere d'après la physionomie. Dans la crainte cependant que leurs louanges ne fussent funestes à ce Prince, ils ne les pousserent pas au-delà des bornes, & l'on eût dit que c'étoient des Censeurs plutôt que des soldats qui les distribuoient.

Julien s'étant ensuite placé sur le char d'Auguste, arriva au palais en récitant tout bas le vers d'Homere qui revient à cette idée :

Une mort sanglante & son puissant destin l'enleva (*a*)

Ceci arriva le sixieme de Novembre sous le Consulat d'Arbétion & de Lollianus. Peu de jours après, Julien

(*a*) *Hom. Liv. VI. l. v. 83.* Le Grec porte proprement : *La mort couleur de pourpre & son puissant destin l'enleva.* La couleur de la pourpre a tant de conformité avec celle du sang, qu'Homere donne à la mort, dans une foule d'endroits, l'épithete de *pourprée*, & c'est sans doute par allusion à la pourpre dont il venoit d'être revêtu que JULIEN récita ce vers.

épousa Helene, sœur de Conſtance, & les préparatifs qu'exigeoit la néceſſité de partir, étant faits, il ſe mit en marche le premier de Décembre avec une ſuite peu nombreuſe. Auguſte l'accompagna juſqu'à cet endroit célebre par deux colonnes qu'on voit entre Laumelle (*b*) & Ticinus (*c*), d'où il ſe rendit en droiture dans le Piémont.

Il y apprit une nouvelle qui le toucha ſenſiblement ; Auguſte qui la ſavoit, en avoit fait myſtere, pour ne pas rendre inutiles les arrangemens que l'on avoit faits ; c'eſt que Cologne, ville célebre dans la ſeconde Germanie, avoit été emportée & détruite par les efforts des Barbares.

Affligé de ce malheur comme d'un triſte préſage des maux qui l'attendoient, il ſe répandoit en plaintes, & diſoit que tout le fruit qu'il retireroit de ſa nouvelle dignité, c'eſt qu'il mourroit au milieu de plus de travaux. Lorſqu'il arriva à Vienne (*d*), les habitans de tout âge & de toute condi-

(*b*) Aujourd'hui Lumello dans le Milanois.

(*c*) Pavie.

(*d*) En Dauphiné.

tion, aussi-bien que ceux qui étoient venus des environs, s'empresserent à honorer l'entrée d'un Prince chéri, & qu'ils obtenoient selon leurs vœux. Du plus loin qu'ils le virent, ils lui prodiguerent les noms de Général heureux & clément, & le précéderent en le comblant d'éloges & en se repaissant du plaisir de le voir légitimement revêtu de la pourpre; son arrivée leur parut être un remede puissant à leurs maux, & ils estimerent qu'un génie bienfaisant avoit présidé à son élection. Une vieille femme privée de la vue, ayant appris que c'étoit Julien qui entroit, s'écria : *c'est lui qui rétablira les temples des Dieux.*

CHAPITRE IX.

De l'origine des Gaulois ; de leurs noms de Celtes, de Galates ; & de leurs Docteurs.

Puisque j'entreprends, comme dit Virgile, un plus grand ouvrage, & qu'un ordre ſupérieur d'événemens s'offre à moi, il conviendra je crois de décrire les différentes parties & la ſituation des Gaules, de peur que parlant de choſes inconnues, au milieu d'un récit d'entrepriſes importantes & de divers combats, je ne reſſemble à ces navigateurs négligens, qui ſe voient obligés au milieu des flots & de la tempête, de raccommoder leurs voiles & leurs cordages qu'ils auroient pu préparer à loiſir.

Les anciens Auteurs, incertains ſur l'origine des Gaulois, ne nous en ont laiſſé qu'une connoiſſance imparfaite. Mais Timagene (*a*) qui étoit Grec &

(*a*) Grammairien d'Alexandrie, également aimé de *Pompée* & de *César*. *V. Suidas, Séneque, de la Colere, Liv. III, Chap. 24.*

qui avoit les talens propres à cette nation, a tiré de divers écrits bien des choſes qu'on avoit long-temps ignorées; m'appuyant donc ſur ſon témoignage, après avoir écarté ce qu'il y a d'obſcur dans ce ſujet, je vais les expoſer ici avec autant de franchiſe que de clarté.

Quelques-uns ont aſſuré, que les premiers hommes qu'on vit dans ces contrées, étoient des Aborigenes appelés Celtes, du nom de leur premier Roi, & Galates, (car c'eſt ainſi que les Grecs nomment les Gaulois) de Galata ſa mere. D'autres prétendent que les Doriens, qui ſuivirent le plus ancien des Hercules, habiterent les bords de l'Océan. Les Druides diſent qu'en effet une partie de ce peuple étoit indigene, mais que d'autres, que des guerres fréquentes & l'accroiſſement de l'impétueux Océan chaſſerent de leurs foyers, vinrent des îles les plus éloignées & de pays ſitués au-delà du Rhin, ſe joindre à eux.

Quelques-uns diſent encore, qu'un petit nombre échappés à la ruine de Troye, pour éviter les Grecs qui étoient répandus par-tout, occupe-

rent cette contrée, qui alors étoit déserte; ses habitans même assurent plus que personne, ce que nous trouvons gravé dans leurs monumens; c'est que Hercule, fils d'Amphitrion, se hâta de détruire les tyrans Gérion & Tauriscus, dont l'un ravageoit l'Espagne, & l'autre les Gaules, qu'il les défit, & que du commerce qu'il eut avec des femmes des premieres familles de ce pays, naquirent plusieurs enfans qui donnerent leurs noms aux diverses régions qu'ils gouvernerent; qu'un peuple Asiatique quittant ensuite Phocée (*b*) pour éviter la cruauté d'Harpalus, Préfet du Roi Cyrus, aborda en Italie. Une partie de ces fugitifs fonda, dans la Lucanie, Vélia (*c*), une autre Marseille, dans la Viennoise (*d*); leurs forces s'accrurent ensuite, & ils construisirent plusieurs vil-

(*b*) Présentement Fochea ou Foggia, dans la Turquie Asiatique.

(*c*) Aujourd'hui Castello a mare della Brucca, dans le Royaume de Naples.

(*d*) La partie de la Gaule qu'on appeloit alors Viennoise, s'étendoit sur la rive gauche du Rhône depuis son issue du lac *Leman* ou de Geneve, jusqu'aux embouchures de ce fleuve dans la mer.

les ; mais ne pouſſons pas juſqu'au dégoût cette variété d'opinions.

Les hommes de ce pays s'étant peu à peu policés, firent fleurir les études utiles que les Bardes, les Euhages & les Druides avoient commencé à cultiver.

Les Bardes chanterent en vers héroïques au ſon de leurs lyres, les hauts faits des hommes célebres. Les Euhages tâcherent par la méditation d'expliquer l'ordre & les merveilles de la nature. Au milieu de ceux-ci ſe diſtinguoient les Druides qui, réunis en ſociété, ſelon la déciſion de Pythagore, s'occupoient de queſtions profondes & ſublimes, s'élevoient au-deſſus des choſes humaines, & ſoutenoient l'immortalité de l'ame.

CHAPITRE X.

Des Alpes Gauloises & des divers chemins qu'on y a faits.

ON seroit tenté d'attribuer à l'art ce que la nature a fait pour fortifier de toutes parts cette partie des Gaules qui par de hautes montagnes, & l'horreur des neiges éternelles qui les couvrent, a été autrefois presque inconnue au reste de l'Univers, si ce n'est du côté des lieux qui touchent à l'Océan.

Au midi, elle a la mer de Toscane (*a*), & celle de Provence. Au Septentrion, le Rhin la sépare de nations féroces; la mer & les Pyrenées l'enveloppent au couchant; elle a pour bornes & pour rempart à l'Orient les Alpes Cottienes (*b*). Lorsque nous

(*a*) C'est cette partie de la Méditerranée qui est renfermée entre la Toscane, l'État de l'Eglise, le Royaume de Naples, & les îles de Sicile, de Sardaigne & de Corse.

(*b*) C'est le mont Genevre où la Durance prend sa source, peu loin de Briançon dans le Dauphiné.

eumes dompté les Gaules, le Roi Cottius qui d'abord se tint renfermé dans ces défilés qu'il regardoit comme des lieux inaccessibles, s'humanisant enfin, fut admis dans l'alliance d'Octavien, & s'immortalisa en ouvrant aux voyageurs par d'immenses travaux, des chemins courts & commodes, à travers les Alpes anciennes dont nous dirons bientôt ce que nous en avons appris. Sur ces Alpes Cottienes qui commencent à la ville de Suze (c), s'éleve une haute montagne dont aucun chemin n'ouvre l'accès ; sa pente en venant des Gaules paroît douce ; de l'autre côté ce sont des rochers qui semblent suspendus, spectacle effrayant sur-tout au printemps, où les glaces & les neiges qui fondent des vents chauds, se répandent par toutes ces gorges étroites, & où des amas de bruines qui cachent les creux qu'on rencontre dans ces sombres routes font tomber les hommes, le bétail, & les voitures. Le seul remede quon oppose à ce mal, c'est d'employer des hommes & des bœufs

(c) Dans le Marquisat de Suze en Piémont.

qui au moyen de grosses cordes, attachées par derriere aux voitures, les tirent avec effort & les font peu à peu avancer avec moins de péril. Voilà ce qui arrive au printemps.

En hiver une glace dure & polie qui rend le chemin très-glissant, force à marcher à pas précipités, & de larges fondrieres répandues dans la plaine que couvre une croûte perfide, engloutissent souvent ceux qui s'y fient.

Les personnes qui connoissent ces lieux, fichent en terre, & dans les endroits surs, des perches destinées à diriger les voyageurs dans leurs routes ; mais si l'abondance des neiges cachent ces pieux, ou que les torrens qui tombent des montagnes les enlevent, on ne passe que difficilement, même avec le secours des paysans qu'on prend pour guides. Du sommet de ce mont Italien, jusqu'à un endroit nommé Mars, se présente la plaine qui peut avoir sept milles d'étendue, & de là s'éleve une autre montagne, plus roide encore, & d'un plus difficile accès, jusqu'au sommet de la Dame, nom qui lui vient

de l'accident arrivé à une femme de qualité ; d'ici le chemin commence à aller en pente & devient plus commode jusqu'au fort de Virgance (*d*). Le tombeau du Roi qui construisit, comme nous avons dit, ces chemins, est près des murs de Suze.

On vénere ses manes, par deux motifs ; d'un côté parce qu'il gouverna ses états avec équité ; de l'autre, parce qu'ayant fait alliance avec les Romains, il fit jouir son peuple d'une paix constante.

Quoique la route dont nous venons de parler soit la plus fréquentée, la plus courte, & la plus renommée, on en a fait cependant d'autres dans des temps fort antérieurs. Hercule le Thébain lorsqu'il marcha, comme je l'ai dit, contre Geryon & Tauriscus, fit la premiere près des Alpes qui touchent à la mer, & lui donna le nom d'Alpes Grecques (*e*). Il consacra aussi comme un monument éternel de sa gloire la citadelle & le port de Monaco ; enfin voici pour-

(*d*) Briançon en Dauphiné.

(*e*) Ces montagnes s'étendoient depuis le mont Cénis jusqu'au Grand-Saint-Bernard.

quoi plusieurs siecles après, on nomma les Alpes, Alpes Pennines (*f*). Lorsque P. Cornelius Scipion, pere de l'Africain, fut au secours de Sagonte dont les habitans célebres par leurs malheurs & leur fidélité étoient vivement assiégés par les Africains, il passa en Espagne avec une flotte chargée de bons soldats; mais cette ville qui fut obligée de céder à la force ayant été détruite, il se vit hors d'état de poursuivre Annibal, qui avoit passé le Rhône trois jours avant lui & prenoit sa route vers l'Italie; il navigea donc avec célérité, pour observer près de Genes, ville de la Ligurie, le moment où il déboucheroit des montagnes, & si l'occasion s'en présentoit, pour l'attaquer dans la plaine avant qu'il pût se remettre des fatigues de cette marche.

Scipion qui pensoit à tout, avertit encore Cn. Scipion son frere de se rendre en Espagne, pour empêcher également Asdrubal d'en sortir; mais celui-ci qui étoit aussi fin qu'actif, instruit de ce dessein par des transfuges

(*f*) Elles alloient du Grand-Saint-Bernard au mont Saint-Gothard.

que des gens de Turin lui amenerent, vint par le Tricaſtin (*g*) & par l'extrémité de la côte des Vocontiens (*h*) aux défilés du pays des Tricoriens (*i*) & s'ouvrit là une route impraticable juſqu'alors : car il tailla un roc d'une hauteur immenſe, qu'il rompit par la violence des flammes & en y répandant du vinaigre, puis il ſe jeta dans l'Etrurie (*k*), après avoir paſſé le fleuve tortueux & rapide de la Durance. Mais c'en eſt aſſez ſur les Alpes, paſſons au reſte.

(*g*) C'eſt le territoire de Saint-Paul-Trois-Châteaux en Dauphiné.

(*h*) Peuples de la Gaule Narbonnoiſe. *Vocance*, bourg aux environs de Fréjus en Provence, ſemble conſerver quelques traces de cette dénomination.

(*i*) Le nouveau Traducteur de Pline penſe que c'eſt le pays compris entre la Durance & l'Iſſolet, depuis Entrebairs, juſqu'à Collobrious ; Liv. III, Chap. 4.

(*k*) La Toſcane.

CHAPITRE XI.

Description abrégée des Gaules & du cours du Rhône.

Ces pays, anciennement inconnus comme barbares, furent à ce qu'on croit divisés en trois parties ; les Celtes qui étoient les Gaulois, les Aquitains & les Belges, tous différens par leurs mœurs, leurs langages & leurs lois. La Garonne sépare les Gaulois qui sont les Celtes, des habitans de l'Aquitaine ; elle sort des Pyrénées, & après avoir passé par plusieurs villes, se jette dans la mer. Les Gaulois sont encore séparés des Belges, par la Marne & la Seine, rivieres également considérables ; elles traversent le Lyonnois, se joignent après avoir environné comme une île, le Château des Parisiens, nommé Lutece ; & roulant ensuite leurs eaux réunies, elles vont au loin se perdre dans la mer près du fort de Constance.

Les Belges passoient pour être de

tous ces peuples, les plus vaillans, parce que n'étant ni civilisés ni efféminés par les plaisirs étrangers, ils combattirent long-temps contre les Germains qui sont au-delà du Rhin.

Les habitans de l'Aquitaine au contraire, chez lesquels le voisinage & les agrémens de leurs côtes faisoient aborder des marchandises étrangeres, s'amollirent bientôt & subirent le joug des Romains.

Toutes les Gaules, depuis la conquête qu'en fit Jules César, furent partagées en quatre Gouvernemens. La Narbonnoise étoit le premier, il avoit sous lui le Viennois & le Lyonnois. Le second comprenoit toutes les Aquitaines. Le troisieme, les deux Germanies; & les Belges, le quatrieme. Mais à présent les Provinces comprises dans toute l'étendue des Gaules sont, la seconde Germanie (la premiere commençant à l'Occident) qui a Cologne & Tongres, villes considérables & opulentes. La premiere Germanie, où l'on trouve, outre plusieurs villes municipales, Mayence, Worms, Spire & Strasbourg célebre par la défaite qu'y essuyerent les Bar-

bares. Vient enſuite la premiere Belgique ; elle s'étend juſqu'à Metz & à Treves, où les Princes font leur réſidence. La ſeconde Belgique lui eſt limitrophe ; elle renferme Amiens qui mérite d'être remarquée, Châlons-ſur-Marne & Rheims. Les principales villes des Sequanois, ſont Beſançon & Baſle. Lyon, Châlons-ſur-Saone, Sens, Bourges & Autun dont les murailles ſont ſi anciennes, embelliſſent la premiere Lyonnoiſe. Tours & Rouen, Evreux & Troye ſont dans la ſeconde. Les Alpes Grecques & Pennines ont, outre des villes moins connues, Avenche (*a*), déſerte à la vérité, mais qui doit avoir eu autrefois de la réputation, à en juger par les ruines de ſes édifices. Ce ſont là les Villes & les Provinces les plus diſtinguées des Gaules.

Dans l'Aquitaine qui eſt du côté des Pyrénées, & de cette partie de la mer qui touche à l'Eſpagne, la premiere Province Aquitanique renferme de grandes & belles cités, ſans parler de pluſieurs autres, Bourdeaux,

(*a*) Entre Berne & Fribourg en Suiſſe.

Clermont, Saintes & Poitiers s'y diſtinguent, Auſch & Bazas font honneur à la Novempopulane (*b*). Euſes, Narbonne, Toulouſe, ſont les premieres villes de la Narbonnoiſe. La Viennoiſe a pluſieurs belles cités, telles que Vienne même, Arles, Valence, auxquelles on joint Marſeille, dont l'alliance, à ce qui paroît par l'hiſtoire, a ſouvent été utile aux Romains dans des circonſtances périlleuſes. Aix, Nice, Antibes, & les Iles Hieres, ſont dans le voiſinage.

L'hiſtoire que je décris, m'appellant à parler de tant d'objets divers, il me paroîtroit abſurde & contraire à l'ordre, de paſſer ſous ſilence ce fleuve ſi célebre & connu ſous le nom de Rhône.

Abondant dès ſa ſource, il ſort des Alpes Pennines, remplit de ſon propre volume ſon lit, deſcend avec impétuoſité dans la plaine, & ſe jette enſuite dans un lac nommé Leman (*b*) qu'il traverſe ſans ſe confondre

(*b*) C'étoit la partie de l'Aquitaine qui ſe trouvoit entre la Garonne & les Pyrénées.

(*c*) C'eſt le Lac de Geneve.

jamais avec lui ; mais cherchant de l'autre côté une iſſue, il coule au deſſus d'eaux moins rapides, & s'ouvre avec violence un paſſage. De là ſans cauſer le moindre dommage, il parcourt la Savoie & le pays des Sequaniens (*c*), & ſe répandant au loin, il arroſe à gauche la Viennoiſe, & à droite la Lyonnoiſe ; puis il traverſe des eſpaces tortueux & donne ſon nom à l'Ar nommé autrement la Saone, qui coule dans la premiere Germanie, où eſt proprement le commencement des Gaules, & où l'on ne compte plus le chemin par milles, mais par lieues. Ici le Rhône enrichi du tribut d'autres rivieres, porte de gros navires qui ſont ſouvent le jouet des vents; enfin après avoir parcouru les lieux que la nature lui a marqués, à peu près à dix-huit milles d'Arles, il joint par un large détroit appellé les gros du Rhône, ſon onde écumante à la mer. C'en eſt aſſez ſur la poſition des lieux, venons à la figure & aux moeurs des Gaulois.

(*d*) La Franche-Comté.

CHAPITRE XII.

Des Mœurs des Gaulois.

LES Gaulois ſont preſque tous blancs & de haute taille ; ils ont les cheveux blonds, le regard farouche, aiment les querelles & ſont démeſurément vains. Pluſieurs étrangers réunis, ne pourroient pas ſoutenir l'effort d'un ſeul d'entr'eux avec qui ils prendroient querelle, s'il appeloit à ſon ſecours ſa femme qui l'emporte encore ſur lui & par ſa vigueur & par ſes yeux hagards. Elle ſeroit redoutable ſur-tout, ſi enflant ſon goſier & grinçant des dents elle s'apprêtoit de ſes bras forts & auſſi blancs que la neige, à jouer des pieds & des poings pour en donner des coups auſſi vigoureux que s'ils partoient d'une catapulte. Ils ont pour la plupart la voix effrayante & menaçante, lors même qu'ils ne ſont pas en colere. Ils font généralement cas de la propreté : dans ces contrées, ſur-tout chez les habitans de l'Aquitaine, vous ne trouverez pas comme ailleurs un

homme ou une femme, quelque pauvres qu'ils ſoient, qui ait des vêtemens ſales ou déchirés.

A tout âge ils ſont propres à la guerre; le vieillard y va avec autant de courage que la jeuneſſe; endurcis par le froid & le travail, ils mépriſent tous les dangers; aucun d'eux ne s'eſt jamais coupé le pouce, comme en Italie, pour ſe ſouſtraire aux fatigues de Mars; auſſi appellent-ils en badinant ces gens-là des Murcons (*a*).

Ils aiment le vin à la paſſion, & tâchent de l'imiter par diverſes boiſſons. On voit chez eux le bas peuple courir çà & là dans un état d'ivreſſe que Caton a définie une eſpece de fureur volontaire, ce qui confirme ce qu'a dit Cicéron en défendant Fonteius, que *les Gaulois en boiront leur vin plus trempé, eux qui auroient cru s'empoiſonner en y mêlant de l'eau.* Ces régions, & ſur-tout celles qui confinent à l'Italie, ont paſſé ſucceſſivement & ſans de grands efforts ſous la domination des Romains. Le premier

(*a*) D'un vieux mot qui ſignifioit mutiler.

essai en fut fait par Fulvius (*b*); fatiguées ensuite par les petits combats que leur livra Sextius (*c*), elles furent enfin vaincues par Fabius Maximus. Le succès de cette entreprise qui fut décidé par la défaite entiere des Allobroges, la plus rebelle de ces Nations, lui en mérita le surnom (*d*). Car César après une guerre de dix années & des pertes réciproques, subjugua & nous attacha, selon Saluste, par une alliance éternelle toutes les Gaules, à l'exception de celles que des marais rendoient inaccessibles. Mais je me suis trop écarté, revenons à notre sujet.

(*b*) M. Fulvius Flaccus. *V. Tite-Live, Ep. LX.*

(*c*) Sextius Calvinus. *V. Velleïus Paterc. Liv. I, Chap. 15.*

(*d*) *V. Valere Maxime, Liv. VI. Chap 9, §. 4, Velleïus Paterc. Liv. XI, Chap. 10. Florus., Liv. III, Chap. 2.*

CHAPITRE XIII.

De Musonien, Préfet du Prétoire en Orient.

Après qu'une mort cruelle eut terminé les jours de Domitien, Musonien qui lui succéda, gouverna l'Orient en qualité de Préfet du Prétoire. Renommé pour la connoissance qu'il avoit de la Langue Grecque & Latine, il jouit de plus de gloire qu'il n'avoit lieu d'espérer. Constantin qui vouloit s'instruire à fond de la secte des Manichéens & d'autres semblables, ne trouvant personne qui fût propre à les lui faire connoître, le choisit pour cela sur le témoignage avantageux qu'on lui rendit de sa capacité. Le succès avec lequel il s'en acquitta, lui valut le surnom de Musonien, à la place du nom de Stratégius qu'il portoit auparavant; de-là, s'élevant de grade en grade, il parvint à la Préfecture: il étoit d'ailleurs sage, agréable aux Provinces, doux & caressant; mais dominé par un sordide intérêt, il saisissoit toutes les occasions de gagner, & ce qui est sur-tout détestable, il

profitoit des embarras des procès pour satisfaire sa passion. On en eut une preuve dans les recherches qu'on fit à l'occasion de la mort de Théophile que livra la trahison du César Gallus, & que la populace en fureur mit en pieces. Les pauvres qui, lorsqu'on commit cette horrible action, étoient absens, comme on le prouva, furent condamnés, & les riches, seuls coupables, ne furent que dépouillés de leurs biens & renvoyés absous. Prosper égaloit à cet égard Musonien. Il gouvernoit les Gaulois & faisoit l'office de Général de la cavalerie; plein de bassesse & de lâcheté, & comme dit Plaute *méprisant l'art de voler sous main* (*a*), il pilloit à découvert. D'accord entr'eux, ils s'aiderent mutuellement à s'enrichir. Les chefs des Perses voisins des fleuves, profiterent de l'éloignement de leur Roi, qui étoit occupé sur les frontieres, pour inquiéter audacieusement les nôtres par des corps de pillards, qui tantôt tomboient sur l'Arménie, tantôt sur la Mésopotamie, pendant que les Gouverneurs Romains ne pensoient qu'à s'approprier les dépouilles des sujets.

(*a*) *Epidim. Acte I, Sc. 1.*

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XVI.

CHAPITRE I.

Éloge du César Julien.

TANDIS que les destinées faisoient passer l'Empire Romain par cette suite de révolutions, le César fut créé Consul à Vienne par Auguste, qui l'étoit pour la huitieme fois ; ce jeune Prince, dont l'ame naturellement hardie, s'occupoit nuit & jour du tumulte des combats & de la défaite des Barbares, ne pensoit qu'à profiter de la premiere occasion pour réunir toutes les parties qu'on avoit détachées des provinces. Les grandes choses qu'il eut le courage & le bonheur d'exécuter dans les Gaules, l'emportant sur quantité de faits célébrés par l'antiquité, j'emploierai tout ce que j'ai de talens à les exposer avec ordre.

Ce que j'en dirai ſera non l'ouvrage d'une ingénieuſe impoſture, mais l'expreſſion de la vérité même, appuyée ſur de bons témoignages, & approchera en quelque ſorte du genre du Panégyrique.

Il paroît que ce Prince fut animé depuis ſon enfance juſqu'à ſon dernier moment, du déſir invariable de conformer toutes ſes actions aux lois de la ſageſſe; car par les plus rapides accroiſſemens il ſe diſtingua ſi fort, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, que ſa prudence l'égala à Titus fils de Veſpaſien, & le cours glorieux de ſes exploits à Trajan. Il eut la clémence d'Antonin, & ſe propoſant pour modele les mœurs & la conduite de Marc-Aurele, il lui reſſembla par le ſoin qu'il prit de cultiver & de perfectionner ſa raiſon; & bien qu'il en ſoit ſuivant Cicéron (*a*), de la perfection à laquelle on a porté les beaux arts, précisément de même que de ces arbres dont l'extrême hauteur fait éprouver une ſatisfaction que ne nous cauſent ni leurs troncs ni leurs reje-

(*a*) Dans ſon Traité de l'Orateur, adreſſé à Brutus, Chap. 43.

tons ; on peut dire pourtant que les premiers traits de cette ame héroïque, que tant de nuages cacherent d'abord, mériteroient d'être préférés à tout ce que ce Prince fit de glorieux dans la ſuite, par la raiſon qu'élevé dans ſa premiere jeuneſſe comme Erechtée (*b*), dans le ſanctuaire de Minerve, & tiré non d'une tente militaire, mais de la vie obſcure & privée de l'Académie, pour paſſer au champ de Mars ; après avoir vaincu l'Allemagne & pacifié les contrées qu'arroſent les froides eaux du Rhin ; tantôt il répandit le ſang des Rois qui ne reſpiroient que carnage, tantôt il les chargea de fers.

CHAPITRE II.

Julien attaque les Allemands, qu'il bat, diſperſe, ou fait priſonniers.

Au milieu des ſoins qui l'occuperent pendant cet hiver à Vienne, il apprit par les avis fréquens qu'il recevoit qu'Autun (*a*), ville dont les mu-

(*b*) *Voyez Hygin. Fabl. CLXVI.*

(*a*) En *Bourgogne.*

railles étoient fort étendues, mais que le laps du temps avoit ruinées, ayant été inopinément attaquée par les Barbares, & la garnison qui s'y trouvoit manquant de courage, les vétérans, comme il arrive lorsque réduit au desespoir on repousse des dangers imprévus, étoient accourus & l'avoient vaillamment défendue. Sans perdre de temps, & sourd à la basse adulation de ceux qui l'environnoient & qui faisoient tous leurs efforts pour l'amollir, dès qu'il eut fait les préparatifs suffisans, il se rendit le 24 Juin dans cette ville. Tel qu'un vieux Capitaine, il montra tant d'intelligence & de bravoure pendant cette marche, qu'à chaque instant il auroit pu, s'il l'avoit fallu, en venir aux mains avec les Barbares répandus de différens côtés.

Tenant ensuite conseil avec ceux qui connoissoient le pays sur la route qu'il convenoit de prendre, on parla beaucoup ; les uns vouloient qu'on marchât par Arbor...., d'autres par Sédelaucus (*b*) & Cora (*c*) ; mais quel-

(*b*) *Saulieu*, petite ville en Bourgogne, à six lieues d'Autun.

(*c*) *Cure*, village sur la riviere de ce nom : elle coule sur les confins de la Bourgogne & du Nivernois.

ques-uns ayant dit que Sylvain, Général d'Infanterie, avoit paſſé, non ſans peine peu auparavant, avec un corps de huit mille auxiliaires par un chemin plus court, mais dangereux à cauſe des épaiſſes forêts qui le couvrent, c'en fut aſſez pour l'animer à ſuivre l'exemple de ce vaillant Officier.

Ne prenant donc avec lui que des Cuiraſſiers (*d*) & des Archers (*e*), troupes peu propres à défendre un Général, il parcourut en diligence ce chemin & vint à Auxerre (*f*); après y avoir, ſelon ſa coutume, donné quelque repos au ſoldat, il prit la route de Troyes; pendant la marche il renforça ſes flancs & obſerva ſoi-

(*d*) L'original porte, les *Cataphractaires* & les *Balliſtaires*. J'ai cru devoir rendre ces termes par quelque choſe d'équivalent. Les *Cataphractaires* étoient des cavaliers armés de toutes pieces, & couverts de fer auſſi bien que leurs chevaux. *Tite-Live*, *Liv. XXXV*, *Chap. 48*, & *Liv. XXXVII*, *Chap. 40*, parle déja de cette eſpece de troupes. *Voyez encore Pitiſcus. Saumaiſe ſur la vie d'Aurélien, par Vopiſcus.*

(*e*) *Juſte-Lipſe. Poliocert. Liv. III*, *Dial. 3*, croit qu'il s'agit ici de Frondeurs ou d'Arbalétriers. *Voyez ſur les Balliſtaires*, *Pitiſcus & la Notice de l'Empire.*

(*f*) En Bourgogne.

gneuſement les mouvemens des Barbares, qu'il ſuppoſoit plus nombreux qu'ils n'étoient en effet, & qui fondoient par pelotons ſur lui; tantôt il occupoit des poſtes avantageux d'où il écraſoit ſans peine les ennemis; tantôt il en faiſoit priſonniers quelques-uns que la frayeur lui livroit. Il laiſſa les autres s'échapper, parce que le poids des armes ne permettoit pas à nos gens de les pourſuivre. Cet heureux début lui fit eſpérer qu'il tiendroit tête à cet ennemi, & après bien des dangers il ſe préſenta ſi inopinément aux portes de Troyes, que les habitans glacés d'effroi à cauſe de cette multitude de Barbares répandus autour de leur ville, ne lui ouvrirent qu'en tremblant.

Il ne s'y arrêta que le temps qu'il fallut pour refaire un peu ſes troupes, & ſe rendit promptement à Rheims où il avoit ordonné à ſon armée de ſe raſſembler & de l'attendre.

Marcel, ſucceſſeur d'Urſicin, la commandoit; Urſicin qui avoit eu ordre de reſter là juſqu'à la fin de l'expédition, s'y trouvoit auſſi. Après bien des délibérations, on réſolut enfin

d'attaquer les Allemands par Dieuze (*g*); le ſoldat ſerra ſes rangs & marcha plus gaiement que de coutume.

Les ennemis profiterent de la connoiſſance qu'ils avoient de ces lieux & d'un brouillard qui empêchoit de diſtinguer les objets les plus voiſins, pour tomber par un ſentier détourné ſur l'arriere-garde de Julien; ils auroient preſque entiérement détruit deux légions qui fermoient la marche, ſi le bruit qu'occaſiona cette attaque n'eût fait venir les troupes des alliés au ſecours. Depuis ce moment Julien fut toujours ſi circonſpect & ſi prévoyant, qu'on le vit dans toutes ſes marches & à chaque paſſage de riviere ſe conduire comme s'il avoit quelques embuches à craindre; qualité excellente dans les grands Capitaines, & qui aſſure ſouvent le ſalut d'une armée. Apprenant donc que Strasbourg, Brumat, Saverne, Seltz, Spire, Worms & Mayence étoient entre les mains des Barbares, & qu'ils en occupoient les dehors, (car ils craignent le ſéjour des villes qu'ils regardent comme des

(*g*) Dans la Lorraine.

tombeaux où l'on s'enferme tout vivant,) la premiere de ces places dont il s'empara fut Brumat. Comme il en approchoit, un corps de Germains se présenta pour l'attaquer; mais il rangea aussi-tôt son armée en croissant, & dès le premier choc, les ennemis qui se virent pressés de deux côtés, prirent la fuite; quelques-uns des leurs ayant été faits prisonniers, & d'autres ayant péri dans le combat.

CHAPITRE III.

Julien reprend Cologne & y fait la paix avec les Rois des Francs.

COMME rien ne s'opposoit plus à ses entreprises, il marcha pour reprendre Cologne qui avoit été détruite avant son arrivée dans les Gaules. On ne trouve dans ces quartiers ni villes ni châteaux, excepté près de Coblens (*a*) (ainsi nommé, parce que la Moselle s'y joint au Rhin) où est Rheinmagen

(*a*) Du latin *confluens*, confluent; c'est l'endroit où se joignent deux rivieres.

(*b*) & une tour près de Cologne même. Il entra donc dans cette derniere, & la terreur qu'il inſpira aux Rois Francs affoibliſſant la rage de ces peuples, il ne ſortit pas de cette ville, avant d'avoir non-ſeulement procuré à la République une paix avantageuſe, mais encore aſſuré la poſſeſſion de cette importante place. Content de ces premiers ſuccès, il paſſa par Treves, pour hiverner à Sens (*c*) qui étoit alors une ville très-commode. Il n'y fut pas dans l'inaction; accablé pour ainſi dire ſous le poids de toutes les guerres qui ſe préparoient, il ſe vit encore obligé de s'occuper d'objets ſans nombre, comme du ſoin de placer dans des lieux où on craignoit des ſurpriſes, les ſoldats qui avoient quitté leurs anciens poſtes, de diſſiper les nations qui conſpiroient à la perte du nom Romain, & de pourvoir à la ſubſiſtance d'une armée qui avoit d'immenſes eſpaces à parcourir.

(*b*) Dans le Duché de Juliers.

(*c*) En Champagne.

CHAPITRE IV.

Julien est assiégé à Sens par les Allemands.

AU milieu de tous ces travaux, il fut attaqué par une multitude d'ennemis qu'animoit l'espoir de s'emparer de la ville ; & ils comptoient d'autant plus de réussir, qu'ils savoient par le rapport des transfuges qu'il n'avoit auprès de lui ni les Scutaires, ni les Gentils, répandus dans les places municipales pour la commodité de la subsistance. Comme..... (*a*) ayant donc fermé les portes & fortifié la partie des murailles qui étoit peu sure, on le voyoit nuit & jour avec les soldats entre les tours & les créneaux, grinçant des dents lorsqu'il ne pouvoit pas exécuter avec sa foible garnison, tout ce que sa valeur osoit tenter. Enfin, après trente jours de siege, les Barbares se retirerent abattus, & avouant tout bas que c'étoit en vain & follement qu'ils avoient

(*a*) Il y a ici une lacune dans l'original.

formé

formé cette entreprise. Il est à remarquer que Marcel, Général de la cavalerie, qui se trouvoit dans le voisinage, commit l'indignité de laisser le César exposé à ce danger, sans daigner le secourir; tandis qu'il auroit dû, le Prince eût-il même été absent, voler à la défense de cette place, & la soustraire aux maux qui la menaçoient. L'actif Julien, dès qu'il fut délivré de cet embarras, ne pensa qu'à réparer les forces de ses soldats en leur accordant le repos nécessaire; exténués par la misere ils ne trouvoient dans ce pays, si souvent dévasté, que peu d'alimens convenables; mais la diligence attentive du Prince remédia encore à ce mal, & l'espoir de temps plus heureux encouragea les troupes à de nouvelles entreprises.

CHAPITRE V.

Vertus de Julien.

D'ABORD, ce qui n'eſt pas fort aiſé, il ſe fit un devoir de vivre toujours avec autant de tempérance, que s'il eût été aſtreint à ces lois ſomptuaires tirées des ordonnances de Lycurgue & de Solon, qu'on obſerva aſſez long-temps à Rome, & que Sylla (*a*) le Dictateur releva de la décadence où elles alloient tomber; Julien penſoit avec Démocrite que les repas ſplendides ſont un beſoin pour le luxe, & que la vertu n'en demande que de ſobres. C'eſt auſſi avec beaucoup de raiſon que Caton de Tuſculum (*b*) à qui

(*a*) *Voyez Aulu-Gelle, Liv. II, Chap. 24.* Plutarque obſerve encore dans la vie de Sylla, qu'il viola la loi qu'il avoit faite pour modérer l'exceſſive dépenſe des funérailles, & que rien négala la magnificence des obſeques qu'il fit à ſa femme Metella; il ne s'écarta pas moins auſſi des réglemens qu'il avoit dreſſés pour ramener les repas & les feſtins à l'ancienne ſimplicité.

(*b*) *Fraſcati* dans l'Etat de l'Egliſe en Italie, répond aſſez à la ſituation de Tuſculum. *Voyez ſur la tempérance & la frugalité de Caton* VALERE MAXIME, *Liv. IV, Chap. 3, §. 2, & Plutarque.*

la ſageſſe de ſa conduite a fait donner le ſurnom de Cenſeur, a dit : *s'occuper beaucoup de la table, c'eſt négliger beaucoup la vertu.* Enfin, comme il liſoit ſouvent un petit livre que Conſtance, lorſqu'il l'envoya faire ſes études, lui avoit adreſſé, & dans lequel il déterminoit avec trop de profuſion ce qui devoit paroître ſur ſa table ; il défendit d'exiger & de lui ſervir le phaiſan (*c*), les poitrines & les tetines de truie (*d*); content, comme le dernier des ſoldats, des mets ſimples que le haſard lui fourniſſoit.

De-là vint qu'il partagea ſes nuits en trois parties, dont il donnoit l'une au repos, la ſeconde aux affaires, & la troiſieme au commerce des Muſes, comme le faiſoit Alexandre le Grand, quoique d'une façon moins mâle. Car ce Prince tenoit, de ſa main étendue hors du lit, une boule d'argent qui, lorſque le ſommeil avoit relâché ſes

(*c*) *Voyez ſur cet oiſeau Pitiſcus.*

(*d*) *Plin., Liv. VIII, Chap. 51.* « On trouve » dans les régiſtres des Cenſeurs, des pages entieres » de réglemens portant défenſes de ſervir dans les » feſtins pluſieurs friandiſes tirées du pourceau mâle » ou femelle, telles que des tetines, des glandes, » des béatilles, des matrices & des fronts de hure.

membres, le réveilloit par le bruit qu'elle faisoit en tombant dans un bassin d'airain. Julien, au contraire, se réveilloit aussi souvent qu'il le vouloit, sans le secours d'aucun artifice, & se levant toujours au milieu de la nuit, non de dessus des lits de duvet ou de couvertures de soie brillamment colorées, mais d'un tapis & d'une peau d'ours, que le peuple appelle sisurne, il sacrifioit en cachette à Mercure, que la Théologie dit être l'intelligence la plus active du monde, & celle qui imprime du mouvement aux pensées.

Au milieu d'une aussi grande abstinence, il donnoit toute son attention aux affaires de la République. Après s'en être occupé comme d'objets importans & sérieux, il consacroit le reste du temps à la culture de son esprit. Il est incroyable à quel point l'ardeur d'approfondir les choses les plus élevées, l'animoit; comme s'il eût cherché des alimens propres à nourrir son ame brûlante du désir de s'élever aux connoissances les plus sublimes, il parcouroit toutes les parties de la Philosophie & les discutoit

mûrement. Mais tout en se livrant avec contention à ces graves méditations, il ne négligeoit pas les sciences moins sérieuses ; il s'appliqua passablement encore à la Poésie, à la Rhétorique, (ce qu'indique le style enjoué, quoique toujours décent, de ses discours & de ses lettres) à l'histoire de son pays & à celle des autres nations. Joignez à cela que lorsqu'il traitoit quelque sujet en latin, il s'en acquittoit assez bien. S'il est vrai, comme on le dit de (*e*) Cyrus, Roi de Perse, du Poëte Lyrique Simonide, & du subtil Sophiste Hippias d'Elée, qu'ils avoient acquis une prodigieuse mémoire par l'usage de quelque boisson, on pourroit soupçonner Julien d'avoir épuisé jusqu'à la derniere goutte le tonneau qui renferme la mémoire, si ce tonneau a jamais existé (*f*). Cette façon de s'occuper ainsi pendant la nuit, prouve donc sa chasteté & ses vertus. Nous ferons connoître à mesure que

(*e*) *Pline, Liv. VII, Chap. 24. Cic. de l'Orat. Liv. II, Chap. 86 ; & sur Hippias, Liv. III, Chap. 32.*

(*f*) Lindenbrug croit qu'Ammien fait allusion ici à l'histoire de Pandore rapportée par Hésiode.

les circonſtances l'exigeront, comment ſes journées étoient remplies, ce qu'il dit d'agréable & d'élégant, de quelle maniere il ſe comporta avant & durant les combats, auſſi-bien que les changemens avantageux qu'il fit avec autant de courage que de liberté, dans les affaires civiles. Philoſophe, & ſe voyant appelé comme Prince aux exercices militaires, & à apprendre au ſon des inſtrumens l'art de marcher plus en cadence, il s'appliquoit tout haut l'ancien proverbe & nommoit fréquemment Platon; *on met*, diſoit-il, *un bât ſur un bœuf; ce n'eſt aſſurément pas là le fardeau qui nous convient.*

Les Agens de l'Empereur ayant été admis dans le Conſeil pour y recevoir de l'or, l'un d'eux préſenta, contre l'uſage, ſes deux mains au lieu du pan de ſa robe; Julien dit à cette occaſion, *les gens d'affaires raviſſent & ne reçoivent pas.* Sur les plaintes que lui firent des gens, contre un homme qui avoit violé leur fille, il ordonna, après qu'on eut convaincu l'accuſé, de l'exiler; mais ceux-ci peu contens de cet arrêt vouloient qu'on mît le

coupable à mort. *Que les lois*, leur dit-il, *condamnent ma clémence, il faut qu'un Prince soit humain, & qu'il tempere leur rigueur.* Partant pour une expédition, il renvoya à l'examen des Gouverneurs de Provinces plusieurs personnes qui se plaignoient d'avoir été lézées; après s'être informé à son retour de ce que chacun avoit commis, il mitigea par sa bonté les châtimens que méritoient les délits. Enfin, outre ses victoires par lesquelles il chassa plus d'une fois, avec autant de bravoure que de succès, les Barbares toujours disposés à remuer, une preuve incontestable qu'il soulagea les Gaules réduites à la derniere misere, c'est qu'il trouva à son entrée dans ce pays, qu'on exigeoit par chaque tête un impôt de vingt-cinq pieces d'or, & à son départ il avoit réduit à sept, tous les objets des charges. Aussi ces peuples le regardoient-ils dans les transports de leur joie comme un astre bienfaisant, qui paroissoit après de sombres ténebres. Disons encore qu'il observa scrupuleusement & avec fruit jusqu'à la fin de sa vie, de ne jamais dispenser par ce qu'on

appelle indulgences, des arrérages des tributs. Il n'ignoroit pas que c'étoit un moyen sûr d'augmenter la fortune des riches ; puisqu'il est connu que ce sont toujours les pauvres qu'on force à payer sans délai dès les premiers momens de l'imposition.

Cependant au milieu de ces principes de modération qu'il suivoit dans le gouvernement, & que les bons Princes devroient imiter à l'envi, la fureur des Barbares s'étoit accrue. Tels que des bêtes féroces qui s'accoutument à vivre de rapine par la négligence de leurs gardiens, & qui n'y renoncent pas même lorsqu'on leur en donne de meilleurs, mais tombent sur les troupeaux, selon que le besoin les y incite, & aux risques d'y perdre leur vie ; de même ceux-ci après avoir consommé tout ce qu'ils avoient ravi, & pressés par la faim, enlevoient encore de temps en temps des proies ; quelquefois aussi ils périssoient avant d'en rencontrer.

CHAPITRE VI.

Le Consul Arbétion est accusé & absous.

TELLE fut l'heureuse révolution qui se fit cette année dans les Gaules, malgré les apparences qui d'abord étoient peu favorables. Mais à la cour d'Auguste les cris de l'envie accuserent hautement Arbétion, de s'être fait faire des ornemens Impériaux, comme s'il alloit obtenir l'Empire. Le Comte Vérissime poursuivoit cet Officier & lui attribuoit des choses atroces; il lui reprochoit ouvertement, que non content d'être parvenu de simple soldat, au premier grade militaire, il osoit penser à s'emparer du rang suprême. Arbétion étoit encore plus particuliérement persécuté par un certain Dorus, autrefois médecin des Scutaires, & qui ayant obtenu sous Magnence l'emploi de Centurion des statues & autres ornemens (*a*) de Rome, imputa comme

(*a*) L'office de cette sorte de Centurions étoit de veiller sur les statues & autres ornemens de marbre

je l'ai dit, au Préfet de la ville Adelphius, d'aſpirer au trône. Lorſqu'on en vint aux recherches, & que les choſes en furent au point qu'on n'attendoit plus que la preuve ; tout à coup, ſi l'on en croit le bruit public, les accuſés aux inſtances des Chambellans, furent délivrés de leurs fers, Dorus diſparut & Vériſſime ſe tut, à peu près comme lorſque la toile du théâtre s'abat.

CHAPITRE VII.

Euthérius Chambellan de Julien, le défend devant Conſtance contre Marcel. Eloge d'Euthérius.

SUR ces entrefaites, Conſtance à qui l'on avoit rapporté que Marcel n'avoit donné aucun ſecours à Julien lorſqu'il étoit aſſiégé dans Sens, ôta le commandement à cet officier & le renvoya chez lui. Cet homme, piqué de ce procédé comme d'une ſouveraine in-

ou d'airain répandus dans la ville, & d'empêcher qu'on les briſât. *Voyez les Freres Valois.*

justice, & comptant sur l'attention que donnoit l'Empereur à tout ce qu'on lui disoit à la charge de quelqu'un, trama contre Julien; c'est ce qui engagea le Prince à envoyer après lui lorsqu'il partit, le Chambellan Euthérius, pour qu'il fût à portée de dissiper les faussetés que Marcel pourroit débiter. Celui-ci qui ignoroit qu'il étoit suivi, arriva donc bientôt à Milan; & faisant grand bruit, car il étoit impétueux & bavard, dès qu'il fut dans le Conseil, il accusa Julien d'insolence, & donna à entendre en gesticulant beaucoup, que ce Prince se préparoit à prendre bientôt un plus grand essor. Comme il poussoit ces discours au-delà des bornes, Euthérius qui obtint la permission de paroître & de parler, dissipa avec autant de décence que de retenue les mensonges qui enveloppoient la vérité. Il dit que pendant que Marcel étoit resté malicieusement dans l'inaction, (& personne n'en doutoit), Julien assiégé dans Sens, avoit avec l'activité la plus sage repoussé les barbares, & qu'il répondoit sur sa tête de l'attachement inviolable de son

Prince, aux intérêts de Constance.

L'occasion m'invite à entrer sur cet Euthérius, dans quelques détails qui paroîtront peut-être peu croyables, par la raison qu'on révoqueroit en doute, fussent-elles même appuyées de sermens, les choses que Numa Pompilius, ou Socrates diroient à l'avantage d'un Eunuque. Mais il naît des roses au milieu des épines, & parmi les animaux les plus farouches, il s'en trouve de doux. Je dirai donc un mot de ce que j'ai appris des bonnes qualités de cet homme. Il naquit en Arménie d'une famille libre, & fut pris dans son enfance par des ennemis qui infestoient les frontieres.

On le fit Eunuque; vendu ensuite à des marchands Romains, il fut conduit au palais de Constantin. A mesure qu'il avança en âge, il fit paroître de l'esprit & se conduisit bien; instruit autant qu'il convenoit à son état, il se distingua par le rare talent de débrouiller les affaires douteuses, & embarassées.

Sa mémoire étoit prodigieuse; il étoit avide des occasions de faire du bien, & plein de bons conseils; aussi

Conſtance n'auroit il jamais commis que des fautes dignes d'indulgence, s'il avoit toujours ſuivi les exhortations droites & honnêtes de cet homme. Sa qualité de Chambellan de Julien lui fournit l'occaſion de corriger quelquefois ce Prince, de la légéreté que les mœurs ardentes des Aſiatiques lui avoient fait contracter. Tiré de la vie tranquille qu'il avoit embraſſée, & rappellé à la Cour, il ſoutint toujours ce caractere de modération & de probité, & y pratiqua ces vertus, au point qu'il n'y a pas d'exemple qu'il ait jamais trahi un ſecret; à moins que ce n'ait été pour aſſurer le ſalut de quelqu'un, ou qu'il ait été dévoré comme les autres de la paſſion de s'enrichir. De là vient auſſi que lorſqu'il ſe retira dans la ſuite à Rome pour y paſſer le reſte de ſes jours, ſa bonne conſcience qui l'y accompagna, le fit aimer & eſtimer de tous les ordres; tandis que pour l'ordinaire des hommes de cette eſpece, après avoir acquis des richeſſes par des voies indignes, tels que des hiboux, recherchent les ténebres, &

redoutent les regards des malheureux qu'ils ont vexés.

En repaſſant pluſieurs fois ce que l'hiſtoire nous a tranſmis des anciens Eunuques, il ne m'a pas été poſſible d'en trouver un ſeul qui pût lui être comparé. Il en eſt un petit nombre, je le ſais, qui ont été fideles & honnêtes, mais cependant toujours entichés de quelque vice : parmi les bonnes qualités que chacun d'eux tenoit de la nature, ou de l'éducation, tantôt c'étoit l'avidité ou la ruſticité qui dominoit ; tantôt un penchant plus décidé à nuire, ou une baſſe adulation pour leur maître, ou enfin l'inſolence d'un orgueil nourri par le pouvoir ; mais j'avoue d'après les témoignages ſans nombre de mes contemporains, que ni la lecture, ni la converſation ne m'en ont préſenté aucun, qui fût auſſi eſtimable par tant d'endroits, que le fut Euthérius ; que ſi un lecteur verſé dans l'hiſtoire ancienne, m'objectoit Ménophile Eunuque de Mithridate Roi du Pont, je le prierois de ſe rappeller que la ſeule choſe qu'on obſerve ſur ſon ſu-

jet, c'eſt la belle action qu'il fit étant dans le danger le plus éminent. Son maître vaincu par les Romains & par Pompée, & fuyant dans la Colchide, laiſſa entre ſes mains dans le fort de Synhore ſa fille Dripetine (*a*) qui étoit très-mal; Ménophile, après l'avoir rétablie par ſes remedes, & ne penſant qu'à la conſerver, lorſqu'il vit que Manlius Priſcus, Lieutenant du Général Romain, aſſiégeoit la ville & que les habitans alloient ſe rendre, tourna contre lui-même l'épée qu'il avoit enfoncée dans le ſein de cette Princeſſe, pour ſauver ainſi à cette fille illuſtre la honte de la captivité & l'opprobre d'être violée. Mais reprenons le fil des événemens.

(*a*) *Voyez Valere Maxime, Liv. I, Chap. 8.*

CHAPITRE VIII.

Rapports & calomnies qu'on ſème dans le camp de Conſtance. Rapacité de ſes Courtiſans.

MARCEL ayant été confondu & renvoyé comme nous l'avons dit, à Sardique ſa patrie (*a*), on commit des iniquités ſans nombre dans le camp de Conſtance, ſous le prétexte de défendre la Majeſté de l'Empire ; car ſi quelqu'un conſultoit un expert à l'occaſion du cri d'une ſouris, de la rencontre d'une belette ou de tel autre préſage ; ou ſi pour appaiſer quelque douleur il faiſoit uſage (ce que la Médecine même autoriſe) d'un remede, ou d'une formule magique de vieille, il étoit auſſitôt dénoncé comme coupable, traîné en juſtice, & mis à mort, ſans ſavoir pourquoi. Environ dans ce temps, la femme d'un certain Danus accuſa ſon mari pour des bagatelles qui firent pourtant

(*a*) Aujourd'hui Sophie ou Triaditza dans la Bulgarie.

craindre pour lui ; on ne ſait ce qui avoit attiré à cet homme la haine de Rufin que ſon prétendu zele aux intérêts du Prince avoit élevé au grade de Chef des Officiers de la Préfecture, & qui profita, comme nous l'avons dit, des rapports de Gaudence Agent du Prince, pour faire mourir avec tous ſes convives, Africain homme Conſulaire de la Pannonie.

Rufin qui étoit grand parleur, après un commerce criminel qu'il eut avec cette femme, abuſa de ſa facilité & l'entraîna dans un complot funeſte : il lui perſuada d'accuſer à l'aide d'un tiſſu de menſonges, ſon innocent mari du crime de Leſe-Majeſté, & de feindre qu'avec quelques complices, il cachoit le voile de pourpre qu'il avoit volé du tombeau de Dioclétien. Avec cette trame ourdie pour perdre pluſieurs perſonnes, Rufin court, plein de l'eſpoir de grandes récompenſes, porter ces calomnies au camp de l'Empereur. Auſſitôt Mavortius, Préfet du Prétoire, homme d'une fermeté ſupérieure, & Urſule grand Tréſorier, & qui n'étoit pas moins recommandable par ſon intégrité, reçurent ordre

de faire une recherche exacte de ce crime. L'affaire fut donc traitée avec toute la rigueur qui étoit d'usage ; mais les tortures qu'on fit souffrir à plusieurs personnes n'ayant rien découvert, & les juges restant indécis, la vérité étouffée jusqu'alors parut enfin ; la femme fut contrainte d'avouer que Rufin étoit l'auteur de toute cette imposture, elle ne déguisa pas même l'infamie de son adultere : aussitôt selon l'ordre & la justice, tous deux furent condamnés à la mort. Constance frémit à cette nouvelle, & pleurant la perte de Rufin comme de son défenseur le plus zélé, il envoya des cavaliers, & ordonna avec menace à Ursule de revenir à la Cour. Celui-ci, sans s'arrêter à ce qu'on lui dit pour l'empêcher d'obéir, part avec intrépidité & expose en plein Conseil d'un ton ferme & libre ce qui s'étoit passé. Son assurance imposa silence aux Courtisans, & le sauva ainsi que Mavortius du plus grand danger.

Ce fut dans ce temps encore que se passa dans l'Aquitaine une chose dont on parla beaucoup. Un certain fourbe invité à un repas splendide &

ſomptueux, tel qu'on a coutume d'en donner dans ce pays, ayant apperçu deux couvertures de lit avec deux nœuds de pourpre ſi amples, que par l'adreſſe avec laquelle les domeſtiques les avoient rangés, ils ſembloient n'en faire qu'un, & la table étant couverte de ſemblables tapis, il en prit un de chaque main, cria que c'étoient les devants d'une robe impériale, puis parcourut l'intérieur des principaux appartemens, & occaſionna ainſi la ruine d'une famille opulente. La même malignité fit qu'un agent qui ſe trouva invité en Eſpagne à un ſouper, ayant entendu les domeſtiques, qui ſelon l'uſage, crioient en portant les lumieres, le mot ſolennel *Triomphons* (*b*), donna à cette expreſſion un ſens ſiniſtre, & fit la perte d'une maiſon diſtinguée. Ces maux & d'autres ſemblables ſe multiplioient d'autant plus, que Conſtance extrêmement craintif, croyoit toujours que c'étoit à lui qu'on en vouloit, tel que ce Denis Tyran de Syracuſe, qui pour ne pas confier ſa vie à des mains étrangeres,

(*b*) *V. Juſt.-Lipſe, Saturn. Lib. I, Cap. XIX.*

enſeigna à ſes filles à le raſer (c), & fit environner la petite maiſon où il paſſoit la nuit, d'un large foſſé ſur lequel étoit un pont qu'on pouvoit déjoindre, & dont il enlevoit avant de ſe coucher, les chevrons & les ais pour les rajuſter enſuite à ſon réveil.

Ceux qui avoient quelque crédit à la Cour, augmentoient encore le nombre des malheurs civils, dans la vue d'obtenir les biens des condamnés & de groſſir leur fortune par la ruine de tout ce qui les environnoit. Il n'eſt pas douteux que Conſtantin excita le premier l'avidité des favoris, mais on peut dire que Conſtance les engraiſſa de la ſubſtance des Provinces. Sous ſon regne les Chefs de tous les ordres, brûlerent, au mépris du juſte & de l'honnête, de la ſoif dévorante de s'enrichir. On peut compter parmi les juges civils, Rufin premier Préfet du Prétoire, parmi les militaires le Général de la Cavalerie Arbétion, le Chambellan Euſebe,

(c) Plutarque dit dans la vie de Dion, que Denis employoit un charbon ardent pour cette opération. *Voyez Valere Maxime, Liv. IX. Chap. 13.*

&..... Queſteur dans la ville, les Anicius dont les ſucceſſeurs marchant dignement ſur les traces d'auſſi illuſtres Ancêtres, continuerent à être inſatiables, malgré les biens immenſes qu'ils poſſédoient déjà.

CHAPITRE IX.

On traite de la paix avec les Perſes.

Cependant les Perſes enlevoient en Orient, non comme autrefois en livrant de petits combats, mais comme des brigands & des filous, les hommes & les troupeaux; quelquefois ils s'en ſaiſiſſoient à l'improviſte, quelquefois auſſi vaincus par le nombre, ils perdoient leur proie : ſouvent encore on avoit ſoin de ſouſtraire à leurs yeux ce qui pouvoit être pris. Muſonien, Préfet du Prétoire, qui ne manquoit pas, comme nous l'avons dit, de belles connoiſſances, mais dont l'ame étoit vénale & facile à corrompre, tâcha par des émiſſaires adroits & habiles à en impoſer, de découvrir le projet

des Perſes ; il admit dans les délibérations que demandoit cette entrepriſe Caſſianus Duc de la Méſopotamie : c'étoit un homme endurci aux travaux & aux dangers de la guerre. Dès qu'ils eurent appris par le rapport uniforme de leurs eſpions, que Sapor, après avoir perdu beaucoup de monde, avoit peine à écarter de ſon royaume des nations ennemies, ils envoyerent ſecrétement des ſoldats obſcurs, repréſenter au Satrape Tanſapor qui étoit près de nos frontieres, qu'il feroit bien, lorſqu'il écriroit à ſon Roi, de l'engager à faire la paix avec les Romains, qu'aſſurant ainſi ſes Etats, il pourroit marcher contre les rebelles. Tanſapor accepta la propoſition, & plein de confiance il écrivit à ſon maître, que Conſtance embarraſſé dans des guerres opiniâtres demandoit la paix avec inſtance. Il ſe paſſa pourtant bien du temps avant que ces nouvelles parvinſſent au Roi qui ſe trouvoit cet hiver ſur les frontieres des Chionites & des Euſenes.

CHAPITRE X.

Entrée militaire & presque triomphale de Constance à Rome.

Tels étoient les arrangemens qu'on faisoit en Orient & dans les Gaules, autant que les circonstances le permettoient. Constance, comme s'il eût fermé le temple de Janus, & vaincu tous ses ennemis, conçut le dessein de voir Rome pour y célébrer la défaite de Magnence par un triomphe bien peu glorieux, puisqu'il n'étoit teint que du sang Romain; car ce Prince ne dompta ni par lui-même ni par ses Généraux, aucune des nations qui lui firent la guerre, & n'ajouta aucune conquête à l'Empire; on ne le vit jamais dans les grands dangers, à la tête ou au milieu des premiers combattans; ce ne fut donc simplement que pour étaler aux yeux d'un peuple indolent, qui n'avoit ni espéré ni souhaité de le voir, une pompe fastueuse, des drapeaux éclatans d'or &

un brillant cortege ; il ignoroit peut-être que d'anciens Princes s'étoient contentés de Licteurs pendant la paix, mais que lorſqu'il s'étoit agi de combats où il faut de la valeur, on avoit vu l'un s'expoſer dans une frêle barque à la fureur des vents & des flots ; l'autre, à l'exemple des Décius, s'immoler pour la République ; un troiſieme accompagné des moindres ſoldats, reconnoître par lui-même le camp de l'ennemi : tous enfin s'illuſtrer par des actions dignes de tranſmettre la gloire de leurs faits à la poſtérité.

Après qu'on eut donc fait de grands préparatifs, Orfite étoit alors pour la ſeconde fois Préfet de Rome ; Conſtance enflé de gloire traverſa Orticoli, & fixa tous les regards par la ſuite redoutable qui l'accompagnoit, & qui reſſembloit à un corps d'armée. En approchant de la ville il contempla d'un œil ſerein l'ordre des Sénateurs & les graves Patriciens, qu'il ne prit pas, à l'exemple de Cinéas cet Envoyé de Pyrrhus, pour une aſſemblée de Rois, mais pour l'aſile du monde entier. Se tournant enſuite du côté du peuple, il s'étonna de la célérité avec laquelle

laquelle ce concours de tant de nations avoit pu ſe raſſembler: & comme s'il eût voulu effrayer l'Euphrate ou le Rhin par la terreur de ſes armes, ſes enſeignes qu'accompagnoit une ſuite nombreuſe, le précédoient; ſeul ſur un char tout brillant d'or, & dont les pierres précieuſes qui le couvroient multiplioient l'éclat, on le voyoit environné de dragons tiſſus de pourpre & attachés au haut de piques enrichies d'or & de pierreries; ils ſembloient ſiffler de colere par le bruit que faiſoient leur queues qui voltigeoient au gré du vent.

Deux files de ſoldats l'eſcortoient, leurs boucliers & leurs caſques éclatans brilloient au loin; à certains intervalles ſe trouvoient des cavaliers armés de toutes pieces, les Perſes les appellent Clibanares: en voyant les cuiraſſes qui couvrent leur poitrine, & leurs ceintures de fer, on ſeroit tenté de croire que ce ſont, non des hommes, mais des figures polies par Praxitelle; de minces cercles d'acier ſont encore adaptés aux jointures des membres qu'ils embraſſent, de maniere que cédant à chaque mouve-

ment, ils demeurent toujours colés au corps.

Les cris de ce monde de ſpectateurs dont les échos répétoient les acclamations, ſaiſirent Conſtance. Il garda cependant, ſelon ſa coutume, la contenance grave & guindée qu'il affectoit dans les Provinces; car tout petit qu'il étoit, il ſe baiſſa au paſſage des plus hautes portes, & le cou roide; le regard fixe, tel qu'une ſtatue, il ne ſe tourna d'aucun côté; on ne le vit pendant toute cette marche, ni céder au mouvement du char, ni cracher, ni s'eſſuyer le viſage, ni ſe moucher, ni remuer la main. Bien que ce maintien fût l'effet de l'affectation, il étoit pourtant dans la vie privée de ce Prince, l'indice d'une patience ſinguliere, & qui ſembloit n'être accordée qu'à lui. Je crois avoir déjà dit que ſon orgueil lui fit religieuſement obſerver pendant toute ſa vie, de ne faire jamais aſſeoir quelqu'un dans ſon char, ni de s'aſſocier un particulier au Conſulat; ce qu'ont fait cependant les Princes les plus révérés.

Lorſqu'il fut entré dans la Ville,

ce séjour de la puissance & des vertus, & qu'il fut parvenu à la place où on faisoit les harangues, il admira ce monument de l'ancienne majesté de Rome; frappé des merveilles sans nombre qui s'offroient de toutes parts à sa vue, après avoir parlé à la noblesse dans le Sénat, au peuple de dessus son Tribunal, il fut reçu avec de grandes expressions de joie dans le Palais, où il savoura le plaisir qu'il avoit si fort désiré; & comme il donna souvent des jeux équestres, il se divertissoit, sans rien perdre néanmoins de sa gravité ni de son maintien, à entendre les plaisanteries du peuple, qui ne s'écarta pourtant pas des bornes convenables. Constance ne souffrit pas comme dans d'autres villes, que les combats ne durassent qu'autant qu'il le jugeoit à propos, mais il voulut qu'on suivît l'usage & certaines regles.

Parcourant ensuite les divers quartiers de la ville, il croyoit à chaque objet qui se présentoit, que le reste lui étoit inférieur, par exemple le Temple de Jupiter Tarpeïen, autant que les choses divines l'emportent sur les choses humaines, l'immense éten-

due de bains, cet Amphithéâtre construit de pierres de Tivoli, & dont la hauteur étonne les regards; la beauté de la voûte du Panthéon qui embrasse dans sa circonférence un si grand espace, ces Colonnes qui portent les statues des anciens Princes, le Temple de la Ville, la place de la Paix, le Théâtre de Pompée, l'Odée, le Stade & les autres ornemens de cette Vie éternelle.

Mais lorsqu'il fut venu à la place de Trajan, édifice selon nous, de l'aveu même des Dieux, d'une structure unique & admirable, il s'arrêta tout stupéfait, & promena son attention sur ces prodigieux morceaux, aussi inimitables que difficiles à décrire. Perdant donc tout espoir de produire quelque chose de semblable, il dit qu'il se flattoit du moins de pouvoir imiter le cheval qui porte Trajan & qui est au milieu de l'enceinte. Le Prince Hormisdas qui s'étoit enfui de Perse, comme nous l'avons dit, & qui se trouvoit près de lui, répliqua finement : *Faites donc construire avant toutes choses, une écurie semblable à celle-ci, afin que le cheval que vous*

voulez faire, y ſoit auſſi commodément. C'eſt ce même Hormiſdas qui, interrogé ſur ce qu'il penſoit de Rome, répondit, *que tout ce qui lui en plaiſoit, c'eſt qu'il voyoit qu'on y mouroit comme ailleurs.*

L'Empereur après avoir témoigné beaucoup d'admiration à chaque objet qu'il vit, ſe plaignit de ce que la renommée qui d'ordinaire exagere, demeuroit ici bien au-deſſous du ſujet; délibérant enſuite ſur ce qu'il pourroit faire pour ajouter quelqu'ornement à la Ville, il réſolut d'ériger dans le cirque voiſin un Obéliſque dont j'indiquerai dans ſon lieu l'origine & la forme.

Ce fut pendant ce temps qu'Hélene, femme de Julien & ſœur de Conſtance, qu'on avoit, ſous prétexte d'amitié, menée à Rome, devint l'objet des complots d'Euſebie qui étoit ſtérile, & qui lui fit avaler par ſurpriſe un breuvage deſtiné à la faire avorter toutes les fois qu'elle concevroit. Déjà dans les Gaules un fils qu'elle mit au monde, mourut par les ruſes de cette Princeſſe qui engagea la ſage-femme à le faire périr: tant on étoit attentif

à empêcher que ce grand homme eût de poſtérité.

L'Empereur qui ſouhaitoit de s'arrêter plus long-temps dans cette auguſte ville, pour y goûter la douceur du repos & des plaiſirs qu'elle lui offroit, fut tout à coup alarmé par des avis ſûrs & réitérés qui lui annonçoient que les Sueves ravageoient la Rhétie, les Quades la Valérie, les Sarmates, peuple exercé au brigandage, la Méſie ſupérieure & la ſeconde Pannonie. Frappé de ces nouvelles, il partit de Rome le trentieme jour depuis ſon entrée, c'eſt-à-dire le 28 Mai, & paſſant par Trente il ſe rendit en diligence en Illyrie; de-là il envoya à la place de Marcel, Sévere qu'un long uſage de la guerre avoit inſtruit, & manda Urſicin. Celui-ci reçut ces ordres avec joie, vint à Sirmium avec ſa ſuite, & après de mûres réflexions ſur la paix avec les Perſes que Muſonien aſſuroit qu'on pouvoit eſpérer, il fut renvoyé en Orient avec le caractere de Général; les plus anciens ayant été tirés de notre corps pour être employés au commandement des troupes; en qualité de plus jeu-

nes, nous eumes ordre de ſuivre Urſicin & de faire tout ce qu'il ordonneroit pour la République.

CHAPITRE XI.

Julien attaque les Allemands qui s'étoient retirés avec tout ce qu'ils avoient, dans les îles du Rhin, & met Saverne en état de leur réſiſter.

Julien, Conſul pour la ſeconde fois avec Auguſte, qui l'étoit pour la neuvieme, après avoir paſſé à Sens un hiver fort agité, les menaces des Allemands retentiſſant de toutes parts, ſe hâta ſous d'heureux auſpices de ſe rendre à Rheims. Il étoit d'autant plus gai & ſatisfait, que l'armée étoit conduite par Sévere qui n'étoit ni vain ni contrediſant, mais qui ayant au contraire donné des preuves de ſa ſageſſe & de ſes talens militaires, le ſeconderoit & le ſuivroit en tout comme un ſoldat docile. D'un autre côté il fit venir à Augſt avec un corps de vingt-cinq mille hommes Barbation, qui

depuis la mort de Sylvain avoit été fait Général d'infanterie ; on prit donc férieufement des mefures pour que notre armée féparée en deux corps, pût en formant une efpece de tenaille, refferrer & maffacrer les Allemands qui ravageoient plus que de coutume, & fe répandoient au loin.

Pendant qu'on preffoit l'effet de ces difpofitions, les Barbares agiles dès qu'il s'agiffoit d'une occafion de piller, fe gliffant à la dérobée entre les deux camps, tomberent fur le territoire de Lyon qu'ils ravagerent ; ils auroient même faccagé & réduit en cendres la ville, fi on n'en eût pas fermé les portes. A la nouvelle de ce contre-temps, le Céfar envoya promptement trois bonnes troupes de cavalerie d'élite, & fit garder trois paffages par lefquels il favoit que ces brigands déboucheroient infailliblement. Son projet ne fut pas fans fuccès, car tous ceux qui fortirent par ces chemins, furent maffacrés, & le butin qu'ils avoient fait, fut repris. Il n'échappa que ceux qui pafferent tranquillement à côté du camp de Barbation ; on ne leur permit cette re-

traite, que parce que Cella, Tribun des Scutaires, qu'on avoit aſſocié à Barbation, défendit de la part de ce Général à Bainobaude le Tribun & à Valentinien, qui dans la ſuite fut Empereur, & qui étoient commandés avec leurs eſcadrons pour cette manœuvre, d'obſerver le chemin par lequel ils ſavoient que les Allemands devoient revenir.

Non content de cela, le lâche Barbation, détracteur acharné de la gloire de Julien, ſachant que ce qu'il venoit d'ordonner étoit contraire à l'intérêt de la République, (car Cella avoua cette intrigue lorſqu'il en eſſuya le reproche) trompa Conſtance par ſa relation, & feignit que ces deux Tribuns étoient venus ſous le prétexte d'une commiſſion, débaucher ſes ſoldats, ce qui fit qu'ils furent démis de leurs charges & renvoyés chez eux.

Dans le même temps les ennemis qui avoient fixé leur demeure en deçà du Rhin, effrayés de l'arrivée de nos armées, embarraſſerent avec art par d'immenſes abattis, les chemins naturellement difficiles & montueux; d'autres occupant les îles nombreuſes

qui ſont ſur ce fleuve, vomiſſoient d'un ton lugubre des injures, & inſultoient les Romains & le Céſar. Julien que cette conduite irrita, réſolut de ſaiſir quelques-uns de ces miſérables, & fit demander à Barbation ſept de ces barques qu'il avoit raſſemblées ſous prétexte d'en faire un pont, comme s'il eût eu deſſein de paſſer le fleuve: mais Barbation les brûla toutes, plutôt que d'en envoyer quelques-unes au Prince. Enfin Julien ayant appris d'eſpions nouvellement ſaiſis, qu'on pouvoit, vu la chaleur, paſſer la riviere à gué; après avoir exhorté les Velites auxiliaires, il les envoya avec Bainobaudes, Tribun des Cornutes, tenter une action à jamais mémorable; ceux-ci tantôt marchant à gué, tantôt nageant à l'aide de leurs boucliers, aborderent à une île voiſine, où ils maſſacrerent indiſtinctement hommes & femmes, jeunes & vieux, & au moyen des naſſelles qu'ils trouverent, ils pénétrerent ainſi, non ſans quelque danger, dans pluſieurs de ces retraites; puis raſſaſiés de carnage, ils revinrent ſains & ſaufs chargés d'un butin dont ils perdirent

cependant une partie, à cause de la rapidité du fleuve. Les autres Germains avertis de cette déroute, abandonnerent ces îles, qu'ils regarderent comme une retraite peu sûre, & se transporterent plus loin avec leurs familles, leurs provisions & leurs richesses.

Julien partit ensuite de-là pour réparer le fort nommé Saverne que ces Barbares avoient détruit peu auparavant, (il étoit clair qu'en le rétablissant c'étoit empêcher les Germains de pénétrer comme ils avoient coutume de faire dans le cœur des Gaules ;) il acheva cet ouvrage plutôt qu'il ne l'avoit espéré, & fit malgré le danger, moissonner par ses soldats les campagnes des ennemis, de maniere qu'il assembla assez de provisions de bouche pour entretenir pendant un an la garnison qu'il mit dans cette place. Non content de cela, il ramassa encore pour son armée des vivres pour vingt jours. Ses troupes trouvoient d'autant plus de plaisir à faire usage de ce qu'elles avoient acquis à la pointe de leurs épées, qu'elles étoient indignées de n'avoir rien eu du der-

nier convoi qui leur étoit arrivé, parce que Barbation en paſſant près d'elles, s'en étoit inſolemment arrogé une partie & avoit brûlé le reſte; on n'a jamais ſu s'il falloit mettre ces indignes procédés ſur le compte de l'orgueil & de la folie de cet Officier, ou ſur celui de Conſtance qui autoriſoit bien des perſonnes à d'auſſi coupables démarches. Un bruit qui s'étoit généralement répandu, c'eſt que Julien avoit été choiſi, moins pour ſoulager les Gaules, que pour périr dans cette guerre cruelle; car on le croyoit ſi incapable de commander, qu'on ne ſuppoſoit pas même qu'il pût ſupporter le fracas des armes.

Pendant qu'on ſe hâte de fortifier le camp, qu'une partie des ſoldats ſe diſtribue dans les poſtes établis à la campagne, que l'autre pour éviter les embûches, ramaſſe avec précaution du blé, une troupe de Barbares prévenant par ſa célérité le bruit de ſa marche, tombe ſur l'armée de Barbation qui n'étoit ſéparée, comme on l'a dit, de celle de Sévere que par un retranchement, la mene battant juſqu'à Augſt, & auſſi loin qu'elle le

put au-delà, s'empare des bagages, d'un grand nombre de mulets, & de valets d'armée, puis s'en retourne & rejoint ſes camarades. Barbation, comme s'il eût heureuſement terminé la campagne, diſtribua ſes troupes dans les quartiers d'hiver, & revint à la Cour de l'Empereur, dans l'intention ſelon ſa coutume, de charger Julien de nouvelles calomnies.

CHAPITRE XII.

Julien attaque ſept Rois Allemands, & défait les Barbares près de Strasbourg.

Le bruit de ce honteux échec s'étant répandu, les Rois Allemands Chnodomaire, Veſtralpe, & même Urius, Urſicin, Sérapion, Suomaire & Hortaire, réunirent toutes leurs forces & vinrent aſſeoir leur camp près de Strasbourg.

Ils penſoient que Julien s'étoit retiré pour échapper à une entiere défaite, tandis qu'il n'étoit occupé que du ſoin de fortifier Saverne. Ce qui

augmentoit encore leur confiance, c'étoit le rapport d'un Scutaire que la crainte d'être puni d'une faute qu'il avoit commise, fit passer du côté des ennemis après la défaite de Barbation: ce transfuge leur dit qu'il n'étoit resté à Julien que treize mille hommes; c'étoit en effet à quoi se montoient les troupes avec lesquelles il s'étoit mis en marche aux premieres nouvelles qu'il eut des entreprises des Barbares.

L'assurance réitérée que ce transfuge leur donna que ses avis étoient sûrs, éleva leur courage; ils envoyerent des députés ordonner fiérement à Julien, qu'il eût à se retirer d'un pays que leur valeur & leurs armes avoient conquis. Ce Prince, que rien n'effrayoit, sans s'émouvoir de ces menaces, se moqua de leur fanfaronade, & retenant les députés, il resta immobile jusqu'à ce que les ouvrages de la place fussent achevés.

En attendant le Roi Chnodomaire, enflé de plusieurs succès qu'il avoit eus, & capable d'entreprises les plus hardies, s'étendoit au loin, & portoit de tous côtés le trouble & la dé-

ſolation. C'eſt lui qui, après avoir gagné à forces égales une bataille contre le Céſar Décentius (*a*), détruiſit & ravagea pluſieurs villes riches & opulentes, parcourant audacieuſement les Gaules ſans y rencontrer d'obſtacles.

La déroute de Barbation qui lui étoit ſupérieur & par le nombre & par la qualité des troupes, augmentoit encore ſa confiance. Car les Allemands, à la vue des armoiries de nos boucliers, reconnurent que les troupes qui venoient de lâcher le pied devant un petit nombre de leurs coureurs, étoient les mêmes qu'ils n'avoient attaquées juſques-là qu'en tremblant, & avec perte de pluſieurs de leurs camarades. Cette circonſtance inquiétoit d'autant plus Julien, qu'il ſe voyoit par la fuite de Barbation dans la néceſſité de marcher avec de braves gens, il eſt vrai, mais en petit nombre, contre une multitude d'ennemis.

Aux premiers rayons du ſoleil, l'infanterie ſortit du camp à pas lents & au bruit des trompettes; Julien fit mar-

(*a*) *Voyez ci-deſſus Liv. XV. Chap. 6.*

cher sur ses flancs les escadrons de cavalerie, avec ses cuirassiers & ses archers à cheval, que le genre de leurs armes rendoient redoutables. Et comme de l'endroit où les enseignes Romaines avoient commencé à se mettre en mouvement, il y avoit jusqu'aux retranchemens des Barbares quatorze lieues (*b*), c'est-à-dire vingt-un mille pas; le César, afin de pourvoir à la sureté de son armée, rappela prudemment les détachemens & les patrouilles qui avoient précédé la marche, & après avoir fait halte, il tint selon l'usage & avec la sérénité qui lui étoit naturelle, ce discours à ses troupes rangées autour de lui.

« Le besoin pressant de penser à notre salut commun & non le découragement m'oblige à vous conseiller & à vous conjurer, mes chers camarades, de choisir avec la confiance qui convient au sentiment de notre ancienne valeur, la voie la plus sure, & non la plus précipitée & la plus dangereuse, pour supporter ou pour repousser les maux

(*b*) La lieue étoit de quinze cents pas. *Voyez les Freres Valois*.

» qui nous menacent. S'il importe que » la jeuneſſe ſoit active & même té- » méraire dans le péril, il n'importe » pas moins lorſque l'occaſion l'exi- » ge, qu'elle agiſſe avec réflexion & » docilité. Voici donc en peu de mots » mon avis que je ſoumets au vôtre & » à la juſte indignation qui doit vous » animer. Il eſt près de midi, fatigués » de la marche, nous allons entrer » dans des défilés raboteux & obſcurs, » la lune qui eſt ſur ſon déclin, nous » laiſſera dans une nuit qu'aucune » étoile n'éclaire; plus loin nous trou- » verons des terres brûlantes & qui » manquent d'eau : ſuppoſons même » que nous les traverſions avec ſuc- » cès, que ferons-nous lorſque ces » troupes ennemies, repoſées & ra- » fraîchies fondront ſur nous ? Com- » ment remettrons-nous nos corps » affoiblis par la faim, par la ſoif & » par la laſſitude? Puis donc que des » diſpoſitions faites à propos ont quel- » quefois facilité des entrepriſes très- » difficiles ; & qu'en ſuivant de ſages » avis, on a vu des ſecours inatten- » dus rétablir des affaires déſeſpérées; » arrêtons-nous ici, je vous prie, en

» nous fortifiant d'un rempart & d'un
» foſſé. Après avoir diſtribué les gar-
» des & réparé nos forces autant que
» nous le pouvons, par les alimens
» & par le ſommeil, demain dès la
» pointe du jour nous déploierons,
» ſous le bon plaiſir du Ciel, nos ai-
» gles & nos enſeignes victorieuſes.

Les ſoldats ne lui permirent pas d'achever, mais grinçant des dents & animés du déſir de combattre, ils frapperent de leurs piques leurs boucliers, & le conjurerent de les mener à l'ennemi qu'on découvroit déjà. L'aſſiſtance du Ciel, leur valeur & l'expérience qu'ils avoient faite des talens de leur heureux chef, tout leur inſpiroit la plus vive confiance; & certes l'événement fit bien voir qu'un génie favorable les ſoutint & leur inſpira cette ardeur. Ce qui la redoubla encore, ce fut le conſentement unanime des principaux Officiers, ſurtout de Florence, Préfet du Prétoire, qui penſoit que malgré le danger, il convenoit pourtant d'en venir aux mains, puiſque les ennemis étoient réunis, & que s'ils venoient à ſe diſperſer, il ſeroit difficile de calmer les

séditions des soldats naturellement violens, & qui supporteroient avec peine l'idée de se voir arracher une victoire sur laquelle ils comptoient déjà. Deux considérations remplissoient encore nos troupes d'assurance, elles se rappeloient que les Romains s'étant répandus l'année derniere dans les contrées qui sont au-delà du Rhin, aucun des ennemis ne s'étoit montré, ni n'avoit pris la défense de son pays, mais que renfermés de tous côtés par d'épais abattis, ils avoient péniblement passé l'hiver dans une retraite éloignée; qu'à l'entrée de l'Empereur sur leurs terres, n'osant ni résister, ni même se faire voir, ils avoient demandé la paix en supplians. Personne n'observoit que les temps étoient bien différens; qu'alors ces Barbares avoient en tête trois redoutables ennemis; Constance du côté des Rhéties; Julien qui les serroit à n'en pas laisser échapper un seul; enfin leurs voisins, dont ils s'étoient fait autant d'ennemis, qui les prenoient à dos. Mais depuis la paix conclue, Constance s'étoit retiré; les sujets de disputes avec leurs voisins avoient cessé;

l'union s'étoit rétablie, & la fuit honteuse de Barbation avoit enhard leur férocité naturelle.

Un nouvel incident rendoit encor la situation de nos affaires des plu critiques; de deux Rois freres qu'un traité fait avec Constance l'année précédente, empêchoit de remuer & d'exciter des troubles; l'un Gundomade le plus honnête & le plus fidele à se engagemens, ayant péri peu aprè dans des embuches qu'on lui tendit, ses peuples se joignirent à nos ennemis, & les sujets de Vadomaire, ainsi qu'il l'assura, se rangerent aussi sous les drapeaux des Barbares pour nous attaquer.

Au milieu de ce désir unanime de combattre, un Enseigne s'écria tout à coup: *Marchez, heureux César, où la fortune vous appelle, vous nous avez appris tout ce que peut la valeur & la sagesse guerriere; précédez-nous comme un chef vaillant & fortuné, vous verrez de quelle action est capable avec la protection du ciel, le soldat qu'anime la présence d'un Général habile & qui juge par lui-même de la conduite de chaque particulier.* A ces mots les troupes ne donnant

›oint de relâche, on conduisit l'ar-
née près d'une colline qui s'élevoit
loucement, elle étoit couverte de
›lés mûrs, & peu éloignée des bords
lu Rhin. Trois vedettes ennemies qui
ętoient à cheval & observoient de
lessus la hauteur nos mouvemens, se
ıâterent de tourner bride pour annon-
:er que les Romains approchoient;
nais une quatrieme qui étant à pied
ıe put les suivre, n'échappa pas à la
élérité de nos gens, & nous apprit
que les Germains avoient employé
rois jours & trois nuits à passer le
Rhin. Nos Généraux qui s'apperçurent
que l'ennemi serroit tout en avançant
es lignes, pour tomber sur nos ba-
aillons, firent halte, & les Antepi-
ains, les Hastaires & les Officiers for-
nant les premiers rangs, tinrent fer-
ne comme un mur que rien ne peut
branler. Les Germains s'arrêterent
vec la même précaution. Nos Chefs
lécouvrant, conformément au rapport
lu transfuge, que toute leur cavale-
ie étoit à l'aile droite, placerent ce
qu'ils avoient de gens de cheval à
a gauche, & les entremêlerent avec
›eaucoup de prudence de fantassins

agiles & armés à la légere, car il ſavoient bien qu'un cavalier armé d toutes pieces qui combat avec no gens, obligé de retenir d'une mai la bride & le bouclier, & d'agir d l'autre avec ſon javelot, ne ſauro quelqu'habile qu'il ſoit, nuire à cel que garantit ſon armure de fer; que l fantaſſin au contraire, qui dans la mé lée n'eſt occupé que de ſon ſeul dan ger en ſe traînant à terre, peut non ſeulement percer le flanc du cheval mais encore renverſer & égorger ſan efforts celui qui le monte. C'eſt ain qu'ils dreſſerent à leur droite ces pi ges dont l'ennemi ne ſe doutoit pas.

Chnodomaire & Sérapion en qu lité des plus diſtingués de ces Rois conduiſoient ces peuples tous bell queux & féroces. Chnodomaire, d teſtable auteur de cette guerre, tête couverte d'un caſque éclatan comme du feu, ſe tenoit à la gauch où il eſpéroit que ſe porteroit l'ardeu du combat; plein d'audace & de con fiance en ſa vigueur, il montoit u cheval écumant, & ſe tenoit appuy ſur une énorme lance; l'éclat de ſ armes le faiſoit remarquer de loin;

s'étoit déjà montré ſoldat intrépide & Général habile. Sérapion conduiſoit l'aile droite ; ce Prince étoit dans la premiere jeuneſſe, mais ſes talens devançoient ſon âge ; il étoit fils de ce Médérich, frere de Chnodomaire, qui ſe diſtingua tant qu'il vécut par ſa perfidie ; retenu long-temps comme ôtage dans les Gaules & inſtruit dans quelques myſteres des Grecs, il changea le nom d'Agénarique que portoit ſon fils, & lui donna celui de Sérapion.

Après eux venoient cinq Rois, dont les forces approchoient le plus de celles de ces deux ; dix fils ou parens de Rois, un grand nombre de Seigneurs & trente-cinq mille combattans tirés de diverſes nations, en partie à la ſolde de ces Princes, & en partie engagées ſous promeſſe qu'on les aſſiſteroit en pareille occaſion. Déjà le bruit effrayant des trompettes ſe faiſoit entendre, lorſque Sévere, qui conduiſoit l'aile gauche des Romains, découvrant des foſſés remplis de gens armés qui avoient ordre d'en ſortir avec impétuoſité pour porter le déſordre par-tout, s'arrêta ſans s'effrayer, & ſe défiant de ces piéges, il ne re-

cula ni n'avança. Le César, que les plus grands dangers ne faisoient qu'animer davantage, s'en apperçut, & escorté de deux cents cavaliers, il parcourut rapidement les rangs de l'infanterie pour l'animer dans ce moment critique; mais comme il ne pouvoit adresser la parole à tous, vu leur nombre & l'étendue qu'ils occupoient, (& que d'ailleurs il vouloit éviter le poids de l'envie & ne pas paroître s'arroger ce qu'Auguste croyoit ne convenir qu'à lui seul,) évitant autant qu'il le pouvoit les traits des ennemis, il exhortoit ceux qu'il connoissoit, aussi-bien que ceux qu'il ne connoissoit pas, à se conduire vaillamment.

Voici, disoit-il aux uns, *voici mes chers amis, le moment favorable, nous l'avons souhaité jusqu'ici, & votre impatience a paru l'appeler*; puis s'adressant à ceux qui étoient dans les derniers rangs : *Camarades, voici le jour si long-temps désiré, qui nous appelle à effacer les taches que le nom Romain a reçues, & à lui rendre son véritable lustre. C'est à notre valeur à dompter ces Barbares, que la rage & une aveugle fureur fait courir à*

leur

leur perte. Quant à ceux qu'un long uſage de la guerre avoit déjà inſtruits, il les encourageoit en ces termes : *Allons, braves guerriers, allons repouſſer les outrages qu'on nous a faits ; c'eſt le reſſentiment de ces maux, qui ſeul m'a fait réſoudre à prendre le nom de Céſar.* Enfin à tous ceux qui demandoient imprudemment le ſignal, & dont il prévoyoit qu'ils troubleroient le commandement par des mouvemens irréguliers : *Evitez*, leur diſoit-il, *je vous en conjure, évitez, pour ne pas perdre l'honneur de vaincre, de pourſuivre avec trop d'ackarnement l'ennemi qui fuira, & que perſonne auſſi ne cede qu'à la derniere extrémité ; j'abandonnerai certainement les lâches, & je ſerai ſans me ménager avec ceux qui pourſuivront les fuyards, pourvu que cela ſe faſſe avec une prudente circonſpection.* Tout en tenant de ſemblables diſcours, il oppoſa la majeure partie de ſon armée au front des ennemis : auſſi-tôt on entendit les Allemands pouſſer un cri général mêlé d'indignation, & demander que les Princes miſſent pied à terre pour combattre avec eux, afin qu'en cas d'échec, ils ne profitaſſent pas de leurs

chevaux, pour abandonner en fuyant, le gros de l'armée. Chnodomaire descendit sans délai de cheval & fut suivi des autres, car aucun d'eux ne doutoit de la victoire. Les trompettes sonnerent la charge, & l'on en vint de part & d'autre avec ardeur aux mains. Les traits partirent; les Allemands avancerent avec plus d'impétuosité que de prudence, & en vomissant des injures atroces, ils lâcherent leurs javelots & fondirent sur nos escadrons; leurs longs cheveux se dressoient, pour ainsi dire, d'horreur, & leurs yeux étinceloient de rage; nos braves soldats qui se couvroient de leurs boucliers, effrayoient ces furieux en tirant leurs épées & en secouant leurs javelots.

Comme au moment où l'affaire s'engageoit, la cavalerie escadronnoit avec force, & que l'infanterie fortifiant ses flancs, présentoit un front inabordable par l'union de ses boucliers, il s'éleva d'épais nuages de poussiere, & il y eut des assauts sans nombre, les uns tantôt tenant ferme, tantôt cédant; quelques-uns de ces barbares habilement appuyés sur leurs

genoux faiſoient tous leurs efforts pour nous repouſſer, mais l'acharnement devint ſi grand, qu'on ſe prit corps à corps, & que les boucliers ſe choquerent; l'air retentiſſoit du mélange confus des cris des vainqueurs & des mourans: tandis cependant que notre aile gauche double le pas, pouſſe les nombreux bataillons des Germains, & tombe avec furie ſur ces Barbares, nos cavaliers de la droite contre toute attente lâchent le pied; mais arrêtés dans leur fuite les uns par les aûtres, ils ſe replient ſur nos légions, & protégés par elles, ils ſe rallient & recommencent le combat: ce contretemps vint de ce qu'en formant leurs rangs, nos gens d'armes avoient vu leur chef légérement bleſſé, & un de leurs camarades accablé ſous le poids de ſes armes & de ſon cheval qui s'abattit; fuyant donc par où ils pouvoient, ils auroient tout confondu & écraſé l'infanterie elle-même, ſi celle-ci en ſe reſſerrant ne leur eût pas oppoſé une barriere impénétrable. Le Céſar qui s'apperçut de loin que ſes cavaliers cherchoient à fuir, piqua ſon cheval & s'oppoſa à eux comme un

mur. Le Tribun d'une troupe le reconnut à son enseigne qui étoit un dragon de pourpre au haut d'une longue pique ; ses lambeaux sembloient étaler ses longs services ; aussi-tôt cet Officier honteux & tremblant retourna rallier sa troupe. Julien, comme il convient dans les affaires douteuses, reprit avec douceur les fuyards. « Pourquoi » cédez - vous, braves guerriers ? » Ignorez-vous donc qu'il n'y eut jamais de salut dans la fuite, & qu'elle » est toujours la preuve d'un dessein » follement formé ? Rejoignons les » nôtres, & ne renonçons pas en les » abandonnant sans sujet à la gloire » qu'ils auront d'avoir combattu pour » la République ». Après ces mots prononcés d'un ton de dignité, il les ramena tous à la charge ; semblable, à quelque différence près, au vieux Sylla qui, abandonné des siens au plus fort de la bataille qu'il livroit à Archélaüs, Général de Mithridate, courut au premier rang, se saisit d'un étendard & le jeta au milieu de l'ennemi, en disant à ses gens : « Allez, » vous qu'on a choisis pour partager » mes périls ; & si l'on vous demande

» où eſt votre Chef, répondez ſans dé-
» guiſement, que vous l'avez laiſſé ſeul
» en Béotie combattre & répandre
» ſon ſang pour vous (*c*).

Les Allemands après avoir repouſſé & diſperſé notre cavalerie, attaquerent la premiere ligne de l'infanterie, qu'ils comptoient bien de mettre en fuite, parce qu'ils la ſuppoſoient découragée. Mais lorſqu'on en fut venu aux mains on combattit long-temps avec un ſuccès égal; ceux de nos ſoldats qu'on appelle les Cornutes & les Bracates inſtruits par une longue expérience, joignirent aux geſtes qui déja effrayoient les ennemis, un hurlement terrible. C'eſt ce cri qui dans la chaleur de l'action, commence par un léger murmure, s'accroît inſenſiblement, & finit par imiter le mugiſſement des flots qui ſe briſent contre les rochers; une grêle de traits tomba de tous côtés, & un épais nuage de pouſſiere qui ne permettoit pas de

(*c*) Voici ce que Plutarque, dans la vie de Sylla, fait dire à ce Général. *Pour moi, Romains, il m'eſt glorieux de mourir ici; mais vous, ſi l'on vous demande dans quel endroit vous avez abandonné votre Général, ſouvenez-vous de répondre que c'eſt à Orchomene.*

diſtinguer les objets, fit que les armes ſe choquerent contre les armes, & les corps contre les corps. La colere enflamme les barbares qui marchoient ſans ordre ; ils attaquent & rompent à coups redoublés d'épée cette eſpece de tortue que l'union des boucliers de nos ſoldats oppoſoit à leurs rage ; mais nos Bataves, troupe redoutable & bien propre, pour peu que le hazard les favoriſe, à rétablir les affaires les plus déſeſpérées, vinrent avec un autre corps de nos gens appellés *Reges* (*d*) joindre au bruit des fanfares, leurs forces à celles de leurs camarades. Les Allemands n'en continuerent pas moins à ſe battre avec une fureur qui ſembloit vouloir tout détruire. Les armes de traits voloient de tous côtés, quoique l'on combattît auſſi de ſi près que les pointes des javelots ſe touchaſſent, que les épées fendiſſent les cuiraſſes, & que les bleſſés que la perte de leur ſang n'avoit pas encore affoiblis, ſe relevaſſent pour tenter de nouveaux efforts. L'avantage paroiſſoit égal, les

(*d*) Voyez la Notice de l'Empire.

Germains étoient grands & robuſtes, nos troupes exercées par un long uſage ; ceux-là féroces & violens, ceux-ci poſés & prudens ; les nôtres comptoient ſur leur courage, les autres ſur la force de leurs corps ; le ſoldat Romain quoique repouſſé par l'effort de l'ennemi, ſe relevoit quelquefois ; le Barbare pliant le jarret gauche & s'appuyant ſur ſes genoux fatigués, défioit encore, ce qui eſt le comble de l'acharnement, ſon ennemi.

Tout à coup une troupe des principaux Seigneurs Allemands parmi leſquels étoient auſſi leurs Rois, ſoutenue d'un gros de ſoldats, fondit avec intrépidité ſur nos bataillons, & s'ouvrit un paſſage juſqu'à la légion dite la premiere qui étoit au centre & à l'endroit qu'on nomme dans l'ordre de bataille, l'emplacement Prétorien : là nos gens plus ſerrés & plus forts de rangs, fermes comme des tours, recommencent avec une nouvelle vigueur le combat ; attentifs à éviter les coups & ſe couvrant comme des gladiateurs, ils percent les flancs des ennemis, qu'un aveugle acharnement leur faiſoit découvrir ; ceux-

ci prodigues de leur vie & enflammés du désir de vaincre firent tout ce qu'ils purent pour rompre notre bataillon ; mais voyant d'un côté qu'ils ne succédoient à leurs camarades, que pour tomber comme eux sous nos coups, & de l'autre effrayés des cris des mourans, ils perdirent enfin courage ; accablés de tant de maux, ils n'eurent de force que pour fuir, & tels que des malheureux qui ne pensent qu'à s'arracher au naufrage, ils se hâterent d'échapper par divers chemins.

Quiconque a été témoin de cette victoire, conviendra qu'elle étoit plus à souhaiter, qu'à espérer ; sans doute un Dieu propice nous assista. Nos soldats chargerent à dos les fuyards qu'ils perçoient de leurs propres armes, car les nôtres étoient ou faussées ou rompues. Le sang des vaincus n'assouvit pas la colere des vainqueurs, on ne mit point de bornes au carnage & l'on ne fit grace à personne. Plusieurs étendus & mortellement blessés, demandent la mort comme un bienfait, d'autres près d'expirer, font d'inutiles efforts pour ouvrir encore

leurs yeux affoiblis ; on en voyoit dont les têtes coupées par de gros traits pendoient à leurs cous : d'autres qui ne peuvent se soutenir sur un terrain fangeux & glissant, tombent sur leurs camarades baignés dans leur sang, & sont bientôt accablés sous le nombre de ceux qui à leur tour sont renversés sur eux. Cet heureux succès ne fit qu'animer le vainqueur ; plus ardent à la poursuite des ennemis il acheva d'émousser ses armes, en abattant leurs casques brillans & leurs boucliers qui roulerent sur la poussiere : enfin ces Barbares réduits aux abois, & ne pouvant se faire un passage à travers ces monceaux de cadavres, se tournerent vers les bords du Rhin, seule ressource qui leur restât.

Nos soldats infatigables courent après les fuyards, dont plusieurs se précipiterent dans le fleuve, pour s'arracher par la nage au péril. Julien, qui prévit le danger auquel nos troupes alloient s'exposer, accourut avec les Tribuns & les autres Chefs, pour les empêcher de s'abandonner dans l'ardeur de leur poursuite à ces

gouffres rapides : s'arrêtant donc sur les bords, ils tuoient les Germains à coups de traits ; si quelques-uns se déroboient à la mort en fuyant, peu après percés de coups, ils s'abymoient dans les eaux & disparoissoient. Ce spectacle se voyoit sans danger du rivage, comme dans ces tapis du théâtre qui représentent de grands événemens. Les uns qui ne savent pas nager s'attachent à ceux qui s'entendent à cet exercice, d'autres surnagent comme des troncs & sont bientôt engloutis par la violence des flots ; ceux-là portés sur leurs boucliers, tâchent d'éviter la violence des vagues, & après bien des dangers & par plusieurs détours parviennent à l'autre rive. Le fleuve écumant & teint du sang des Barbares, s'étonne de cet accroissement qu'il reçoit.

Au milieu de ce désastre le Roi Chnodomaire qui trouva moyen de s'échapper, se glissa à travers des tas de morts, & accompagné d'un petit nombre de ses gardes, tâcha de regagner son camp qui étoit près de Alstatt & de Lauterbourg, places Romaines fortifiées, afin de profiter

pour ſe mettre en ſureté, des bateaux qu'on y avoit préparés d'avance pour ſervir en cas d'échec; & comme il ne pouvoit arriver à ce camp qu'en traverſant le Rhin, il retourna doucement ſur ſes pas, avec la précaution de ſe couvrir le viſage ; mais à peu de diſtance du rivage ſon cheval s'abattit au détour d'un marais, dans un terrain fangeux, & le renverſa ; il s'en tira cependant, tout gros & corpulent qu'il étoit, & courut vers une colline qui ſe trouvoit dans le voiſinage ; l'éclat de ſon ancienne grandeur le trahit bientôt, il fut reconnu & pourſuivi par un Tribun qui à la tête de ſa cohorte enveloppa le bois où il étoit, ſans pourtant y pénétrer, car il craignoit quelque piége ; ces arrangemens intimiderent Chnodomaire, il ſortit ſeul & ſe rendit ; ceux qui compoſoient ſa ſuite & qui étoient au nombre de deux cents, ainſi que trois de ſes intimes amis, regarderent comme un opprobre de ſurvivre à leur Roi, ou de ne pas s'expoſer pour lui s'il le falloit, & imiterent ſon exemple ; les Barbares ſont naturellement humbles dans le malheur & inſolens dans le ſuccès ;

on le vit donc pâle & tremblant, traîné comme un esclave ; le sentiment de ses crimes lui faisoit garder un morne silence ; ce n'étoit plus cet ennemi qui après avoir commis des ravages sans nombre, insultoit encore aux malheurs des Gaules & les menaçoit des plus grands maux.

Cette expédition ainsi terminée par l'assistance du ciel, les trompettes rappellerent vers la fin du jour, nos soldats invincibles qui se rendirent aux bords du Rhin, où après avoir entouré leur camp de plusieurs rangs de boucliers en guise de retranchemens, ils réparerent leurs forces par les alimens & par le sommeil. Les Romains perdirent dans ce combat deux cents quarante trois soldats, quatre Officiers généraux, Bainobaude Tribun des Cornutes, Laipson, Innocentius Commandant de la Gendarmerie, & un Tribun en second dont le nom est ignoré. On trouva six mille morts dans le camp des Allemands, sans compter les cadavres qu'on vit flotter sur le Rhin.

Julien qui étoit au-dessus de la fortune & supérieur par ses mérites à l'éclat du trône, condamna la précipitation des soldats qui le proclame-

rent Empereur ; il protesta qu'il étoit aussi éloigné de souhaiter ce rang, que de l'accepter. Pour augmenter la joie de sa victoire, il fit paroître publiquement Chnodomaire ; ce Prince se baissant, puis s'humiliant jusqu'en terre, demanda grace à la façon des Barbares. Julien l'exhorta à se tranquilliser. Peu de jours après il le fit partir pour la Cour de Constance, d'où on le conduisit à Rome où il mourut de léthargie dans le quartier des étrangers qui est sur le mont Cœlius (*e*).

Après de si nombreux & de si grands succès, quelques-uns des favoris de Constance pour lui faire leur cour, blâmoient Julien & l'appelloient par dérision le Victorin, parce qu'il avoit insinué dans sa relation, quoiqu'avec modestie, que les Germains avoient été défaits toutes les fois qu'il avoit commandé. Ces discours qui dévoiloient l'ostentation la plus vaine, fortifioient toujours plus l'orgueil de Constance à qui ces flatteurs imaginoient que ce n'étoit qu'à lui qu'il falloit attribuer tout ce qui arrivoit de grand dans l'univers.

(*e*) *V. Pancirol. de XIV. Region. V. R.*

Enflé par ces éloges, il se glorifioit faussement dans les édits d'avoir seul, quoiqu'il n'eut pas été présent, combattu, triomphé, & relevé les Rois des nations tombés à ses pieds; si, par exemple, pendant qu'il étoit en Italie, un de ses Généraux avoit battu les Perses, aussitôt sans faire mention de cet Officier, il faisoit porter dans des Provinces que ces nouvelles ruinoient, de longues lettres pleines du détail de ses victoires, & qui le peignoient sottement comme ayant combattu des premiers; on trouve dans les archives publiques du Prince, de ces édits, où il s'éleve jusqu'au ciel. En décrivant la bataille de Strasbourg dont il étoit éloigné de quarante marches, on le voit ranger l'armée, paroître au milieu des enseignes, mettre en fuite les Barbares & recevoir l'hommage de Chnodomaire; & ce qui est le comble de l'indignité, garder le silence sur les actions de Julien qu'il auroit ensevelies, si la renommée, malgré les plus grands efforts de l'envie, ne sauvoit pas toujours les hauts faits de l'oubli.

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XVII.

CHAPITRE I.

Julien après avoir vaincu les Allemands passe le Rhin, détruit & brûle les habitations de ces peuples, répare le Fort de Trajan, & accorde une treve de dix mois aux Barbares.

NOTRE jeune héros après avoir couronné par la bataille de Strasbourg les différentes entreprises que nous venons de détailler, tranquille aux bords du Rhin dont le cours n'étoit plus interrompu, ordonna, pour que les oiseaux ne fissent pas leur pâture des morts, de les enterrer tous indistinctement; puis congédiant les Ambassadeurs qui étoient venus, comme on l'a dit, faire avant la bataille d'insolentes propositions, il retourna

à Saverne, d'où il fit conduire dans le Pays Messin & garder jusqu'à son retour, les prisonniers & le butin qu'on avoit fait. Pour lui, il se rendit à Mayence dans l'intention d'y construire un pont, & d'aller ensuite chercher dans leurs habitations, ces Barbares dont il n'en étoit pas resté un seul en deçà du fleuve. Son armée s'opposa d'abord à ce dessein; mais il la gagna si bien par son éloquence & par l'aménité de ses discours, qu'il la fit entrer dans ses vues. Les bons exemples augmentent l'attachement, & ce fut cet attachement qui la porta à suivre gaiement un Chef qui avoit été jusques-là le compagnon de tous ses travaux, & qui à la qualité d'habile Général joignoit encore, comme il l'avoit prouvé en mille occasions, celle de se charger de plus de peines que le simple soldat.

On arriva donc bientôt à Mayence, & après y avoir passé le Rhin sur le pont qu'on y construisit, on entra dans le pays ennemi; les Barbares qui croyoient être à l'abri de toute attaque, frappés de la grandeur de cette entreprise, & prévoyant par

ce qui étoit arrivé à leurs compatriotes, les malheurs qui les menaçoient, feignirent, pour détourner le premier orage, de demander la paix, & envoyerent des députés chargés de confirmer leurs dispositions unanimes à observer inviolablement les traités ; on ne sait par quelle raison, ou dans quelle vue, changeant tout-à-coup de sentiment, ils en envoyerent au plus vîte d'autres, nous menacer d'une guerre opiniâtre si nous n'abandonnions pas leur pays. Dès que Julien se fut assuré de leurs intentions, il mit à l'entrée de la nuit dans des barques légeres & de médiocre grandeur, huit cents soldats, auxquels il ordonna de remonter le fleuve, & de mettre ensuite à feu & à sang tout ce qu'ils rencontreroient. Cette manœuvre s'exécuta, & dès la pointe du jour nos troupes qui découvrirent les Barbares répandus sur les sommets des montagnes, s'y porterent avec courage, mais ils n'y trouverent personne ; les Germains soupçonnant sans doute notre dessein, avoient pris promptement la fuite ; on vit après cela beaucoup de fumée s'élever, ce qui indiquoit

que nos gens avoient pénétré dans le pays ennemi, & qu'ils en faisoient le dégât.

Cette surprise remplit d'effroi les Allemands; ils abandonnerent les embuscades qu'ils avoient dressées contre nos gens dans des lieux sombres & serrés, pour passer le fleuve appelé le Mein, & aller au secours de leurs familles; mais d'un côté notre cavalerie qui les poursuivoit, de l'autre la vue de bateaux chargés de nos soldats, les engagerent, comme cela arrive dans des momens de danger & de trouble, à profiter de la connoissance qu'ils avoient de ces lieux, pour s'échapper au plus vîte. Leur retraite permit à nos gens de s'étendre en pleine liberté; ils ne firent grace à personne, & enleverent tout le bétail & le blé qu'ils trouverent dans ces riches hameaux. On délivra ensuite nos prisonniers, & toutes ces maisons qui étoient bâties avec régularité & dans le goût Romain, furent réduites en cendres.

Environ à dix milles de là, on parvint à une forêt dont l'obscurité inspiroit une espece d'horreur. Nous y fimes une assez longue halte, parce

qu'un transfuge nous avertit qu'il y avoit plusieurs ennemis cachés dans des gorges & dans des détours de ravins, d'où ils fondroient sur nous dès qu'ils croiroient le moment favorable. Nos troupes avancerent cependant avec courage, mais elles trouverent des routes si embarrassées par des abattis, qu'elles rebrousserent chemin, pleines d'indignation de se voir obligées pour percer en avant, de faire un long détour par des sentiers rudes & difficiles.

La rigueur de la saison, car on approchoit de l'hiver, les montagnes & les plaines qui étoient déjà couvertes de neige, rendant cette marche aussi inutile que dangereuse, Julien conçut un projet admirable ; ce fut, tandis qu'il ne rencontroit point d'obstacle, de réparer à la hâte une forteresse bâtie sur le territoire des Allemands, par Trajan (a) qui lui avoit donné son nom, & qui avoit été ci-devant vivement assiégée ; il y plaça une garnison avec des vivres qu'on avoit tirés de l'intérieur du pays ennemi. Les Ger-

(a) On croit que c'est *Kellen*, dans le pays de Clèves.

mains à la vue d'un ouvrage qui an-
nonçoit leur ruine, & au ressouveni
de ce qu'ils avoient déjà souffert, s
rassemblerent au plus vîte, & envoye-
rent des députés pour demander hum-
blement la paix. Julien après y avoi
mûrement pensé, & par plusieurs con-
sidérations spécieuses, la leur accord
pour dix mois; il faisoit sur-tout ré-
flexion, que s'étant emparé de cett
place avec une facilité qu'il avoit pu
à peine espérer, il falloit encore bien
des machines, & de puissans prépa-
ratifs pour la mettre en état de dé-
fense. Dès que les Allemands furen
que le Prince consentoit à la treve
trois des plus féroces de leurs Rois qu
avoient envoyé du secours à ceux qu
furent vaincus près de Strasbourg
vinrent tout tremblans s'engager pa
des sermens conformes aux usages de
leur pays, à être tranquilles, à rem-
plir jusqu'au jour fixé les conditions
qu'il nous plut de leur imposer, à ne
former aucune entreprise contre le
fort, & à porter même des vivres à
la garnison, si elle leur en demandoit:
la crainte enchaînant leur perfidie, ils
remplirent ces articles. Julien se ré-

uit de ces heureux ſuccès qui ter-
inerent cette fameuſe guerre, com-
arable aux guerres Puniques & Teu-
oniques (*b*), mais qui coûta bien
oins de ſang à la République.

Si ce Prince depuis la mort de
onſtance n'avoit pas continué à s'il-
ſtrer par des actions auſſi héroïques,
n ſeroit tenté de croire ce que di-
ient ſes détracteurs, c'eſt qu'il n'a-
oit ſi vaillamment combattu que dans
eſpérance que terminant ſes jours par
n trépas glorieux, il n'auroit pas,
omme le ſouhaitoient ſes envieux,
ſort de Gallus.

(*b*) *Voyez Valere Maxime*, *Liv. VI*, *Cap.* 1, §. 3, *Cap.* 9, §. 14. *Florus*, *Liv. III*, *Cap.* 3.

CHAPITRE II.

Julien assiege six cents Francs qui ravageoient la seconde Germanie, & les force par la famine à se rendre.

JULIEN après avoir assuré ces arrangemens autant que les circonstances le permettoient, retourna à ses quartiers d'hiver où de nouvelles fatigues l'attendoient. Sévere qui se rendoit à Rheims, par Cologne & Juliers, rencontra un puissant corps de Francs, composé, comme on l'apprit dans la suite, de six cents hommes (*a*) qui dévastoient les lieux qu'on avoit dédégarnis de troupes.

L'absence du Prince occupé loin de là avec les Allemands, fit croire à ces Francs auxquels d'ailleurs personne ne s'opposoit, qu'il leur seroit

(*a*) On n'est pas unanime sur la force de ce Corps. Les uns veulent qu'il ait été de mille, d'autres de seize cents hommes. Il semble en effet que l'épithete de *puissant* qu'Ammien emploie ici, ne convient guere à un parti de six cents hommes.

ufé de s'enrichir de butin; mais surpris par le retour de notre armée, ils se jeterent dans deux forts qui avoient été autrefois dégarnis, & s'y défendirent de tout leur pouvoir. Julien que cette étrange entreprise frappa, sentit les suites qu'elle auroit s'il continuoit sa route sans attaquer cet ennemi; il s'arrêta donc avec son armée & assiégea dans les formes ces deux places que baignent les eaux de la Meuse. Ces Barbares firent une résistance si désespérée, que le siege dura cinquante-quatre jours, c'est-à-dire, tout le mois de Décembre & de Janvier. L'habile Julien qui craignoit qu'ils ne profitassent de l'obscurité de la nuit & n'échappassent par la riviere qui étoit gelée; pour leur ôter cette ressource, fit tous les jours depuis le soir jusqu'au matin parcourir le fleuve par des soldats qui, au moyen de barques légeres rompoient les glaces.

Cette manœuvre aussi bien que la faim & les veilles réduisit les assiégés aux derniers abois; ils se rendirent d'eux-mêmes, & furent aussi-tôt envoyés à Constance. Une multitude de Francs se mit en marche pour dé-

livrer leurs camarades ; mais ſur la nouvelle qu'ils avoient été faits priſonniers, & tranſportés plus loin, ils s'en retournerent ſans oſer tenter la moindre choſe ; Julien fut achever l'hiver à Paris.

CHAPITRE III.

Julien tâche de ſoulager les Gaulois opprimés par les impôts.

EN attendant, Julien trop prudent pour ignorer combien les armes ſont journalieres, éprouvoit de grandes inquiétudes, & craignoit la réunion des forces de pluſieurs nations : quelque courte que fut cette treve peu tranquille, il en profita cependant pour régler les impôts, & ſoulager les propriétaires des pertes qu'ils avoient ſouffertes.

Florence, Préfet du Prétoire, après avoir tout examiné, à ce qu'il diſoit, prétendoit que la capitation ne ſuffiroit pas, & qu'il faudroit y ſuppléer par une taxe extraordinaire ; mais

Julien

Julien qui étoit au fait de cet objet, aſſura qu'il perdroit plutôt la vie que d'y conſentir; il ſavoit bien que ces ſortes d'augmentations, ou pour mieux dire de deſtructions, font des plaies incurables, qui jettent ſouvent les Provinces dans la derniere miſere, & c'eſt ce qui fut comme nous le verrons dans la ſuite, la cauſe de la ruine entiere de l'Illyrie. Florence fit beaucoup de bruit, & trouva fort étrange qu'on ſe défiât d'un homme que l'Empereur avoit chargé de cette adminiſtration; Julien l'adoucit, & calculant exactement avec lui, il lui prouva que non-ſeulement la capitation ſuffiſoit, mais qu'elle excédoit même les frais néceſſaires pour fournir aux beſoins de la Province & de l'armée: quelque temps après cependant, on préſenta au Prince le projet d'un nouvel impôt, mais ſans daigner en entendre le détail il refuſa de le ſigner & le jeta par terre. Le Préfet ſe plaignït à Conſtance qui en écrivit à Julien, & l'exhorta à ne pas ſe conduire de maniere qu'on pût croire qu'il ſoupçonnât Florence. Julien répondit qu'il falloit ſe réjouir de ce que cette pro-

vince ravagée depuis long-temps, fournissoit au moins le nécessaire ; que pour le superflu, aucun supplice ne seroit capable de l'arracher à des hommes réduits à la derniere misere.

A compter de ce moment & dans la suite, on observa constamment d'empêcher qui que ce fût de tirer des Gaulois au-delà de ce qui étoit d'usage. Le César, ce qui est un exemple unique, avoit obtenu du Préfet que l'arrangement de la seconde Belgique qui avoit été accablée de bien des maux, lui seroit abandonné, à condition que ni l'appariteur (a) de la Préfecture, ni celui du Présidial, n'useroient de violence pour exiger de l'argent. Par-là tous ceux qu'il prit ainsi sous sa protection se virent soulagés, & n'étant plus inquiétés, ils acquitterent leurs dettes avant le temps marqué.

(a) *Voyez ci-dessus Liv. XIV, Chap. 11.*

CHAPITRE IV.

On éleve à Rome, par l'ordre de Constance, un Obélisque dans le grand Cirque ; des Obélisques & des Caracteres hiéroglyphiques.

Pendant que l'on commençoit ainsi à soulager les Gaules, on éleva un Obélisque à Rome dans le grand Cirque, sous la seconde Préfecture d'Orphite ; l'occasion s'en présentant naturellement, je dirai quelque chose de cette sorte de monumens. Les anciens fondateurs de Thebes, ville célebre par l'extrême étendue de ses superbes murailles & par ses cent portes, l'appelerent par cette raison Hecatompyle, & la province entiere conserve encore le nom de Thébaïde qui lui vient de la ville même.

Dès que Carthage commença à s'étendre par des conquêtes, ses Généraux surprirent Thebes & la dévasterent ; ayant été réparée, Cambyses, ce Roi des Perses qui fut toujours

auſſi avide que cruel, l'attaqua lorſqu'il envahit l'Egypte; les richeſſes qu'elle renfermoit exciterent la cupidité de ce Prince, qui ne reſpecta pas même les dons renfermés dans les temples. C'eſt lui qui courant au milieu des pillards, s'embarraſſa dans ſes longs vêtemens, tomba & ſe bleſſa preſque mortellement du poignard qu'il portoit au côté droit, & que cette chute fit ſortir du fourreau (*a*).

Long-temps après, Cornelius Gallus, Procurateur de l'Egypte ſous l'Empereur Octavien, épuiſa cette ville & en détourna quantité de choſes précieuſes; à ſon retour accuſé de vol, & craignant la Nobleſſe, qui étoit indignée contre lui, & que l'Empereur avoit chargée d'approfondir cette affaire, il ſe perça de ſon épée: c'eſt, ſi je ne me trompe, ce Gallus Poëte que Virgile célebre en vers touchans ſur la fin de ſes Bucoliques.

J'ai vu dans cette ville, outre de grands baſſins, & pluſieurs maſſes de pierres qui repréſentoient les Dieux des Egyptiens, nombre d'Obéliſques

(*a*) *Voyez Juſtin, Liv. I, Chap. 9.*

dont les uns ſont dreſſés, les autres renverſés & briſés ; les anciens Rois de ce pays, après les avoir tirés du ſein de diverſes montagnes ou des pays les plus éloignés, les avoient fait travailler & ériger, en les conſacrant à leurs Divinités pour conſerver la mémoire, ſoit des peuples qu'ils avoient vaincus, ſoit des grandes proſpérités dont ils avoient joui.

Un Obéliſque eſt une pierre extrêmement dure, de la figure d'une borne, qui s'éleve peu à peu à une hauteur conſidérable ; pour la faire reſſembler à un rayon, on la polit avec art, & on en diminue les quatre faces, de maniere que leur ſommet ſe termine inſenſiblement en pointe. Les anciens y ont fait graver ces caracteres ſans nombre, qu'on nomme hiéroglyphes, & qui ſont les ſymboles de la Théologie de ces temps. Ils y ont encore imprimé des figures d'oiſeaux, de quadrupedes, & même d'objets étrangers, pour tranſmettre par-là plus univerſellement aux ſiecles ſuivans le ſouvenir des grands événemens, & les promeſſes & les vœux dont les Rois s'étoient acquittés.

Les premiers Egyptiens ne se servoient pas d'un nombre déterminé de lettres comme on le fait à présent, pour peindre avec facilité les pensées; mais chaque caractere exprimoit un nom ou un verbe, quelquefois même il renfermoit un sens complet. En voici deux exemples. Le vautour désignoit le terme *Nature*, parce que la Physique enseigne qu'il n'y a point de mâle parmi cette espece d'oiseaux. L'abeille qui fait le miel, signifioit selon eux un Roi, pour donner à entendre que celui qui gouverne doit pourtant être à portée, quelque doux & bienfaisant qu'il soit, de faire sentir son aiguillon lorsqu'il en est besoin ; & ainsi d'autres.

Les flatteurs, selon leur coutume, ne cessoient de dire à Constance, qu'Octavien Auguste avoit fait transporter d'Héliopolis, ville d'Egypte, deux Obélisques, dont l'un est dans le grand Cirque, & l'autre dans le champ de Mars ; mais qu'effrayé par la grandeur de ce dernier qu'on avoit fait venir depuis peu, il n'osa ni le toucher, ni entreprendre de le changer de place. Disons pourtant en fa-

veur de ceux qui l'ignorent, que ce Prince, après en avoir fait transporter quelques-uns, ne laissa celui-ci intact que parce que dédié particuliérement au Soleil, & dressé au milieu d'un temple somptueux, il s'y distinguoit par-dessus tous les monumens sacrés auxquels il n'étoit pas permis de toucher. Constantin qui ne se fit pas de peine de déplacer cette masse, & qui n'imagina pas avec raison que ce fût un acte d'irrévérence de consacrer à Rome, c'est-à-dire, dans le sanctuaire de l'Univers, une merveille qui avoit été dans un temple, après l'avoir tirée de sa place, la laissa abattue tout le temps que demandoient les préparatifs nécessaires pour pouvoir la transporter. On la conduisit donc sur le Nil jusqu'à Alexandrie, où on construisit un vaisseau d'une grandeur jusqu'alors inouie, que devoient faire mouvoir trois cents rames. Mais tout étant ainsi préparé, la mort de ce Prince suspendit l'exécution de cette entreprise. Long-temps après, on en chargea le vaisseau, & traversant les mers & les eaux du Tibre qui sembloit craindre de porter dans ses heu-

reuſes murailles, ce préſent que lui faiſoit le Nil qu'il connoiſſoit à peine, elle arriva au bourg d'Alexandre, éloigné de Rome de trois lieues; ici elle fut miſe ſur une eſpece particuliere de voiture & doucement conduite par la porte d'Oſtie & la Piſcine publique juſqu'au grand Cirque. Il ne reſte plus qu'à l'élever, ce qu'on eſpéroit à peine de pouvoir exécuter. Après avoir dreſſé, non ſans péril, de hautes poutres dont le nombre reſſembloit à une forêt, on y attacha de longs & de gros cables qui s'entrelaçant comme une trame, déroboient par leur épaiſſeur la vue du ciel. Par ce mécaniſme cette maſſe, pour ne pas dire cette montagne chargée d'emblêmes, fut inſenſiblement élevée en l'air, & après y être demeurée long-temps ſuſpendue, à l'aide de pluſieurs milliers d'hommes, qui ſembloient tourner des meules de moulin, on la plaça au milieu du grand Cirque; on mit ſur ſa pointe une boule d'airain couverte de feuilles d'or; mais ayant été peu après frappée de la foudre, on y ſubſtitua une figure d'airain qui repréſentoit un flambeau:

elle étoit également couverte de feuilles d'or, & son éclat imitoit celui de la flamme. Dans la suite on transporta d'autres Obélisques ; l'un est au Vatican, le second dans les jardins de Salluste, & deux autres se trouvent près du tombeau d'Auguste. Nous avons suivi dans l'explication du sens des emblêmes gravés sur l'ancien Obélisque que nous voyons dans le Cirque, le livre d'Hermapion.

D'abord du côté du Midi, se trouve au premier rang cette interprétation.

Le Soleil au Roi Ramestes (*b*). Je t'ai donné de régner avec joie sur toute la terre, à toi qui es aimé du Soleil & d'Apollon, puissant ami de la vérité, fils de Heron (*c*), issu des Dieux, fondateur de la terre habita-

(*b*) Il paroît que c'est le même que *Rhamises*, ou *Rhamesses*. Joseph, dans son second Livre contre Appion, dit que ce Prince portoit aussi le nom de *Sesostis*; & Hérodote, Liv. II, l'appelle *Sesostris*.

(*c*) Vigenere traduit dans ses Notes sur Tite-Live, *nourisson de la ville de Heron*; mais le Grec dit positivement *fils de Héron*. Les Egyptiens donnoient à un de leurs Demi-Dieux le nom de *Heron*, qui signifie le Seigneur. *Voyez la Regle des Temps du Chevalier Marsham, p. 11.*

ble, que le Soleil a préféré à tous, Roi Ramestes, vaillant fils de Mars, qui t'es assujetti toute la terre par ta force & par ton courage, Roi Ramestes, fils éternel du Soleil (*d*).

Second rang.

Apollon le puissant, qui est réellement le dispensateur des Diadêmes, qui se glorifie de l'Egypte qu'il possede, qui embellit la ville du Soleil, qui a fondé le reste de la terre, & qui honore beaucoup les Dieux établis dans la ville du Soleil, lui qui est aimé du Soleil.

Troisieme rang.

Apollon, fils puissant & resplendissant du Soleil, que le Soleil a choisi de préférence; & que Mars le vaillant a doué de ses graces, dont les bienfaits dureront toujours, que Ju-

(*d*) Le Soleil dont il est fait mention ici, étoit fils de Vulcain; ils étoient tous deux au nombre des Dieux du premier rang. Les Demi-Dieux venoient ensuite; & tels étoient, *Orus*, *Mars*, *Hercule* ou *Heron*, *Apollon*, *Ammon* & *Jupiter*. *Voyez la Regle des Temps du Chevalier Marsham*, p. 462.

piter Ammon aime, comblant de biens le temple du Phénix (*e*), à qui les Dieux ont accordé de vivre toujours. Apollon puiſſant, fils de Heron, Rameſtes Roi de la terre habitable, qui conſerve l'Egypte, triomphant des nations étrangeres. Toi, que le Soleil aime & à qui les Dieux ont accordé une longue vie; Rameſtes, Seigneur de la terre habitable, qui vivras éternellement.

Autre ſecond rang. (*f*).

Moi, le Dieu Soleil, maître ſouverain du Ciel, je t'ai donné une vie agréable. Apollon, puiſſant Seigneur des Empires, incomparable, à qui le Seigneur de l'Egypte a dédié des ſtatues dans ce Royaume, à l'honneur duquel il a décoré la ville du Soleil, & le Soleil maître du Ciel. Ce Roi, fils du Soleil, a achevé cet excellent ouvrage, & vivra éternellement.

(*e*) Vigenere traduit, *le Temple Phénicien*; mais ne doit-ce pas être plutôt le Temple du Phénix? On connoît la fable qu'on a débitée ſur cet oiſeau.

(*f*) Peut-être du côté du Couchant, ou du Septentrion.

Troiſieme rang.

Moi le Soleil, Dieu ſouverain du Ciel, j'ai donné au Roi Rameſtes le pouvoir & l'autorité ſur toutes choſes, à lui qu'Apollon, l'ami du vrai, l'arbitre des temps, & Vulcain le pere des Dieux, ont choiſi pour l'amour de Mars, Roi fortuné à tous égards, fils du Soleil, & aimé de cet Aſtre.

Au premier rang du côté du Levant.

Le grand Dieu céleſte de la ville du Soleil; Appollon, le fort & le puiſſant, fils de Heron, que le Soleil a nourri, que les Dieux honorent, qui gouverne toute la terre, que le Soleil a élu, ce vaillant Roi favori de Mars, que Jupiter Ammon chérit, tout lumineux, choiſiſſant un Roi éternel.... (*La ſuite manque*).

CHAPITRE V.

Constance & Sapor, Roi des Perses, traitent inutilement de la paix, par des lettres & par des Ambassadeurs.

TANDIS que sous les Consuls Datianus & Céréale, on mettoit tout en ordre dans les Gaules avec autant de prudence que d'activité, & que le souvenir de ce qui s'étoit passé épouvantoit les Barbares, & rallentissoit leur fureur, le Roi des Perses qui se trouvoit sur les frontieres de nations éloignées, après avoir fait alliance avec les Chionites & les Gelanes les plus guerriers de tous ces peuples, sur le point de rentrer dans ses Etats, reçut des lettres de Tansapor qui lui disoit que l'Empereur Romain lui demandoit la paix avec instance. Sapor enflé de vanité, & dans la supposition qu'on n'en venoit là que parce que l'Empire étoit ébranlé, y consentit; mais à de dures conditions. Un certain Narseus fut donc chargé de por-

ter des préfens à Conftance, & des lettres pleines du fafte qui étoit naturel à cette nation.

En voici le fens : « Sapor, Roi des » Rois, allié des étoiles, frere du So» leil & de la Lune, falue le Céfar » Conftance fon frere. Je me réjouis » de ce que rentré en vous-même, » après avoir éprouvé les maux qu'en» fante le défir opiniâtre de s'emparer » du bien d'autrui, vous reconnoif» fez enfin les droits facrés de l'équi» té. Comme le langage de la vérité » doit être franc & fincere, & que » les Grands doivent toujours expri» mer ce qu'ils penfent; je vais faire » connoître en peu de mots mes in» tentions, qui ne font, comme vous » vous en reffouviendrez, que ce que » je vous ai déjà dit plus d'une fois. » Vos annales mêmes atteftent que » l'Empire de mes ancêtres s'étendoit » jufqu'au fleuve Strymon & aux fron» tieres de la Macédoine. Il me con» vient de redemander le même pays, » à moi (& cela foit dit fans orgueil) » qui furpaffe par l'éclat & le nombre » de mes vertus les Rois qui m'ont » précédé. J'aime à me rappeler que

» depuis mon enfance je n'ai rien en-
» trepris dont je me ſois repenti. Je dois
» donc reprendre l'Arménie & la Mé-
» ſopotamie que la fraude a arrachées
» à mon aïeul. Nous n'avons jamais
» admis ce que vous affirmez d'un
» ton de triomphe ; c'eſt que les ſuc-
» cès à la guerre, qu'ils ſoient l'effet
» de la ruſe ou de la valeur, ſont
» également dignes d'éloges. Enfin ſi
» vous voulez ſuivre le bon con-
» ſeil que je vous donne, mépri-
» ſez, pour gouverner tranquillement
» le reſte, cette petite partie de vos
» Etats, théâtre perpétuel de deuil
» & de carnage. Penſez ſagement, que
» les Médecins brûlent de temps en
» temps & retranchent quelques mem-
» bres, pour ſauver ceux qui ne ſont
» pas encore attaqués ; c'eſt auſſi ce
» que font les animaux, qui aban-
» donnent d'eux-mêmes ce qui fait
» courir après eux, pour vivre en-
» ſuite libres d'inquiétudes. Je pro-
» teſte, que ſi mon Ambaſſadeur re-
» vient ſans avoir rien conclu, dès
» que l'hiver ſera paſſé, je marche-
» rai contre vous avec toutes mes
» forces, comptant ſur un ſuccès que

» me fait espérer & ma fortune, &
» l'équité des conditions que je vous
» offre ».

Ces lettres furent prises en considération, & après un mûr examen, on y répondit simplement en ces termes.

« Constance, vainqueur par mer
» & par terre, toujours Auguste,
» salue le Roi Sapor son frere. Je
» vous félicite de votre heureux re-
» tour dans vos Etats, étant disposé,
» si vous le voulez, à être votre ami;
» mais je ne puis que blâmer votre
» ambition aussi démesurée qu'infle-
» xible. Vous demandez, comme si
» elles vous appartenoient, la Méso-
» potamie & l'Arménie, & vous con-
» seillez de sacrifier quelque membre
» pour sauver le reste du corps ; c'est
» ce que je trouve plus à propos de ré-
» futer que d'admettre : voici donc
» sans détour la vérité, dont de vaines
» menaces ne m'écarteront pas. Mon
» Préfet du Prétoire dans l'idée de
» faire réussir un projet utile sans mon
» consentement & par l'entremise de
» gens obscurs, a parlé de la paix
» avec votre Général ; je ne la re-

» pousse, ni ne la refuse, si elle est
» telle qu'elle s'accorde avec l'hon-
» neur, & ne donne aucune atteinte
» à ma gloire. Il seroit absurde &
» déshonorant, dans le temps où tout
» retentit du bruit de mes exploits,
» quels qu'ayent été les efforts de
» l'envie pour les ternir; dans le
» temps où tous les tyrans vaincus
» subissent le joug Romain, d'aban-
» donner ce que nous avons conservé
» jusqu'ici en Orient. Laissez donc ces
» menaces que vous êtes dans l'habi-
» tude de nous faire; on n'ignore
» pas, que c'est, non par indolence,
» mais par modération que nous avons
» mieux aimé quelquefois attendre,
» que commencer la guerre, & que
» nous savons nous défendre avec
» courage aussi-tôt que nous sommes
» attaqués. Vous devez savoir aussi,
» soit par l'expérience, soit par la
» lecture, que Rome a eu rarement
» du dessous dans les batailles, que
» jamais au bout d'une guerre elle n'a
» rien perdu ».

Cette ambassade fut donc ainsi congédiée, car c'étoit tout ce qu'on pouvoit répondre aux insolentes préten-

tions de ce Roi ; peu de jours après le Comte Prosper, Spectatus Tribun & Secrétaire, & sur l'avis de Musonien, Eustate le Philosophe que l'on croyoit propre à persuader, suivirent les Députés Perses ; ils portoient des lettres & des présens de l'Empereur, & devoient tâcher de faire adroitement suspendre les préparatifs de Sapor, afin qu'on eût le temps de fortifier au-delà de tout ce qui étoit possible, les Provinces septentrionales.

CHAPITRE VI.

On bat & met en fuite, dans les Rhéties qu'ils désoloient, les Juthunges, peuples Allemands.

AU milieu de cette crise, les Juthunges (*a*), peuples Allemands, qui touchent à l'Italie, oubliant la paix & les traités qu'ils avoient obtenus par prieres, ravageoient les Rhéties, & tentoient, contre leur usage, d'assiéger des villes. On envoya avec un

(*a*) On les nommoit aussi Vithunges.

corps considérable à la place de Sylvain, Barbation promu au grade de Général d'Infanterie; c'étoit un lâche, mais grand parleur; nos soldats, dont il anima beaucoup le courage, massacrerent tant d'ennemis, qu'à grand' peine un petit nombre s'échappa & rentra dans son pays accablé de tristesse & de douleur. On assure que Nevitte, qui fut Consul dans la suite, assista à cette bataille à la tête d'un escadron de cavalerie, & qu'il y combattit vaillamment.

CHAPITRE VII.

Nicomédie détruite par un tremblement de terre, & comment se font ces secousses.

Plusieurs villes & montagnes de la Macédoine, de l'Asie & du Pont furent ébranlées dans ce temps, par les fréquentes secousses d'horribles tremblemens de terre. La destruction de (*a*) Nicomédie, capitale de la Bi-

(*a*) C'est aujourd'hui Is-Nikmid, ville considérable de la Turquie Asiatique dans l'Anatolie.

thynie, ſe diſtingua au milieu de ces divers monumens d'infortune ; diſons un mot de cet événement déplorable.

Le 24 d'Août à la pointe du jour, d'épais nuages s'étant raſſemblés couvrirent la ſurface riante du ciel, & la lumiere du Soleil diſparut au point, qu'on ne diſtinguoit plus les objets les plus voiſins, tant les ténebres qui envelopperent la terre, étoient épaiſſes. Puis, comme ſi un Dieu eût lancé les foudres terribles & excité les vents des quatre coins du monde, on entendit le bruit effrayant des tempêtes & le fracas des flots débordés ; à cela ſe joignirent des tourbillons & des torrens de vapeurs enflammées, avec d'affreux tremblemens de terre qui renverſerent de fond en comble, & la ville & les fauxbourgs. La plupart des maiſons qui ſe trouverent ſur le penchant des collines, tomberent les unes ſur les autres, & les échos porterent de tous côtés le bruit de cet horrible déſaſtre. Les ſommets des montagnes renvoyoient les cris plaintifs de ceux qui cherchoient leurs épouſes, leurs enfans & leurs proches. Enfin long-temps

avant la troisieme heure du jour, les ténebres étant dissipées & l'air devenu plus serein, on découvrit toute l'étendue de ces ravages.

Quelques malheureux accablés par la force de ces décombres, périrent sous leurs poids ; d'autres ensevelis jusqu'aux épaules expirerent faute de secours ; ceux-ci, se trouverent suspendus à de hautes poutres sur lesquelles ils étoient tombés ; on vit alors confondus les cadavres d'un grand nombre d'habitans que le même coup avoit détruits. Les uns quoiqu'encore en vie moururent pourtant de crainte & de disette, sous le faîte de leurs maisons affaissées. Ce fut ainsi que termina misérablement ses jours (*b*), Aristenete qui avoit recherché la place de Vicaire du Diocese créé par Constance, pour honorer la piété de sa femme Eusebie. Quelques-uns furent encore subitement enterrés sous d'épaisses ruines. D'autres avec des têtes meurtries, des jambes & des bras fracassés, implorerent en vain sur les

(*b*) Il étoit né à Nicée en Bithynie ; Libanius déplore dans plusieurs de ses lettres la perte d'Aristénete, comme d'un ami qui lui étoit cher.

bords du tombeau, les ſecours de ceux qui partageoient avec eux la même deſtinée. On auroit pu cependant ſauver la plus grande partie des temples, des maiſons & des habitans, ſi l'ardeur des flammes qui ſe répandirent auſſitôt, n'eût pas pendant cinquante jours, & cinquante nuits, achevé de ruiner tout.

Il ne ſera pas, je penſe, hors de propos de dire un mot des conjectures des anciens ſur ces tremblemens de terre; je dis conjectures, car ni nos foibles lumieres, ni les veilles des infatigables Phyſiciens & leurs diſputes qui durent encore, n'ont pu juſqu'à préſent en découvrir la véritable cauſe; auſſi dans les rituels & dans les livres des Pontifes évite-t-on, pour ne pas commettre quelque grand crime, de nommer un Dieu pour un autre, puiſqu'on ignore quel eſt celui qui ébranle la terre.

Selon les diverſes opinions qui ont occupé & fait ſuer Ariſtote (c), ces tremblemens ſe forment dans ces petits canaux ſouterrains, qu'en Grece

(c) *Voyez Ariſtote, Traité des Météores, Liv. III, Chap. 7; & ſon Traité du Ciel, Chap. 4.*

nous appellons Syringes, par la fréquente agitation des eaux qui s'y portent avec force ; ou du moins, ainsi que le soutient Anaxagore, par la violence des vents qui pénetrent les entrailles de la terre ; parvenus à ces masses endurcies, & ne pouvant s'y faire un passage, ils déploient leur action sur ces parties qu'ils pénetrent de leur humidité. De là vient que la plupart du temps, les vents ne se font point sentir pendant que la terre tremble, parce qu'ils sont occupés dans ses enfoncemens les plus éloignés.

Anaximandre prétend que la terre desséchée après d'excessives chaleurs, ou imbibée de pluies trop abondantes, présente de larges ouvertures dans lesquelles s'insinue avec violence & en trop grande quantité, l'air supérieur qui par son agitation l'ébranle jusques dans ses fondemens ; que par cette raison aussi ces phénomenes effrayans n'ont lieu que dans le cas d'une grande sécheresse, ou d'une humidité excessive. C'est pourquoi les anciens Poëtes & les Théologiens ont donné à Neptune qui tient l'empire

des eaux, les noms d'Ennosigéon (*d*), & de Sisichton (*e*).

Les tremblemens de terre se font de quatre manieres : ou ce sont des fermentations qui agitent la terre, élevent & lancent au dessus de sa surface des masses considérables ; c'est ainsi qu'elles ont donné naissance à Délos en Asie, à Hiere, Anaphe, Rhode, Ophiuse, Pélagie qu'on dit avoir été anciennement inondée d'une pluie d'or ; à Éleusis en Béotie, à Volcanus chez les Tyrrhéniens, & à plusieurs îles : où ce sont des especes de tourbillons qui venant de côté & déployant obliquement leur impétuosité, renversent les villes, les édifices & les montagnes ; ou des éruptions dont la violence ouvre des gouffres propres à ensevelir des Provinces entieres : de cette sorte fut engloutie dans la mer Atlantique & couverte des ténebres éternelles de l'Érebe, une île plus considérable que l'Europe ; dans le Golfe de Crissée Hélice & Bure, & dans Ciminia partie de l'Italie, la ville de Saccumes

(*d*) Qui ébranle la terre.

(*e*) A la même signification.

Outr

Outre ces trois especes de tremblemens de terre, il en est encore qui se font avec fracas & qui ont lieu lorsque les élémens dissous s'élevent d'eux-mêmes, ou retombent avec la terre qui s'affaisse. Leur bruit effroyable imite le mugissement des taureaux. Mais revenons à notre sujet.

CHAPITRE VIII.

Julien reçoit sous son obéissance les Saliens, peuple franc qui se rend à lui : il défait une partie des Chamaves, en fait une autre prisonniere, & donne la paix au reste.

Cependant le César qui passoit l'hiver à Paris, s'occupoit fortement du projet de prévenir les Allemands qui n'étoient pas encore rassemblés, mais qui depuis la journée de Strasbourg poussoient l'audace & la cruauté jusqu'à la fureur : il attendoit avec impatience le mois de Juillet, temps où commencent dans les Gaules les

opérations militaires, & ne pouvoit se mettre en marche, avant que le retour de l'été, dissipant les neiges & les frimats, lui permît de recevoir ses provisions de l'Aquitaine. Mais comme un génie actif vient presque toujours à bout de tout, après s'être occupé de plusieurs projets, il se fixa à celui-ci; ce fut, sans attendre la saison, de tomber à l'improviste sur les Barbares. En conséquence il fit pour vingt jours une quantité suffisante de ce qu'on nomme vulgairement du biscuit, & le distribua à ses soldats qui s'en chargerent avec plaisir; plein de confiance en ce secours, il partit comme ci-devant sous d'heureux auspices, espérant de terminer dans cinq ou six mois, deux expéditions aussi importantes que nécessaires.

Tout étant ainsi préparé, il marcha premiérement contre ces peuples Francs connus sous le nom de Saliens, qui depuis long-temps avoient osé fixer insolemment leur demeure sur les terres des Romains près de la Toxiandrie (*a*). Arrivé dans le terri-

(*a*) Les Toxandres habitoient une partie de la Flandre.

toire de Tongres (*b*) il y trouva une ambassade de ces peuples qui le croyoient encore dans ses quartiers d'hiver ; elle étoit chargée de demander la paix, à condition que personne ne les troublât, tant qu'ils se tiendroient tranquilles dans leurs habitations. Le César éludant cette négociation & l'embarrassant par des conditions équivoques, comme s'il avoit dessein de s'arrêter dans ces contrées, jusqu'au retour de ces ambassadeurs, leur fit des présens au moment de leur départ ; mais les suivant aussi-tôt, après avoir détaché le Général Sévere du côté du rivage, il tomba comme la foudre sur ce pays. Le succès qui suivit cette entreprise lui permit d'user de clémence ; il traita favorablement ces peuples qui loin de résister, s'humilierent & s'abandonnerent à lui, avec leurs biens & leurs enfans. Ensuite il attaqua les Chamaves (*c*) qui avoient également entrepris de s'éta-

(*b*) Dans l'Evêché de Liége.

(c) Les Chamaves habitoient vers l'embouchure du Rhin. Les Saxons dont ils faisoient partie, les forcerent, selon le récit de *Zosime*, *Liv. III*, à aller chasser les Saliens de leurs demeures. *Voyez les Freres Valois.*

blir ſur les terres des Romains ; il en défit une partie avec la même célérité, chargea de chaînes ceux qui après une forte réſiſtance tomberent entre ſes mains, & pour ne pas fatiguer ſes troupes, laiſſa le reſte tout tremblant de frayeur, s'échapper par la fuite ; peu après pour aſſurer leur tranquilité, ils envoyerent des députés qui vinrent implorer à genoux ſa clémence ; ils obtinrent la paix à condition qu'ils retourneroient chez eux,

CHAPITRE IX.

Julien répare trois Châteaux ſitués ſur la Meuſe, que les Barbares avoient détruits ; & ſe trouve expoſé aux injures & aux outrages des ſoldats qui ſouffroient de la diſette.

COMME tout répondoit à ſes vœux, il ſe hâta avec un ſoin infatigable d'aſſurer par tous les moyens poſſibles l'avantage de ces provinces ; il penſa d'abord à réparer autant que les cir-

constances le permettoient, trois forts que les Barbares avoient ruinés long-temps auparavant, & qui se trouvoient établis sur la même ligne aux bords de la Meuse ; il suspendit donc pour peu de temps la suite de ses opérations ; l'ouvrage fut bientôt achevé, & pour exécuter avec promptitude ce sage projet, il prit une partie de la provision de dix-sept jours dont les soldats étoient chargés, & la destina à l'usage de ces forts dans l'espérance que les moissons des Chamaves y suppléeroient ; mais le contraire arriva. Les blés n'étoient pas encore mûrs ; les troupes qui en attendant avoient consumé leur pain, ne trouvant nulle part de quoi se nourrir, accabloient Julien de menaces, d'injures & de reproches. Elles l'appeloient Asien, petit Grec, trompeur, & faux sage. Et comme parmi les soldats, il y en a toujours qui se distinguent par leur babil, on les entendoit tenir hautement ces propos & d'autres semblables. « Où nous laissons-nous entraî-
» ner ainsi sans aucune espérance de
» mieux ? Nous avons essuyé autrefois
» les maux les plus rudes, & supporté

» la rigueur des neiges & des frimats.
» Mais à préſent, quel comble d'op-
» probre ! Sur le point de triompher
» de nos ennemis, nous voilà réduits
» à périr de la mort la plus ignomi-
» nieuſe, de la faim. Qu'on ne nous
» regarde pas comme des ſéditieux ;
» nous proteſtons que nous ne par-
» lons que pour notre vie ; ce n'eſt
» ni de l'or, ni de l'argent que nous
» demandons, nous n'en avons depuis
» long-temps ni vu ni touché, & on
» nous l'a refuſé, comme ſi nous ne
» nous étions expoſés à tant de tra-
» vaux & de périls que pour nuire
» aux intérêts de la République. » Il faut avouer que leurs plaintes étoient fondées ; car au milieu de tous ces haſards & des ſituations les plus critiques, le ſoldat affoibli par les fatigues de la Gaule, ne reçut ni paye ni gratification depuis l'inſtant où Julien fut envoyé dans ce pays ; tant parce qu'il n'avoit lui-même rien à donner, que parce que Conſtance ne permettoit pas qu'on fît, ſelon l'uſage, des largeſſes. Il parut bien que c'étoit moins par avarice que dans une mauvaiſe intention que cela ſe faiſoit,

puiſque Julien ayant donné un jour une bagatelle à un ſimple ſoldat qui lui demandoit de quoi ſe faire raſer, ce Prince en fut vivement repris par le Secrétaire Gaudence qui ſéjourna long-temps dans les Gaules pour épier ſes démarches. C'eſt le même que Julien fit mettre à mort dans la ſuite, comme nous le dirons en ſon lieu.

CHAPITRE X.

Suomaire & Hortaire, Rois des Allemands, rendent nos priſonniers, & obtiennent de Julien la paix.

Ce tumulte fut enfin appaiſé à force de careſſes; Julien paſſa le Rhin ſur un pont de bateaux & entra ſur les terres des Allemands; Sévere, Général de la Cavalerie, qui juſques-là avoit donné des preuves de bravoure & d'habileté, perdit tout d'un coup courage: ce même homme qu'on avoit vu tant de fois animer l'armée & exciter chaque ſoldat à combattre vail-

lamment, comme s'il eût pressenti que l'instant de sa mort approchoit, dissuada bassement & avec pusillanimité d'en venir aux mains. C'est ainsi qu'on raconte dans les livres Tagetiens (*a*), que ceux qui sont menacés de la foudre ne peuvent entendre le tonnerre ni un grand bruit. Il marcha donc avec plus de lenteur que de coutume, & exigea par les plus grandes menaces que les guides qui précédoient gaiement l'armée, s'accordassent à dire qu'ils ne connoissoient pas les chemins. Intimidés par l'autorité du Général, ils ne firent plus un pas. Au milieu de ces retardemens Suomaire, Roi des Allemands, de lui-même & contre notre espérance, se présenta avec les siens : ce Prince cruel & qui auparavant étoit acharné à la perte des Romains, saisit alors comme un grand avantage cette occasion de conserver ses possessions. Son air & sa contenance de suppliant engagerent à l'admettre, à l'exhorter même à avoir bon courage & à ne rien craindre : aussi se rendit-il à discrétion, en demandant

(*a*) *Voyez Cicéron, de la Divination, Liv. II, Chap. 23.*

la paix à genoux. Il l'obtint avec l'oubli du passé, à condition pourtant qu'il rendroit nos prisonniers, & qu'il donneroit à nos troupes aussi souvent qu'il feroit nécessaire des vivres, pour lesquels il recevroit ainsi que les moindres entrepreneurs, des quittances, qu'il feroit tenu de reproduire dans le temps, sous peine de fournir une seconde livraison. Cet arrangement fut terminé sans délai. Il fallut se rendre ensuite au bourg d'un autre Roi, nommé Hortaire ; & comme nous ne manquions que de guides, Julien chargea Nestice, Tribun des Scutaires, & Chariettón, Officier d'une grande valeur, de donner tous leurs soins pour saisir & lui amener un prisonnier : on prit & on lui présenta aussi-tôt un jeune Allemand qui, sous la promesse qu'on lui laisseroit la vie, s'engagea à montrer le chemin. L'armée qui le suivit fut d'abord arrêtée par de grands abattis qu'elle rencontra ; cependant après des circuits longs & tortueux on arriva.

Chaque soldat irrité des fatigues qu'on lui avoit fait essuyer, brûloit les campagnes, enlevoit les hommes

& les troupeaux, & maſſacroit ſans pitié tout ce qui lui réſiſtoit. Hortaire conſterné de ces ravages, & jugeant par le nombre de nos légions & par les débris des habitations réduites en cendres, que c'en étoit fait de lui, demanda grace, promit de ſe ſoumettre à ce que l'on voudroit, & s'engagea par ſerment à relâcher tous nos priſonniers; car c'étoit là principalement le point ſur lequel on inſiſtoit le plus; il en retint cependant un grand nombre & n'en rendit que peu. Julien qui en eut vent, fut tranſporté d'une juſte indignation, & lorſqu'il vint, ſelon l'uſage, pour recevoir des préſens, quatre perſonnes de ſa ſuite qui, par leur bravoure & leur fidélité, avoient acquis toute ſa confiance, n'eurent la liberté de s'en retourner, qu'après qu'on eut pleinement ſatisfait à cet article. Mandé par le Céſar, Hortaire parut enfin; il ſe jeta en tremblant aux genoux du Prince, & cédant à l'aſcendant du vainqueur, il ſouſcrivit à cette dure condition; c'eſt que tous les ſuccès qu'avoit eu Julien, l'autoriſoient à exiger qu'on réparât les villes que les Barbares

avoient détruites, qu'ainſi Hortaire fourniroit de ſes propres deniers les voitures & les matériaux dont on auroit beſoin pour cet ouvrage; il le promit, & s'étant ſoumis par ſerment à payer de ſa tête, s'il ſe rendoit coupable de quelque perfidie, il obtint la liberté de retourner chez lui. Pour des vivres, il ne fut pas poſſible d'en exiger de ce Prince comme de Suomaire, par la raiſon qu'il ne s'en trouvoit point dans ſes Etats ravagés de fond en comble.

C'eſt ainſi que ces Rois autrefois ſi inſolens, & accoutumés à s'enrichir de nos dépouilles, ſubirent le joug de la puiſſance Romaine, & obéirent d'auſſi bon cœur, que s'ils étoient nés & avoient été élevés dans le ſein des Nations tributaires. Les choſes étant ainſi réglées, le Céſar après avoir diſtribué, ſelon l'uſage, les troupes dans leurs divers poſtes, retourna dans ſes quartiers d'hiver.

CHAPITRE XI.

Le César Julien, après les avantages qu'il remporta dans les Gaules, devint à la Cour de Constance Auguste, l'objet des railleries des envieux qui l'appelloient timide & indolent.

LORSQUE la nouvelle de ces événemens fut parvenue à la Cour de Constance, (car le César tel qu'un Appariteur, étoit obligé de faire rapport à Auguste de toutes ses démarches,) tous ceux qui avoient quelque crédit au palais, habiles dans l'art de flatter, couvroient de ridicules les projets que ce Prince avoit aussi sagement conçus qu'heureusement exécutés. On les entendoit dire sottement: ce n'est pas un homme, mais une chevre qui vient raconter ses victoires jusqu'au dégoût; ils se moquoient par là de Julien qui portoit une longue barbe: ils lui donnoient encore les noms de taupe babillarde

(*a*), de ſinge revêtu de la pourpre, de petit écolier Grec; c'eſt ainſi que faiſant retentir ſans ceſſe ces ſortes de ſobriquets aux oreilles de Conſtance qui y prenoit plaiſir, ils tâchoient par d'impudentes plaiſanteries d'obſcurcir les vertus de Julien, comme s'il étoit mou, timide, incapable de faire de grandes choſes, ou de donner à ſes actions d'autre mérite que celui d'être agréablement racontées. Ce n'eſt pas le premier exemple que nous ayons de l'injuſtice; car une réputation éclatante eſt toujours l'objet de l'envie; nous voyons que la malignité choquée des belles actions des plus grands Capitaines, après avoir inutilement cherché des vices & des crimes dans leur conduite, en a feint & ſuppoſé. Ainſi l'on accuſa de débauche Cimon, fils de Miltiade (*b*), qui détruiſit une armée innombrable de Perſes près de l'Eurymedon, fleuve de la Pamphilie, &

(*a*) *Gruterus* remarque ſur cet endroit que ſes taupes n'ont jamais incommodé par leur babil : il ſe pourroit fort bien que le texte eût ſouffert ici quelqu'altération.

(*b*) *Plutarque* dans la vie de Cimon ne le juſtifie pas ſur cet article.

força cette nation jusqu'alors si superbe à demander humblement la paix.

Ainsi d'injustes rivaux accuserent de négligence Scipion Æmilien, dont l'heureuse activité détruisit deux villes florissantes (c) & acharnées à la perte de Rome : les envieux de Pompée n'ayant rien de grave à lui imputer, ne releverent-ils pas ces deux miseres, c'est qu'il avoit la coutume de se grater la tête avec le doigt, & que pour cacher un ulcere dégoûtant qu'il avoit au genou, il l'enveloppoit d'une bande blanche (d); le premier indiquoit, selon eux, qu'il étoit voluptueux, & le second, qu'il aimoit les nouveautés. Ils ajoutoient encore cette pitoyable réflexion, c'est qu'il étoit indifférent à cet homme qui donna les preuves les plus éclatantes de sa sagesse & de sa bravoure dans la conduite des affaires de la République, quelle partie de son corps il ceignît du bandeau Royal.

Pendant qu'on cabaloit ainsi à la

(c) *Numance & Carthage. Voyez Valere Maxime, Liv. VI, Chap. 11, §. 3. Velleïus Paterculus, Liv. I, Chap. 12.*

(d) *Voy. Valere Maxime, Liv. VI, Chap. 11, §. 7.*

Cour, Artémiſe, Vicaire de Rome, fut élevé à la dignité de Préfet dont il faiſoit déjà les fonctions à la place de Baſſus qui étoit mort peu après avoir obtenu cette place. Il y eut des mouvemens féditieux ſous ſon adminiſtration, qui n'offre d'ailleurs rien d'aſſez important pour mériter qu'on en parle.

CHAPITRE XII.

Conſtance force les Sarmates, qui autrefois avoient été maîtres dans leur pays, mais qui alors étoient bannis ; & les Quades qui ravageoient les Pannonies & la Méſie, à donner des ôtages & à rendre nos priſonniers : il établit un Roi ſur les Sarmates bannis, qu'il remet en liberté & rétablit dans leur patrie.

SUR ces entrefaites Auguſte, qui paſſoit tranquillement l'hiver à Sirmium, reçut par de fréquens couriers l'important avis que les Sarmates & les Quades que réuniſſoient le voiſinage, ainſi que l'affinité des mœurs & des

armes, ravageoient en petites troupes les deux Pannonies, & la seconde Mésie. Ces peuples plus propres aux brigandages qu'à des combats réglés, ont de longues piques, leurs cuirasses sont faites de petites pieces de corne, polies & attachées comme des plumes à des pourpoints de toile. La plupart de leurs chevaux sont hongres, & cela pour que la vue des cavales ne les rende pas indociles, ou que postés en embuscade, ils ne trahissent pas leurs cavaliers par un trop fort hennissement. Soit qu'il s'agisse de poursuivre, soit qu'il s'agisse de fuir, ils parcourent des espaces immenses sur ces animaux agiles & souples; ils en menent encore un, quelquefois deux en laisse, afin d'en ménager les forces, en les montant alternativement, & en leur laissant le temps de se reposer.

Dès que l'équinoxe du printemps fut passé, l'Empereur ramassa un bon corps de troupes, & partit plein de l'espoir d'un heureux succès. Lorsqu'il fut arrivé à un lieu commode, il construisit un pont de bateaux, passa le Danube que la fonte des glaces fai-

ſoit déborder, & tomba ſur les terres des Barbares pour les ravager; ceux-ci ſurpris de la rapidité de cette marche, à la vue de troupes nombreuſes qu'ils n'avoient pas cru qu'il fût poſſible de raſſembler dans cette ſaiſon, & toutes prêtes à les égorger, n'oſerent ni tenir ferme, ni tenter quelqu'entrepriſe, & ne penſerent qu'à éviter par une prompte fuite une ruine entiere. Un grand nombre de ceux à qui la crainte avoit ôté juſqu'à la force de fuir, périt, & ceux que leur célérité arracha à la mort, cachés dans les ſombres détours des montagnes, voyoient de là détruire par le feu leur patrie qu'ils auroient pu venger, s'ils euſſent combattu avec autant de vigueur qu'ils parurent en avoir pour ſe ſauver. Ceci ſe paſſoit dans cette partie de la Sarmatie qui regarde la ſeconde Pannonie; un autre corps de troupes tel qu'un tourbillon ravagea avec la même fureur autour de la Valerie, les habitations des Barbares, brûlant & enlevant tout ce qu'il rencontra. Cette immenſe déroute affecta ſi fort les Sarmates, que renonçant au deſſein de ſe cacher, ils

formerent celui de nous tromper par de feintes propoſitions de paix, & de profiter de notre ſécurité, pour fondre ſur nous avec leur armée qu'ils avoient partagée en trois corps.

Ils comptoient nous mettre hors d'état, par là, de faire uſage de nos armes, d'échapper à leurs traits, & ce qui eſt le comble du malheur dans les affaires déſeſpérées, de nous empêcher même de trouver notre ſalut dans la fuite. Les Quades qui avoient été ſouvent les compagnons de leurs déſaſtres, ſe montrerent prêts encore à partager imprudemment avec eux le haſard de cette entrepriſe : mais ce hardi projet, loin de leur réuſſir, ne fit que les précipiter dans un plus grand malheur. On maſſacra une très-grande quantité de leurs gens, & ce qui reſta, n'échappa que par les collines dont ils connoiſſoient les chemins : cet événement ranima le courage, & l'armée marcha en bataillons ſerrés contre les Quades. Ceux-ci qui prévirent par ce qui venoit d'arriver les maux qui les menaçoient, vinrent avec confiance pour demander humblement la paix à l'Empereur, dont la douceur dans

ces occaſions étoit connue. Le jour fixé pour convenir des conditions, Zizais, jeune homme d'une belle figure & iſſu de ſang royal, rangea, comme en bataille, les divers ordres des Sarmates, pour qu'ils fiſſent leurs ſoumiſſions; auſſi-tôt qu'il apperçut l'Empereur, il quitta ſes armes, ſe jeta en terre, & au moment où il voulut ouvrir la bouche, la crainte lui ôta l'uſage de la voix, au point qu'il inſpira la pitié; en vain eſſaya-t-il à diverſes repriſes de parler, ſes ſanglots l'empêcherent de s'exprimer. Enfin après qu'on l'eut encouragé, & qu'on lui eut dit de ſe lever, appuyé ſur ſes genoux, il demanda avec inſtance le pardon & l'oubli de ſes fautes. Le reſte de ſes gens que la frayeur rendoit muets, vu l'incertitude où ils étoient ſur le ſort qui attendoit leur Chef, ayant été admis à prier, dès qu'ils le virent debout & qu'il leur eut donné le ſigne qu'ils attendoient depuis long-temps, ils jeterent loin d'eux leurs javelots & leurs boucliers, éleverent leurs mains en ſupplians, & imaginerent encore pluſieurs autres démonſ-

trations pour l'emporter en humilité sur leur Prince. Il avoit amené avec lui les Sarmates Rumon, Zinafre & Fragilede, Rois vassaux, & plusieurs Grands qui devoient solliciter la même faveur. Ils furent si satisfaits de ce qu'on la leur accorda, qu'ils offrirent de réparer, quoi qu'il pût leur en coûter, ce qu'ils avoient détruit comme ennemis, se soumettant avec joie, eux, leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, & toute l'étendue de leurs terres au pouvoir des Romains; l'équité jointe à la clémence l'emporta cependant; on leur ordonna de rentrer tranquillement dans leurs habitations, & ils rendirent nos prisonniers; ils envoyerent encore les ôtages qu'on leur avoit demandés & promirent d'obéir aux ordres qu'ils recevroient.

A cet exemple encourageant de bonté, accoururent, avec tous les leurs, Arahaire & Usafre, tous deux Princes du sang royal: c'étoient les plus excellens Généraux de ces nations; l'un commandoit une partie des Transjugitains & des Quades, & l'autre quelques Sarmates, dont le voisinage &

e caractere sauvage cimentoit l'ami-
ié. L'Empereur qui craignit que cette
nultitude, sous prétexte de faire la
aix, ne prît tout à coup les armes,
a sépara & ordonna que ceux qui
e présentoient pour les Sarmates,
éloignassent un peu, jusqu'à ce qu'on
ût terminé ce qui concernoit Ara-
aire & les Quades.

Ceux-ci parurent à leur maniere,
ans l'attitude la plus humble, & ces
êmes hommes qu'on n'avoit pu en-
ger jusques-là à donner des garants
e leurs traités, ne pouvant se justi-
er des actions atroces qu'ils avoient
ommises, accorderent, pour se souf-
aire au dernier supplice, les ôtages
u'on exigea.

Cet article réglé avec les Quades,
n admit Usafre à demander grace;
rahaire soutenoit & prétendoit avec
ostination, que la paix qu'il venoit
obtenir devoit également regarder
e Prince comme son compagnon,
oique son inférieur, auquel il étoit
dns l'habitude de commander. Mais
cte question ayant été discutée, les
S:mates, qui de tous temps avoient
é: cliens des Romains, reçurent or-

dre de ſecouer le joug d'une puiſſance étrangere, & de donner des ôtages; ils ſaiſirent avec joie cette occaſion de ſerrer des nœuds qui alloient faire leur tranquillité.

Un nombre infini de nations & de Rois, vinrent à la nouvelle qu'Arahaire avoit été renvoyé abſous, demander grace; l'ayant obtenue avec la même facilité, ils firent promptement venir les fils de leurs premieres familles, qu'ils donnerent comme cautions; lorſqu'ils rendirent nos priſonniers, ils témoignerent autant de regret de s'en ſéparer que s'ils euſſen été leurs compatriotes. On reprit en ſuite en conſidération l'état des Sar mates qu'on trouva plus dignes d pitié que de haine; il n'eſt pas croya ble combien ils retirerent d'avantage de cet incident, & il eſt vrai de dir ce que quelques-uns ſoutiennent, c'e que le pouvoir du Prince fait ou ſub jugue le deſtin. Les naturels de ce pay étoient autrefois nobles & puiſſans mais des eſclaves formerent une cor juration; & comme les Barbares for conſiſter le droit dans la force, i triompherent de leurs maîtres qui le

égaloient en valeur, mais qui leur cédoient en nombre. Ceux-ci, que la crainte aveugla ſur le parti qu'ils devoiènt prendre, ſe retirerent fort loin chez les Victohales, préférant comme un moindre mal d'obéir à leurs défenſeurs, plutôt que de ſervir leurs eſclaves ; lorſque nous les eumes reçus en grace, ils raconterent en gémiſſant les maux qu'ils avoient eſſuyés, & demanderent qu'on aſſurât leur liberté.

L'Empereur fut touché des injuſtices qu'on leur avoit faites, il les aſſembla en préſence de l'armée, & leur parlant avec douceur, leur défendit d'obéir déſormais à d'autres qu'à lui ou à des Généraux Romains ; & pour donner une ſorte de dignité à leur réhabilitation, il établit ſur eux Zizais en qualité de Roi ; les preuves de fidélité que ce Prince nous donna depuis, prouvent qu'il étoit propre à remplir un poſte honorable. Après cette belle action, l'Empereur ne permit ni aux Quades ni aux Sarmates de ſe ſéparer, avant que nos priſonniers fuſſent revenus, ſelon le traité.

Ces accords ainſi paſſés avec les Barbares, on marcha à Brégétion,

pour éteindre dans les larmes ou dans le ſang les reſtes de la guerre que les Quades faiſoient dans ces quartiers. Vitrodore, fils du Roi Viduarius, Agilimunde ſon vaſſal, & d'autres Grands & Magiſtrats des peuples, à la vue de notre armée qui avoit pénétré au ſein de leur pays, par-tout où nos ſoldats parurent, ſe jeterent à leurs pieds, & ayant obtenu grace, ſe ſoumirent; ils donnerent leurs enfans comme des gages de leurs diſpoſitions à obéir, & tirant leurs épées, qu'ils regardent comme des divinités, ils jurerent qu'ils ſeroient fideles.

CHAPITRE XIII.

Conſtance Auguſte fait un grand carnage des Limigantes, Sarmates eſclaves qu'il force à quitter leurs habitations, & harangue ſon armée.

CECI ſe trouvant, comme on vient de le voir, heureuſement terminé, l'utilité publique exigea qu'on marchât ſans perte de temps, contre les Limigantes,

Limigantes, Sarmates esclaves qu'il n'étoit pas permis de laisser jouir plus long-temps de tous les crimes qu'ils avoient commis. Car, comme s'ils eussent oublié le passé, (& en cela seul d'accord avec leurs anciens maîtres & leurs ennemis) ils profiterent de l'instant même où ceux-ci firent une irruption, pour tomber sur le territoire Romain. On résolut cependant de s'en venger avec plus de douceur que ne l'exigeoit la grandeur de leur attentat, & de borner leur châtiment à les transplanter dans des terres éloignées, d'où ils ne pussent plus inquiéter les nôtres. Le souvenir des crimes qu'ils avoient commis leur fit craindre le danger; c'est pourquoi se doutant bien que tout le poids de la guerre alloit fondre sur eux, ils préparerent des ruses, des armes & des prieres. Mais au premier aspect de nos troupes, frappés comme de la foudre & redoutant les dernieres extrémités, ils demanderent la vie, promirent un tribut annuel, l'élite de leur jeunesse la plus robuste, & une entiere obéissance; prêts cependant, comme l'indiquoient leurs gestes & leur air, à rompre ces

engagemens ſi on leur ordonnoit de ſe tranſporter plus loin, tant ils comptoient ſur l'aſſiette des lieux où ils avoient fixé leurs demeures après avoir chaſſé leurs maîtres. Ce ſont ces terres où le fleuve (*a*) Parthiſque après divers détours ſe joint au Danube : tant que le premier de ces fleuves coule ſeul & librement, il parcourt de longs eſpaces qu'il reſſerre enſuite, en terminant ſon cours de maniere que les habitans de ces contrées, à l'abri des attaques des Romains par le lit du Danube, ſont garantis par le ſien des entrepriſes des Barbares ; le terrain naturellement humide, & les débordemens des fleuves offrent des lieux fangeux, couverts de ſaules, & impénétrables à quiconque n'eſt pas bien au fait du chemin ; joignez à cela que la principale riviere du pays embraſſant par ſon cours les deux extrémités de la preſqu'île que forme déjà le Parthiſque, acheve de ſéparer ces contrées du reſte des terres.

Le Prince les ayant donc exhortés, ils vinrent avec leur orgueil ordinaire

(*a*) Préſentement la Teiſſe, riviere de la haute Hongrie.

ſe préſenter en-deçà du fleuve, non pour obéir, comme la ſuite le fit voir, mais pour paroître ne point craindre nos troupes : leur contenance étoit ſiere, & montroit aſſez qu'ils ne s'approchoient que pour refuſer de ſe ſoumettre. L'Empereur qui prévit ce qui pouvoit arriver, partagea, ſans qu'ils s'en apperçuſſent, ſon armée en pluſieurs corps, de maniere que ces Barbares qui venoient à toute bride, ſe trouverent renfermés. Pour lui, environné de ſa garde, & placé ſur une terre élevée avec une ſuite peu nombreuſe, il les exhortoit avec douceur à ne par prendre le parti de la violence. Incertains d'abord ſur ce qu'ils feront, ils paroiſſent flotter entre divers partis; joignant enſuite l'artifice à la fureur, ils tentent, en feignant de demander la paix, d'en venir aux mains ; dans cette vue & pour ſe ménager les moyens de tomber à l'improviſte ſur nous, ils jettent fort loin leurs boucliers, afin que s'avançant inſenſiblement pour les relever, ils puiſſent, ſans qu'on ſe doute de leur ruſe, gagner du terrain. Le jour qui commençoit à baiſſer, fit ſentir

qu'il falloit terminer cette affaire : on donna le ſignal, & nos troupes fondirent ſur eux avec un courage intrépide : de leur côté ils ſe réunirent, ſerrerent leurs rangs, porterent tous leurs efforts vers l'éminence où ſe trouvoit Conſtance, & l'inſulterent des yeux & de la voix.

L'armée ne put voir ſans indignation cet excès de fureur ; pendant qu'ils s'acharnoient à attaquer le Prince, elle fondit ſur eux, & formant un front qui va toujours en diminuant, & qu'on appelle communément en terme militaire, *tête de porc*, elle les mit en déroute. A la droite l'infanterie maſſacra leur infanterie, à la gauche nos gens de cheval enfoncerent leurs eſcadrons.

La Cohorte Prétorienne qui veilloit à la garde du Prince, tantôt hachoit en pieces ceux qui oſoient lui réſiſter, tantôt elle prenoit à dos les fuyards.

Ces Barbares après une réſiſtance incroyable témoignoient encore par d'horribles cris, qu'ils avoient moins de chagrin de mourir, que d'être témoins de la joie de nos ſoldats.

Sans parler des morts, pluſieurs

étoient étendus par terre avec les jarrets coupés, & par conséquent hors d'état de fuir; d'autres sans bras, quelques-uns que le fer avoit épargnés, mais que le poids de ceux qui étoient tombés sur eux meurtrissoit, supportoient ces tourmens dans un profond silence. Aucun d'eux au milieu de tant de souffrances ne demanda quartier, n'abandonna son épée, ou ne pria d'abréger ses jours; mais tenant opiniâtrément leurs armes, quoique vaincus, ils trouvoient moins honteux d'être vaincus par des forces étrangeres que d'avouer leur défaite; on les entendoit murmurer tout bas, qu'ils n'avoient pas mérité que la fortune les traitât si mal. C'est ainsi que dans une demi-heure que dura cette action, il tomba tant de Barbares, qu'on ne connut qu'à la victoire que ç'avoit été un combat.

A peine eut-on dompté ces peuples, qu'on tira de leurs cabanes des troupes de personnes de tout âge & de tout sexe, qui composoient les familles de ces malheureux: renonçant à leur premier orgueil ils s'abaisserent aux plus grandes humiliations: on ne voyoit dans un petit espace, que des tas de

morts & des bandes de captifs ; l'ardeur de combattre & l'eſpoir du butin ſe ranimant, on ſe prépara à exterminer tous ceux qui avoient fui & qui ſe cachoient dans leurs chaumieres ; auſſi-tôt que nos ſoldats altérés du ſang de ces Barbares les eurent découverts, ils les enſevelirent ſous les ruines de ces réduits qu'ils détruiſirent ; aucune de ces demeures, quelque ſolide qu'elle fût, ne put garantir de la mort. Tout étant en feu, & aucun d'eux ne pouvant échapper, tant on leur avoit bouché tous les chemins, ou ils périſſoient par les flammes, ou s'ils ſortoient pour les éviter, ils trouvoient un nouveau ſupplice dans le fer du vainqueur. Quelques-uns cependant pour ſe ſouſtraire aux dards & aux flammes, ſe jeterent dans la riviere voiſine ; ils eſpéroient, à l'aide de leur adreſſe à nager, de gagner l'autre rive ; mais pluſieurs ſe noyerent, d'autres furent percés à coups de traits, enſorte que ce vaſte fleuve fut teint du ſang de ces malheureux Sarmates, que l'un & l'autre de ces élémens, de concert avec la haine & la valeur du ſoldat, concoururent à détruire. Après cette expédi-

tion on résolut de leur ôter tout espoir de conserver leur vie : c'est pourquoi lorsqu'on eut brûlé leurs habitations & enlevé leurs familles, on ordonna de rassembler des barques pour aller à la poursuite de ceux qui occupoient le rivage opposé : pour ne pas laisser refroidir le courage des troupes, on conduisit par des chemins couverts des soldats armés à la légere, & on les mit dans des nacelles, afin qu'ils pénétrassent dans les retraites des Sarmates ; ceux-ci furent d'abord trompés par les barques & les rames qui leur étoient connues. Mais l'éclat des armes leur découvrant l'approche du danger qu'ils redoutoient, ils se réfugierent dans les marais : nos gens les y poursuivirent avec acharnement, en massacrerent un grand nombre, & on trouva la victoire, là même où il sembloit téméraire de s'arrêter & d'entreprendre quelque chose. Les Amicenses étant détruits ou dispersés, on se tourna sans perte de temps contre les Picenses, peuple ainsi nommé à cause des frontieres qu'il habite ; le bruit des maux de leurs alliés faisoit leur sureté.

Comme il eût été dangereux de les

ſuivre dans des lieux dont on ignoroit les chemins, on employa pour les dompter le ſecours des Taïfales, & des Sarmates libres. La poſition des lieux réglant d'elle-même la marche des Alliés, nos troupes prirent leur route par les frontieres de la Méſie, les Taïfales occuperent les lieux les plus voiſins de leur pays, les Sarmates libres ſe rendirent ſur les terres qui étoient vis-à-vis des leurs. Les Limigantes effrayés par l'exemple récent des Nations vaincues & détruites, héſiterent long-temps pour ſavoir s'ils combattroient, ou s'ils demanderoient la paix. Des raiſons également fortes les faiſoient pencher pour l'un & l'autre de ces partis. Enfin le conſeil des vieillards l'emporta & décida qu'ils ſe rendroient. La ſoumiſſion de ces peuples qui s'étoient procuré la liberté les armes à la main, ſe joignit aux palmes de nos victoires ; le reſte plia ſous l'autorité du plus fort, témoignant qu'il mépriſoit les maîtres foibles dont il avoit ci-devant ſecoué le joug.

Ayant donc reçu la foi publique & quittant leurs montagnes, la plus grande partie ſe rendit au camp Romain,

d'où ils se répandirent dans les campagnes avec leurs parens, leurs femmes, leurs enfans, & le peu de bien qu'ils avoient pu emporter à la hâte. Ces mêmes hommes, qui sembloient résolus à perdre la vie plutôt que de consentir à quitter leur pays, tant ils estimoient une liberté insensée, obéirent & occuperent d'autres demeures tranquilles & sures, pour n'être plus inquiétés par des guerres, ni troublés par des séditions.

Mais s'ils parurent d'abord souscrire avec plaisir à ces conditions, ce ne fut pas pour long-temps, leur férocité naturelle se réveilla bientôt, & les porta à de nouveaux crimes dont nous parlerons dans la suite.

L'heureux succès de cette guerre, assura la tranquillité de l'Illyrie, l'Empereur ayant doublement conduit à sa perfection une aussi grande entreprise ; car il fit rentrer dans leurs anciennes demeures, des peuples suspects à la vérité par leur inconstance, mais dont on pouvoit espérer qu'ils se conduiroient mieux ; pour comble de grace, il leur donna encore pour Roi, non un homme mé-

prisable, mais un Prince qu'ils avoient auparavant choisi, & qui brilloit autant par les qualités du corps, que par celles de l'esprit.

Constance enorgueilli de ces avantages & décoré pour la seconde fois par les troupes du surnom de Sarmatique à cause de ces peuples vaincus, assembla au moment de son départ les cohortes, les centuries, & tous les manipules ; & après être monté sur son tribunal qu'environnoient les étendards & les aigles aussi bien que la foule des divers ordres, il leur adressa d'un air gracieux ce discours.

» Intrépides soutiens de l'Empire
» Romain, le souvenir de belles ac-
» tions, préférable à tout pour de
» vaillans hommes, nous porte à vous
» entretenir avec modestie, des mal-
» heurs auxquels les triomphes que le
» ciel vient de nous accorder, nous
» ont mis en état de remédier, soit
» avant, soit durant l'ardeur des com-
» bats. Qu'y a-t-il de plus beau,
» qu'y a-t-il de plus digne d'être transf-
» mis à la postérité que la joie de
» soldats qui ont vaillamment combat-
» tu, que celle d'un chef dont les

» opérations ont été couronnées de
» ſuccès ! Pendant que nous défen-
» dions l'Italie & les Gaules, des en-
» nemis furieux parcouroient l'Illy-
» rie, inſultoient audacieuſement à
» notre abſence, & ravageoient nos
» frontieres par de fréquentes incur-
» ſions. Tantôt ils paſſoient des rivie-
» res à gué, tantôt dans des arbres
» creuſés, non pour ſe battre en
» regle & courageuſement, mais pour
» commettre à la dérobée des brigan-
» dages auxquels ils ſont accoutumés
» & qui les ont rendus de tout temps
» redoutables à nos peres : l'éloigne-
» ment où nous étions, nous fit ſup-
» porter ces maux auſſi long-temps
» que nous le pûmes, parce que
» nous eſpérions que l'habileté de
» nos Généraux arrêteroit ces pertes
» légeres. Mais cette audace s'étant
» enfin accrue, au point d'expoſer
» nos provinces à des déſaſtres auſſi
» conſidérables que fréquens, après
» avoir fortifié toutes les avenues de
» la Rhétie, & pourvu au repos des
» Gaules & des lieux que nous laiſ-
» ſions derriere nous, nous ſommes
» venus dans les Pannonies pour

» rétablir avec le ſecours du ciel ces
» provinces chancelantes ; vous ſavez
» que tous nos préparatifs étant faits,
» nous nous ſommes chargés dès le
» printemps de cette ſérieuſe entre-
» priſe. D'abord nous avons garanti
» la conſtruction de nos ponts de ba-
» teaux, contre la multitude des
» traits ennemis ; cet ouvrage une
» fois achevé, nous ſommes entrés
» auſſitôt ſur leurs terres & avons
» détruit, ſans qu'il nous en ait coûté
» beaucoup de monde, ceux des Sar-
» mates qui ont oſé nous réſiſter ;
» fondant avec le même courage ſur
» les Quades qui venoient au ſecours
» de leurs voiſins & attaquoient en
» furieux nos bataillons, nous les
» avons écraſés. Ces peuples con-
» vaincus par les pertes conſidérables
» qu'ils ont eſſuyées dans ces actions,
» de tout ce dont notre valeur eſt
» capable, ont laiſſé tomber leurs
» armes de ces mains qu'ils avoient
» préparées pour le combat ; & voyant
» qu'il ne leur reſtoit de ſalut que
» dans les prieres, ils ont imploré
» en ſupplians, la clémence d'un
» Prince dont ils avoient vu ſi ſou-

» vent les entrepriſes ſuivies d'heu-
» reux ſuccès. Ces ennemis n'ont pas
» été plutôt domptés, que nous avons
» également vaincu les Limigantes ;
» plusieurs ont été tués, le reſte pour
» éviter la mort, s'eſt réfugié dans
» les marais. Après de ſi grands ſuc-
» cès il nous a paru convenable d'u-
» ſer de douceur. Faiſant donc grace
» à un bon nombre de ces Sarmates
» eſclaves, nous les avons relégués
» dans des lieux trop éloignés pour
» qu'on puiſſe craindre qu'ils entre-
» prennent quelque choſe ; nous
» avons donné pour Roi aux Sarma-
» tes libres, Zizais qui nous ſera
» déſormais dévoué & fidele ; nous
» aimons mieux établir un Roi ſur
» ces Barbares que le leur ôter ; &
» ce qui releve encore l'éclat de cette
» démarche, c'eſt qu'eux-mêmes
» avoient autrefois choiſi ce Prince
» qui leur eſt cher. Nous avons donc
» obtenu par cette ſeule expédition
» l'avantage, d'un côté de venger la
» République des inſultes de vaga-
» bonds ; de l'autre, de vous pro-
» curer un nombre ſuffiſant d'eſcla-
» ves, car la valeur doit ſe conten-

» ter de ce qui eſt le fruit de ſes
» fatigues & de ſes exploits. Nos
» richeſſes & nos tréſors ſont aſſez
» conſidérables, puiſque nous avons
» conſervé par notre bravoure & par
» nos travaux, les poſſeſſions de
» tous nos ſujets, ce qui doit être
» l'unique objet des vœux & de l'am-
» bition d'un Prince ſage; enfin je
» remporte pour la ſeconde fois du
» peuple vaincu, le ſurnom de Sar-
» matique que vous n'avez pas héſité
» (j'oſe le dire ſans orgueil) de
» m'accorder avec autant d'unanimité
» que de juſtice. » Après ce diſcours
la foule tranſportée d'une joie qu'a-
nimoit encore plus l'eſpoir des récom-
penſes, éclata en éloges du Prince,
prit les Dieux à témoins que Conſ-
tance étoit invincible, & rentra gaie-
ment dans le camp. L'Empereur fut
ramené au quartier royal, d'où après
s'y être repoſé deux jours, il revint
en triomphe à Sirmium, & les trou-
pes s'en retournerent à leurs diverſes
deſtinations.

CHAPITRE XIV.

Sapor insiste pour ravoir l'Arménie & la Mésopotamie, & les Ambassadeurs Romains reviennent sans succès de la Perse.

Dans le même temps Prosper, Spectate & Eustate envoyés, comme nous l'avons dit, en Perse, trouverent le Roi qui étoit revenu à Ctesiphonte, ils lui présenterent des lettres de l'Empereur & les présens qui les accompagnoient; ils demanderent à pur & plein la paix, refuserent de se relâcher sur quoi que ce fût des intérêts & de la majesté de la République, & assurerent que l'alliance ne seroit conclue, qu'autant qu'on conviendroit de n'exciter aucun trouble, soit dans l'Arménie, soit dans la Mésopotamie. Après un long séjour, voyant que ce Prince s'obstinoit à vouloir qu'on lui cédât ces provinces, ils s'en revinrent sans avoir rien conclu. On envoya à leur place pour faire

les mêmes propositions, le Comte Lucilien & Procope le Secrétaire; ce dernier entraîné par les circonstances, donna lieu à de nouveaux troubles.

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XVIII.

CHAPITRE I.

Julien s'occupe de l'avantage des Gaules, & veille à ce que la justice soit exactement rendue.

TELS sont les événemens dont les diverses parties de l'Empire Romain furent le théâtre pendant cette année ; les affaires étoient pourtant sur un meilleur pied dans les Gaules sous le Consulat des freres Eusebe & Hypace. Julien qui s'étoit illustré par une suite de conquêtes, débarrassé d'occupations guerrieres, ne travailla pas avec moins de zele, durant ses quartiers d'hiver, au bonheur des provinces. Il empêcha soigneusement qu'on ne surchargeât personne

d'impôts, qu'aucun pouvoir étranger ne prît le deſſus : il écarta auſſi tous ceux qui profitoient des malheurs publics pour augmenter leurs riches patrimoines, & ne permit pas aux juges de manquer impunément à leur devoir ; il corrigea d'autant plus aiſément ces abus, que décidant lui-même les procès, lorſque l'importance des objets, ou la qualité des perſonnes l'exigeoit, on le vit diſtinguer toujours avec une impartialité incorruptible, les innocens des coupables.

Parmi les exemples ſans nombre de ce qu'il fit de louable dans ces occaſions, en voici un qui ſuffit pour faire juger du reſte. Numerius, qui avoit été peu auparavant Recteur de la Narbonnoiſe, fut accuſé de vol, & par une rigueur inouïe, parut publiquement devant le tribunal du Prince : comme il nioit tous les chefs d'accuſation intentés contre lui, & qu'on ne pouvoit le convaincre ſur aucun ; l'Orateur Delphidius qui l'attaquoit avec violence, piqué de n'avoir pas de meilleures preuves à produire, s'écria : *Qui donc*, illuſtre Céſar, *ſera coupable s'il ſuffit de nier ? Et*

qui, lui répondit ſur le champ fort à propos Julien, *& qui ſera innocent s'il ſuffit d'accuſer ?* C'eſt ainſi que ſe comporta ſouvent ce Prince, dans les affaires civiles.

CHAPITRE II.

Julien répare les murailles des forts qu'il avoit pris ſur le Rhin, paſſe ce fleuve, & après avoir dévaſté la partie de l'Allemagne qui étoit en guerre avec nous, force cinq Rois Allemands à demander la paix & à rendre nos priſonniers.

Sur le point de marcher à une expédition preſſante contre les Allemands, dont quelques bourgades lui paroiſſoient ſuſpectes & capables d'actions atroces, ſi on ne les domptoit, comme on avoit dompté les autres ; il fut long-temps embarraſſé ſur les moyens de ſaiſir la premiere occaſion de tomber en force & bruſquement ſur leurs terres, avant qu'ils puſſent en être avertis : enfin il s'arrêta à un

plan, dont le ſuccès prouva qu'il avoit été ſagement conçu.

Sans découvrir ſon deſſein à perſonne, il envoya comme Ambaſſadeur au Roi Hortaire, qui étoit alors en paix avec nous, Hariobaude, Tribun hors de charge, mais d'une valeur & d'une fidélité reconnues. De là cet Officier devoit ſe porter ſur les frontieres des peuples qu'on vouloit attaquer, afin qu'il pût à l'aide de leur Langue, qu'il entendoit très-bien, découvrir ce qu'ils méditoient. Hariobaude partit courageuſement pour cette commiſſion.

Julien ſe préparant enſuite à exécuter ſon projet, aſſembla ſes troupes dans la ſaiſon convenable, & ſe mit en marche : il regardoit comme eſſentiel d'occuper & de réparer de bonne heure, avant que la fureur des combats ſe déployât, les villes détruites ; d'y établir des magaſins à la place de ceux qui avoient été brûlés, & de les pourvoir des vivres que les Bretons ont coutume de porter. L'un & l'autre fut exécuté avec une célérité incroyable ; car d'un côté ces magaſins furent promptement conſtruits &

remplis au-delà de ce qui étoit néceſſaire : & de l'autre il s'empara de ſept villes, Erkelens, Bimmen, Santen, Nuys, Bonne, Andernach & Bingen. Il eut dans cette derniere place le plaiſir de voir paroître ſubitement le Préfet Florentius qui lui amenoit un corps de troupes & des vivres pour long-temps. Il ne reſtoit plus qu'un objet que les circonſtances rendoient abſolument néceſſaire ; c'étoit de réparer les murailles de ces villes pendant que perſonne ne s'y oppoſoit ; car il eſt évident que les Barbares étoient alors retenus dans le devoir par la crainte, & les Romains par l'affection qu'ils portoient à leur Général.

Les Rois, en vertu de l'accord paſſé l'année précédente, envoyerent ſur leurs propres voitures les matériaux néceſſaires aux édifices ; & les ſoldats auxiliaires qui mépriſoient toûjours ces ſortes de corvées, gagnés par les careſſes de Julien, s'y prêterent ſans répugnance & tranſporterent même ſur leurs têtes des arbres longs de cinquante & plus de pieds encore. Tandis que tout cela s'exécutoit ſans délai, Hariobaude revint

& rendit compte de ce qu'il avoit découvert ; aussi-tôt & sans perdre de temps, on marcha avec toute l'armée à Mayence. Florentius & Lupicin qui avoit succédé à Sévere, soutinrent opiniâtrément qu'on devoit profiter du pont qui se trouvoit ici pour traverser le fleuve : Julien s'y opposa avec fermeté, & dit qu'il ne falloit pas mettre le pied sur les terres des peuples avec qui l'on étoit en paix, de peur que le soldat, comme il arrive souvent, accoutumé à détruire tout ce qu'il rencontre, ne donnât lieu à rompre brusquement les traités. Les Allemands contre lesquels nous marchions, pensant au danger qu'ils alloient courir, exhorterent tous avec menaces le Roi Suomaire, qui étoit devenu notre allié par le dernier traité, à nous empêcher de passer le Rhin. Les bourgades de ce Prince touchoient aux rives qui étoient au-delà de ce fleuve ; mais Suomaire protestant qu'il étoit trop foible pour nous résister seul, ils vinrent en force près de Mayence dans le dessein d'arrêter de tout leur pouvoir le passage de notre armée. Deux raisons prouverent

donc la ſageſſe de l'avis de Julien : il évita d'un côté le dégât qu'on auroit fait ſur les terres de nos alliés ; de l'autre, il choiſit un lieu commode pour y faire un pont qu'on n'auroit pu conſtruire ſous les yeux d'ennemis belliqueux, ſans ſacrifier bien du monde.

Les Barbares qui découvrirent notre projet, côtoyerent lentement le rivage oppoſé ; & chaque fois qu'ils nous virent de loin dreſſer nos tentes, ils s'arrêterent, paſſerent la nuit ſous les armes & donnerent tous leurs ſoins à défendre le paſſage. Nos troupes parvenues au lieu qu'on avoit choiſi, ſe repoſerent après s'être retranchées. Julien appela Lupicin dans le conſeil, & ordonna à quelques Tribuns qu'il choiſit de tenir prêts avec des pieux trois cents ſoldats armés à la légere, ſans dire où & comment il vouloit les employer. Lorſqu'ils furent raſſemblés, on les mit vers le milieu de la nuit ſur quarante petits bateaux, les ſeuls qu'on put trouver. Il leur fut encore ordonné de parcourir le fleuve dans le plus grand ſilence, de ne pas faire même uſage des

rames pour que le bruit des eaux n'attirât pas l'attention des barbares, & pendant que les ennemis s'amuſeroient à conſidérer les feux que nous avions allumés, de gagner habilement & avec adreſſe le rivage oppoſé. Durant cette expédition, le Roi Hortaire notre ancien allié, non qu'il fût dans l'intention de remuer, mais également ami de ſes voiſins, avoit invité les Rois, les Princes & les grands Seigneurs Allemands, à un feſtin qu'on pouſſa, ſuivant l'uſage des Barbares, juſqu'à la troiſieme veille de la nuit; nos troupes qui rencontrerent les convives au moment où ils ſe retiroient, n'en purent ni tuer, ni prendre un ſeul; les ténebres & la légéreté de leurs chevaux concoururent à favoriſer leur fuite; mais il n'échappa des goujats ou valets d'armée qui les ſuivoient, que ceux que l'obſcurité déroba à la vue de nos ſoldats.

La nouvelle du paſſage des Romains, qui comptoient bien d'après les expéditions précédentes ſe dédommager de leurs travaux dès qu'ils ſeroient à portée de l'ennemi, frappa tellement ces Rois & ces Peuples, qui

qui avoient paru si actifs pour empêcher la construction du pont, que saisis d'effroi, ils prirent la fuite, & leur fureur indomptable se ralentissant tout d'un coup, ils ne penserent qu'à transporter plus loin leurs familles & leurs biens.

Tout obstacle étant donc levé, on jeta un pont, & nos soldats trompant l'attente de ces Nations inquiétes, parurent au milieu d'elles, & traverserent sans les troubler en rien, les états de Hortaire. Ils n'userent pas de la même douceur sur les terres des Rois ennemis qu'ils parcoururent en y mettant tout à feu & à sang. Après avoir brûlé les clôtures qui environnoient leurs foibles cabanes, & égorgé un grand nombre d'habitans, après en avoir vu périr plusieurs & forcé les autres à se rendre, on marcha à un endroit nommé Capellatius ou Palas (*a*): les bornes qu'on y trouve distinguent les terres des Bourguignons de celles des Allemands. Nous y établîmes le camp pour rassurer & recevoir les deux Rois Macrien & Ha-

(*a*) On croit que c'est Capello, petite ville dans le Duché de Cleves.

riobaude; ils étoient freres, & la vue du danger qui les menaçoit, les porta à demander la paix en tremblant.

Le Roi Vadomaire, dont les Etats étoient dans le voisinage de Basle, suivit cet exemple : on le reçut favorablement sur des lettres de Constance qu'il présenta, & qui le recommandoient fortement. L'Empereur l'avoit déjà admis autrefois au nombre des alliés de Rome. Macrien, lorsqu'il fut avec son frere au milieu de nos aigles & de nos enseignes qu'il voyoit pour la premiere fois, ne put contenir l'admiration que lui causoit l'éclat de notre armée & parla en faveur de ses gens. Vadomaire, notre voisin & notre allié, n'exaltoit pas moins le brillant de nos troupes, qu'il se rappeloit pourtant d'avoir vues dans sa jeunesse. Après de longues délibérations, on s'accorda enfin à donner la paix à Macrien & à Hariobaude. Vadomaire qui étoit venu, autant pour assurer sa tranquillité, que sous prétexte de demander la paix pour les Rois Urius, Ursicinus & Vestralpe, ne reçut aucune réponse; l'inconstance naturelle à ces Barbares fit crain-

dre qu'ils n'oubliassent, aussi-tôt que nous aurions quitté ces contrées, le traité qu'auroient moyenné des médiateurs.

Mais leurs moissons & leurs habitations étant brûlées, & plusieurs de leurs gens, ou massacrés, ou faits prisonniers, ils envoyerent directement & en leurs propres noms, des députés qui implorerent notre pitié avec autant de soumission, que s'ils eussent eux-mêmes commis ces ravages contre nous : la paix leur fut accordée aux mêmes conditions qu'aux autres. On n'oublia pas sur-tout de faire rendre au plutôt les prisonniers qu'ils avoient faits dans leurs diverses courses.

CHAPITRE III.

Supplice du Général d'Infanterie, Barbation, & de sa femme.

Tandis qu'une direction céleste redressoit ainsi nos affaires dans les Gaules, il s'éleva à la Cour de Constance un nouveau tourbillon de troubles; d'abord légers, mais qui se terminerent enfin par une catastrophe funeste.

Un essaim d'abeilles (*a*) s'établit dans la maison de Barbation, Général d'Infanterie. Les experts qu'on consulta avec inquiétude sur ce prodige, répondirent qu'il annonçoit un grand malheur, fondés sur ce qu'on a coutume après que ces animaux ont bâti leurs ruches & déposé leur miel,

(*a*) « En quelqu'endroit qu'il s'arrête, (le Roi » des abeilles) toute l'armée campe. Elles servent » alors pour les augures tant publics que particuliers; » savoir lorsqu'elles se posent dans les temples, ou » dans les maisons, & qu'étant accrochées ensemble, » elles forment comme une grappe de raisins. On a » souvent employé les grandes expiations pour dé» tourner les malheurs qu'on croyoit qu'elles pronos» tiquoient. » *V. Pline, Hist. Nat. Liv. XI, Chap. 17.*

de les chaſſer à l'aide de la fumée & au bruit des inſtrumens. La femme de Barbation, nommée Aſſyria, n'étoit ni prudente ni diſcrete: pouſſée par une ſotte vanité, elle employa le miniſtere d'une eſclave qu'elle avoit eue de la ſucceſſion de Silvain, & qui s'entendoit aux chiffres, pour écrire fort mal-à-propos ſur un ton lamentable à ſon mari, qui étoit abſent pour une expédition, & que tout ce qu'on lui avoit prédit inquiétoit beaucoup; elle le conjuroit dans ſa lettre, lorſqu'il ſuccéderoit à Conſtance, dont elle croyoit la mort peu éloignée, de ne pas la mépriſer en lui préférant Euſebie qui l'emportoit ſur tant de femmes par ſa beauté. Cette lettre fut expédiée auſſi ſecrétement qu'on le pût; mais la ſervante, dès que la campagne fut finie, en porta une copie à Arbétion, chez lequel elle ſe ſauva de nuit, & où elle fut reçue avec empreſſement.

Celui-ci muni de cette preuve, & habile, comme il étoit, à imputer des crimes, ne tarda pas à communiquer la lettre à Conſtance: ſelon l'uſage, l'affaire fut traitée ſans délai; Barba-

tion ayant avoué qu'il avoit reçu cette lettre, & sa femme étant convaincue par cet indice trop évident qu'elle l'avoit écrite, l'un & l'autre perdirent la tête. Leur mort occasionna de longues recherches, & exposa bien des innocens & des coupables à des tourmens. Au nombre des premiers se trouva le Tribun Valens qui avoit été Chef des Gardes; il soutint plusieurs fois aussi bien que d'autres la torture, quoiqu'il ignorât parfaitement ce qui s'étoit passé. Ce fut pour le dédommager en quelque sorte de l'affront & du danger auquel on l'avoit exposé, qu'il fut ensuite nommé Duc de l'Illyrie.

Barbation étoit insolent & grossier, haï de presque tout le monde, parce qu'étant, sous Gallus, Commandant des Gardes, il s'étoit montré fourbe & traître: enflé d'orgueil à la mort de ce Prince, & se voyant élevé à un poste plus honorable encore, il calomnia également Julien, & ne se lassa pas, au grand regret des gens de bien, de rebattre les oreilles de Constance toujours avides, de quantité de bruits malins. Il ignoroit sans doute le beau

mot d'Ariſtote (*b*) qui envoyant ſon parent & ſon diſciple Calliſthene à Alexandre, l'exhortoit à parler peu, & à ſe rendre agréable à un homme qui d'un mot pouvoit décider de la vie ou de la mort des ſujets.

Qu'on ne s'étonne pas que les hommes, dont les ames ont de l'affinité avec les intelligences céleſtes, diſtinguent quelquefois ce qui peut leur nuire ou leur être profitable, puiſque les animaux privés de raiſon, aſſurent ſouvent leur conſervation par le ſilence, comme le prouve cet exemple ſi connu. Les oyes ſauvages quittent l'Orient à l'approche des chaleurs, pour tirer à l'Occident : parvenues au mont Taurus qui abonde en aigles, pour échapper à ces oiſeaux redoutables, & pour ne pas ſe trahir par leur cris, elles rempliſſent leurs goſiers de petites pierres qu'elles laiſſent tomber auſſitôt qu'elles ont traverſé ces hauteurs, & continuent enſuite tranquillement leur vol.

(*b*) *Voyez Valere Maxime, Liv. VII, Chap.* 11, §. 11. Calliſthene étoit fils de Heron niece d'Ariſtote. C'eſt lui qui étant à table avec Alexandre, fit ſucceſſivement l'éloge & la ſatyre des Macédoniens. *Voyez Plutarque, Vie d'Alexandre.*

CHAPITRE IV.

Le Roi des Perſes, Sapor, ſe diſpoſe à attaquer les Romains avec toutes ſes forces.

PENDANT que ces enquêtes ſe faiſoient avec grand ſoin à Sirmium, les trompettes guerrieres annoncerent de nouveaux dangers à l'Orient. Le Roi des Perſes fortifié du ſecours des nations féroces qu'il avoit pacifiées, & brûlant du déſir d'étendre ſon Empire, aſſembla beaucoup de troupes, d'armes & de vivres; il évoqua auſſi des ombres & conſulta tous les devins; après ces préparatifs il réſolut de tout envahir à l'approche du printemps.

Des avis ſurs confirmerent les premiers bruits de cette entrepriſe, & la crainte des maux qui nous menaçoient, s'empara de tous les eſprits; la cabale des Courtiſans qui forgeoient nuit & jour des rapports au gré des Eunuques, préſentoit Urſicin à l'Empereur ombrageux & timide, comme la tête

de Méduse : ils répétoient sans cesse, qu'envoyé depuis la mort de Sylvain dans ces Provinces pour les défendre, comme s'il n'y avoit que lui qui en fût capable, il s'occupoit sans doute de projets ambitieux. Plusieurs tâchoient par cette vile adulation d'obtenir la faveur d'Eusebe, alors Grand-Chambellan, & auquel, pour dire la vérité, c'étoit Constance qui sembloit faire la cour.

Deux raisons principales acharnoient Eusebe à la perte d'Ursicin ; l'une, c'est que cet Officier étoit le seul qui n'eût pas besoin de sa protection ; l'autre, c'est que jamais il n'avoit voulu, avec quelqu'instance que le Chambellan l'en eût prié, lui céder la maison qu'il possédoit dans Antioche.

Eusebe, tel qu'une couleuvre qui abonde en venin, & qui excite à nuire ses petits qui se traînent à peine, employoit les jeunes Eunuques de la chambre, à saisir, dans le service de la vie privée, l'occasion de tromper le crédule Constance, & de répandre de leur voix douce & flatteuse, le poison de l'envie sur la conduite de ce respectable Officier ; ceux-ci

n'obéirent que trop à ces ordres.

En abhorrant cette espece d'hommes & leurs semblables, on ne peut que louer l'ancien Domitien (*a*) qui, malgré l'opprobre qu'il a imprimé à son nom par sa conduite, bien différente de celle de son pere & de son frere, se distingua pourtant par une loi sage, & qui défendoit sous des peines séveres, de mutiler aucun enfant dans l'enceinte de la juridiction Romaine. Qui pourroit sans cette sage ordonnance résister à l'essaim d'eunuques qu'il y auroit, puisque déjà malgré leur petit nombre, ils sont si fort à charge ?

On s'y prit cependant contre Ursicin avec précaution, & pour éviter, comme on faisoit semblant de l'appréhender, que si on le mandoit de nouveau, la crainte ne le portât à un parti violent, on attendit du hasard l'occasion de le faire mourir. Tandis qu'on épioit ce moment avec impatience, & que nous nous arrêtions à Samosate (*b*), place autrefois célebre dans

(*a*) *Voyez Suètone, vie de Domitien, Chap. 7. Apollon de Tyane, Liv. VI, Chap. 42.*

(*b*) *Voyez ci-dessus Liv. XIV, Chap. 8.*

la Comagene, nous reçumes divers avis ſurs d'une révolution dont nous parlerons dans la ſuite.

CHAPITRE V.

Antonin employé dans la milice paſſe avec toute ſa famille dans le parti de Sapor, qu'il détermine à faire la guerre aux Romains.

Un certain Antonin qui, de riche négociant qu'il étoit, prit le parti de s'attacher au Duc de la Méſopotamie pour tenir ſes comptes, rempliſſoit alors une place dans la milice. Cet homme habile & prudent étoit fort connu dans toutes ces contrées. L'avidité de quelques perſonnes l'entraîna dans des pertes conſidérables; voyant enſuite que les plaintes qu'il portoit contre quelques Grands l'expoſoient de plus en plus aux injuſtices de ceux qui, chargés de l'examen de cette affaire, vouloient par-là faire leur cour; pour ne pas regimber con-

tre l'aiguillon, il prit le parti d'employer la douceur & les careſſes; il avoua donc ſes dettes, qu'on feignit de céder au fiſc; mais réſolu à ſe venger, il s'appliqua ſecrétement à connoître toutes les parties de la République; il entendoit les deux langues & étoit chargé des comptes; il connoiſſoit le nombre des ſoldats, le temps de leurs ſervices, les lieux où ils étoient en quartier, & ceux que l'on pouvoit employer à la guerre; il s'aſſura encore par des recherches continuelles de l'état des armes & des vivres, & juſqu'à quel point nous avions tout ce qui eſt néceſſaire pour une campagne. Lorſqu'il ſe fut mis ainſi au fait de l'intérieur de l'Orient, voyant que la plus grande partie de nos troupes & de l'argent deſtiné à les payer étoit en Illyrie, où des affaires ſérieuſes retenoient Conſtance, & ſe doutant bien qu'à l'échéance du terme d'acquitter la dette dont on lui avoit arraché l'aveu par crainte & par violence, il ſe verroit dans le plus grand danger, puiſque le Grand-Tréſorier ne manqueroit pas, pour ſe rendre agréable, de le preſſer extrême-

ment ; il prit les meſures néceſſaires pour ſe ſauver en Perſe avec ſa femme, ſes enfans & tous ſes parens ; dans la vue donc d'en impoſer aux troupes qui ont la garde des frontieres, il acheta à peu de frais un petit fond dans l'Hyaſpide que le Tigre baigne de ſes eaux.

Par cette feinte, perſonne n'oſant lui demander la raiſon des voyages qu'il faiſoit ſur les frontieres, où d'autres avoient également des terres, il put, à l'aide de domeſtiques ſurs & qui ſavoient nager, s'arranger ſecrétement avec Tamſapor, Gouverneur de ces contrées, & qui le connoiſſoit déjà. Celui-ci lui envoya une troupe de ſoldats agiles, au moment où profitant de la nuit, il s'embarqua avec tout ce qui lui appartenoit & paſſa en Perſe ; ſemblable en cela, quoiqu'il fit préciſément le contraire, à Zopyre qui livra Babylone (*a*).

Les choſes en étoient là dans la Méſopotamie, lorſque la cohorte des courtiſans, qui machinoient ſelon leur coutume, ſoutenue de la bande des

(*a*) *V. Juſtin, Liv. I, Chap. 10.*

Eunuques, trouva enfin le moyen de nuire à un très-vaillant homme. Ces misérables, toujours âpres & cruels, & qui ne tenoient à rien, n'aimoient à la passion que les richesses. Ils résolurent de confier le Gouvernement des parties Orientales à Sabinien, vieillard fort riche, mais foible & indolent, & que la bassesse de son état devoit bien éloigner de toute prétention à une pareille dignité. Pour Ursicin, qu'on nomma successeur de Barbation & Général de l'infanterie, il fut rappelé à la Cour, où on comptoit, comme on s'en vantoit hautement, de susciter des ennemis puissans & redoutables à cet homme que l'on disoit être remuant & avide de nouveautés.

Pendant que ces arrangemens se faisoient dans le camp de Constance, comme on arrange des rôles de Comédie, & que des émissaires parcouroient les principales maisons pour acheter à prix d'argent des suffrages; Antonin, conduit dans les quartiers d'hiver du Roi des Perses, y fut reçu avec joie : décoré de la tiare, (distinction qui admet à la table du Roi,

& fournit chez ce peuple l'occaſion de faire part de ce que l'on penſe, & de propoſer des avis) il parla ſans détour & ſans déguiſement contre la République : à l'exemple de Maharbal (*b*), qui reprochoit à Annibal ſa lenteur, il animoit Sapor, & ne ceſſoit de lui dire que la victoire étoit entre ſes mains, s'il ſavoit en profiter. Ce transfuge, élevé au milieu de nous & parfaitement inſtruit, voyant qu'il trouvoit des auditeurs attentifs, qui l'écoutoient dans le ſilence & avec autant d'admiration que les Phéaques dont parle Homere (*c*), rappela le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé depuis quarante ans. Il dit qu'après tant de combats, & ſur-tout après celui d'Hileie & de Singare, où on ſe battit pendant toute la nuit, & où nos gens eſſuyerent un carnage affreux, comme ſi un Hérault d'armes eût terminé l'affaire, les Perſes n'avoient pris ni Edeſſe, ni les ponts de l'Euphrate, tandis

(*b*) « Les Dieux n'accordent pas tout au même » homme : vous ſavez vaincre, Annibal ; mais vous » ne ſavez pas profiter de la victoire. » *Tite-Live*, *Liv. XXII*, *Chap. 61. Florus*, *Liv. XI*, *Chap. 4*.

(*c*) *Odyſſée*, *Liv. XIII*.

que leurs forces & leurs brillans succès, demandoient qu'ils étendissent leurs conquêtes, sur-tout dans un temps où le sang le plus pur de la République se répandoit dans des guerres civiles. Ce fut par de semblables discours que cet homme, attentif à éviter les excès du vin, profitoit des festins, où il est d'usage chez les Perses, comme il étoit anciennement chez les Grecs, de parler de guerres & d'affaires sérieuses, pour échauffer le Roi & l'encourager, vu sa grande puissance, à prendre les armes aussitôt que l'hiver seroit passé; de son côté il lui donna les plus fortes assurances qu'il l'assisteroit de tout son pouvoir.

CHAPITRE VI.

Le Général Urſicin mandé de l'Orient, eſt envoyé de la Thrace en Méſopotamie, où il fait obſerver par Marcellin l'arrivée de Sapor.

Dans le même temps Sabinien, bouffi du pouvoir inattendu qu'on lui avoit conféré, vint en Cilicie, & remit à celui qu'il devoit relever des lettres de Conſtance, qui l'exhortoit à ſe rendre en diligence à la Cour, pour y jouir de plus grandes diſtinctions. La ſituation des affaires étoit telle pourtant qu'au lieu de rappeler Urſicin, il auroit fallu le faire venir même de Thules (*a*) s'il y eût été, comme le ſeul homme qui fût au fait de l'ancienne diſcipline, & capable de conduire une guerre contre les Perſes.

(*a*) On croit que ce ſont aujourdhui les îles de Shet-land, qui dans l'antiquité, étoient réputées les plus éloignées des terres dans l'Océan voiſin du Septentrion.

Cette nouvelle affligea les provinces & fit crier tous les ordres de l'état qui voulurent à toute force retenir leur défenseur. Ils se rappeloient que chargé de les protéger, il n'avoit essuyé pendant dix ans aucun échec, quoiqu'il n'eût qu'un petit nombre de mauvais soldats ; & leur crainte étoit d'autant plus grande, que c'étoit dans un temps de crise qu'on leur ôtoit cet excellent officier, pour lui substituer un homme très-inhabile.

Nous croyons & non sans fondement, que la renommée qui fend les airs avec tant de rapidité, ayant porté la nouvelle de ce qui se passoit, donna lieu à de graves conseils chez les Perses. Après bien des délibérations, ils résolurent à l'instigation d'Antonin, vû qu'Ursicin étoit rappelé, & que celui qui lui succédoit ne méritoit que du mépris, que sans s'arrêter à des sieges dangereux, ils passeroient l'Euphrate pour se porter en avant & s'emparer à l'improviste des provinces qui depuis Gallien, n'avoient souffert d'aucune des guerres précédentes, & qui s'étoient enrichies par une longue paix ; Antonin

promit sous l'assistance du ciel de conduire heureusement cette entreprise.

Ce parti généralement pris & approuvé, les Perses ne s'occuperent plus pendant l'hiver que de rassembler au plus vîte, tout ce qu'il falloit pour la campagne prochaine, c'est-à-dire des vivres, des soldats, des armes & des machines de guerre.

Pour nous, après nous être un peu arrêtés en deçà du Taurus, nous gagnâmes en diligence & selon l'ordre de l'Empereur, l'Italie; arrivés près de l'Ebre (*b*) qui sort des montagnes Odrysienes, on nous remit des lettres de Constance : il nous enjoignoit de retourner incessamment & sans aucune marque de pouvoir, en Mésopotamie, où nous ne serions chargés d'aucune expédition dangereuse, l'autorité étant remise à un autre; les pernicieux directeurs du Prince se proposoient par là, si les Perses échouoient dans leurs entreprises, d'attribuer ce succès au nouveau Général; & dans le

(*b*) Aujourd'hui le *Mariza* qui prend sa source dans le mont Hæmus, traverse la Romanie & va se perdre dans la mer Egée.

cas contraire, de tomber ſur Urſicir & de l'accuſer d'avoir trahi la république. Balotés ainſi ſans raiſon, après bien des retardemens, nous trouvâmes à notre retour le mépriſable Sabinien ; c'étoit une homme d'une médiocre figure & puſillanime : incapable de ſoutenir ſans une crainte honteuſe le bruit d'un léger feſtin, bien moins encore le tumulte d'un combat.

Cependant tous les avis de nos eſpions s'accordoient avec les rapports des déſerteurs, à dire que les ennemis faiſoient ſans interruption des préparatifs ; & ce petit homme ne ſachant quel parti prendre, nous nous rendîmes en diligence à Niſibe pour nous occuper d'arrangemens propres à empêcher que les Perſes, qui feignoient de n'en vouloir pas à cette place, ne la priſſent au dépourvu. Pendant qu'on hâtoit les travaux dans la ville : la fumée & les feux qu'on vit continuellement & plus que de coutume, en deçà du Tigre dans le camp des Maures, à Siſarra, & même à une aſſez grande proximité de la place, indiquerent que les troupes ennemies avoient paſſé le fleuve. C'eſt pourquoi nous ſortî-

nes au plus vîte, pour les empêcher de s'emparer des chemins. Après avoir marché deux milles, nous trouvâmes ſur une chauſſée un enfant de bonne mine, qui pleuroit. Il étoit, à ce qui nous parut, âgé de huit ans, & avoit un collier autour du cou. Il nous dit que ſa mere qui avoit pris en tremblant la fuite à l'approche de l'ennemi, l'avoit abandonné.

Je ramenois donc en ville, par ordre du Général que la pitié avoit touché, cet enfant que j'avois pris ſur mon cheval, lorſque j'apperçus des partis ennemis qui voltigeoient autour de l'enceinte des murs. Tout effrayé des dangers qui accompagnent un ſiege, je poſai ce garçon entre une porte à demi ouverte, & rejoignis nos gens à toute bride & à perte d'haleine; peu s'en fallut que je ne fuſſe fait priſonnier; car le valet d'un certain Abdigidius, Tribun qui fuyoit & qui ſe déroba à la pourſuite d'un corps de cavaliers ennemis, fut ſaiſi au moment où je paſſois comme un trait; les Perſes lui demanderent qui étoit ce magiſtrat qui ſortoit de la ville: ayant répondu que c'étoit Urſicin qui

arrivé depuis peu, se rendoit au mont Izale, ils massacrerent ce domestique, & se réunirent ensuite pour se mettre à nos trousses. La vîtesse de mon cheval me les fit passer: je trouvai près d'Amudis, place foible, le détachement de nos troupes que je venois de quitter, qui se reposoient & faisoient paître leurs chevaux. J'élevai le bras, & retroussant le bord de mon manteau pour leur faire comprendre selon l'usage, que l'ennemi étoit là, je les joignis aussitôt, & partis avec eux malgré l'épuisement de mon cheval.

Nous redoutions le clair de lune, aussi bien que la plaine qui dans un cas malheureux ne nous offroit aucune retraite; puisqu'au lieu d'arbres ou de buissons, elle n'étoit couverte que d'herbes fort courtes. On imagina donc d'attacher une lanterne allumée, à un cheval qu'on laisseroit aller tout seul à gauche, tandis que nous tirerions du côté des gorges des montagnes qui étoient à droite, afin que les Perses, dans l'idée que le Général étoit précédé d'un flambleau, le suivissent; sans cette précaution, en-

veloppés & ſaiſis, nous tombions entre leurs mains.

Après être échappés à ce danger, nous arrivâmes à un petit bois rempli de vignes & d'arbres fruitiers ; les ſources froides qui y ſont, lui ont fait donner le nom de Majacarire : tous les habitans s'étoient ſauvés, nous n'y trouvâmes qu'un ſeul ſoldat caché dans un lieu écarté ; on le conduiſit au Général, les divers diſcours que la crainte lui fit tenir, le rendirent ſuſpect ; effrayé enfin par les menaces, il avoua tout ; il dit que né à Paris dans les Gaules, il avoit ſervi dans la cavalerie, & qu'appréhendant un châtiment qu'il avoit mérité, il s'étoit ſauvé chez les Perſes ; qu'il y avoit épouſé une honnête femme dont il avoit des enfans ; qu'envoyé plus d'une fois dans notre pays comme eſpion, il en avoit ſouvent rapporté des avis ſurs ; & qu'au moment où nous l'avions ſaiſi, il s'en retournoit pour faire part de ce qu'il avoit découvert, aux Généraux Thamſapor & Nohodares qui conduiſoient des partis détachés : lorſqu'on eut tiré de lui des éclairciſſemens ſur

l'état des ennemis, on le mit à mort.

Nos inquiétudes ne faiſant que croître, nous nous rendîmes auſſi vîte que nous le pûmes, à Amide ville célebre par les défaites qui ſuivirent. Là, nos eſpions étant arrivés, nous trouvâmes dans une gaîne, un parchemin ſur lequel étoient des caracteres que nous adreſſoit Procope, qu'on avoit envoyé ci-devant, comme nous l'avons dit, en Perſe avec le Comte Lucilien. Le ſens de cette lettre étoit obſcur, & cela pour prévenir quelque entrepriſe funeſte, ſi on venoit à le pénétrer; voici ce qu'elle contenoit: » Après avoir renvoyé les Ambaſſa» deurs Grecs, qu'il eût été peut» être plus prudent de faire mourir, » le vieux Roi non content de l'Hel» leſpont, joindra par des ponts, le » Granique & le Rindace, pour en» vahir l'Aſie avec de nombreuſes » armées. Naturellement dur & cole» re, il eſt encore incité à cette en» trepriſe par le ſucceſſeur d'Adrien, » autrefois Prince Romain: c'en eſt » fait de la Grece ſi elle ne ſe tient » ſur ſes gardes ».

Ces paroles ſignifioient que le Roi des

des Perses sollicité par Antonin, tâcheroit de s'emparer de tout l'Orient après avoir passé l'Anzabe & le Tigre. Lorsqu'on eut, non sans peine, percé l'obscurité de cet avis, on prit ce sage parti.

Il y avoit dans ce temps un Satrape de la Cordouene soumise à la puissance des Perses; c'étoit Jovien, qui avoit passé sa jeunesse dans un pays de la domination Romaine. Il s'entendoit secrétement avec nous, par la raison qu'ayant été en ôtage en Syrie, & entraîné par la douceur des lettres, il souhaitoit passionnément de revenir au milieu de nous.

Je lui fus député avec un Centurion de confiance, pour découvrir plus exactement encore ce qui se passoit. Nous ne parvînmes jusqu'à lui qu'après avoir franchi d'étroits défilés & de fort hautes montagnes. Dès qu'il m'eut reconnu & reçu avec politesse, je m'ouvris à lui sans témoins sur le motif de mon voyage; il me donna un guide fidele & qui connoissoit ces lieux, pour me conduire à de hauts rochers éloignés de là, & d'où, si la vue l'avoit permis, on

auroit pu découvrir à cinquante milles, les plus petits objets.

Nous y paſſâmes deux jours entiers, & le troiſieme nous vîmes dès que le ſoleil parut, toutes les terres des environs, couvertes de bataillons innombrables, & le Roi qui précédoit l'armée, revêtu de vêtemens éclatans. A ſa gauche marchoit Grumbates, Roi des Chionites : quoique de moyen âge, il étoit couvert de rides : c'étoit un Prince plein de courage, & qui s'étoit illuſtré par pluſieurs victoires : à ſa droite étoit le Roi des Albains, non moins célebre & non moins honoré ; après eux venoient des Généraux recommandables par leurs caracteres & leur autorité ; ſuivoit enſuite une multitude compoſée de divers corps, tirés de ce qu'il y avoit de mieux parmi les nations voiſines, & de plus endurcis aux fatigues & aux haſards de la guerre.

Juſques à quand la Grece fabuleuſe nous parlera-t-elle de Doriſque, ville de la Thrace, & des armées paſſées en revue en champ clos par Xercès ? tandis que pleins de précaution, ou plutôt de timidité, nous ne parlons

que de ce qu'appuient des preuves & des monumens ſans replique.

CHAPITRE VII.

Sapor entre en Méſopotamie avec les Rois des Chionites & des Albains. Les Romains mettent le feu à leurs propres campagnes, ils en font entrer les habitans dans les villes, & garniſſent la rive citérieure de l'Euphrate de forts & de châteaux.

LES Rois traverſerent Ninive (*a*), grande ville de l'Adiabene, & après avoir ouvert & conſulté ſur le pont d'Anzabe les victimes qu'ils trouverent favorables, ils continuerent gaiement leur marche. Comme il nous parut qu'il faudroit au moins trois jours au reſte de l'armée pour défiler, nous retournâmes au plus vîte chez le Satrape, nous repoſer & nous refaire

(*a*) L'emplacement de cette Ville, paroît être dans la Turquie Aſiatique, dans un lieu ſitué dans le Gouvernement de Moſul, vis-à-vis de Moſul même. On le nomme *Kelle-Numia*, c'eſt-à-dire Fort de Ninive.

de nos fatigues. De là nous revînmes plutôt encore qu'on ne pouvoit l'efpérer, par des lieux déferts, & n'ayant pour guide que la néceffité, fixer les inquiétudes de nos gens, en leur apprenant que les Rois, fans faire de détour, avoient paffé un des ponts de bateaux.

On détacha donc auffi-tôt des cavaliers à Caffianus, Duc de la Méfopotamie, & à Euphronius alors Gouverneur de la Province, pour preffer les villageois de fe mettre en fureté avec leurs familles & leur bétail, ainfi que pour faire vider promptement la ville de Carra qui manquoit de bonnes murailles. A cela on joignit la précaution de brûler les campagnes, pour ôter à l'ennemi les moyens de fubfifter. Ces ordres furent fi ponctuellement exécutés, que la fureur des flammes détruifit tous les grains dont les épis commençoient à jaunir, & confuma tellement les herbes, qu'on ne voyoit pas la moindre verdure depuis les bords du Tigre jufqu'à l'Euphrate. Plufieurs bêtes féroces périrent par la violence du feu, fur-tout les lions qui dans ces contrées font furieux. Voici

ce qui d'ordinaire les détruit ou les aveugle; ces animaux se trouvent en grand nombre parmi les roseaux & dans les bois de la Mésopotamie. Ils ne font point de mal pendant l'hiver qui est fort doux; mais lorsque la chaleur se fait sentir dans ces régions ardentes, les vapeurs de la canicule, jointes aux grosses mouches dont ces contrées abondent, les mettent en fureur; ces insectes s'attachent à leurs yeux comme à la partie la plus humide & la plus brillante de leurs corps, & se plaçant sur l'extrémité de leurs paupieres, les déchirent; ce qui fait que tourmentés par de longues douleurs, ces lions se précipitent dans les eaux où ils croient trouver du remede, ou que perdant tout-à-fait l'usage de leurs yeux qu'ils crevent avec leurs ongles, ils deviennent pour ainsi dire enragés; sans cela l'Orient seroit infesté de cette sorte d'animaux.

Pendant qu'on brûloit les campagnes, les Tribuns envoyés avec des soldats assuroient par toute sorte d'ouvrages les rives citérieures de l'Euphrate, soit en faisant des retranche-

mens, ſoit en fichant en terre des pieux fort aigus, ſoit en établiſſant des machines dans les endroits du fleuve qui n'avoient pas trop de profondeur.

Au milieu de ces préparatifs, Sabinien, ce Chef ſi bien choiſi pour conduire une guerre ſanglante, au lieu de profiter de momens précieux, comme s'il eût fait la paix avec des morts, paſſoit tranquillement ſon temps près des tombeaux d'Edeſſe; & faute d'amuſemens de théâtre, s'occupoit à voir des danſes Pyrrhiques.

La ſingularité de ce goût & du lieu où il étoit, pouvoit paſſer pour une ſorte de préſage de ce qui l'attendoit; le récit de démarches auſſi déplorables ſervira ſans doute de leçon à tout homme ſage, & l'engagera à les éviter. Cependant les Rois qui avoient paſſé Niſibe comme peu digne de les arrêter, côtoyoient le pied des montagnes, & marchoient par des vallées encore vertes, pour éviter la diſette de fourage qu'occaſionnoit le ravage des flammes qui alloit toujours en croiſſant. Lorſqu'ils furent arrivés à un lieu nommé

Bebaſe, éloigné de cent lieues de Conſtantine (*b*) où il regne une ſéchereſſe univerſelle, ſi l'on excepte quelque peu d'eau qu'on y trouve dans des puits, ils héſiterent long-temps ſur le parti qu'ils prendroient ; enfin comptant ſur la vigueur de leur monde, ils ſe diſpoſoient à continuer leur marche, mais un eſpion fidelle leur rapporta que l'Euphrate enflé par la fonte des neiges, étoit tellement débordé qu'il ne leur ſeroit pas poſſible de le paſſer au gué. L'eſpoir qu'ils avoient conçu s'évanouiſſant par là, ils réſolurent d'attendre du haſard l'occaſion. La ſituation critique des affaires fit tenir un conſeil : on ordonna à Antonin de parler ; celui-ci perſuada de faire un long détour en prenant à droite, pour arriver à deux forts, Barzala & Laudias. Il s'offrit de conduire les troupes par un pays abondant & fertile que l'ennemi n'avoit pas encore ruiné ; qu'on y trouveroit une petite riviere d'autant plus aiſée à paſſer, qu'elle n'étoit ni fort éloignée de ſa ſource, ni groſſie d'eaux étrangeres.

(*b*) On croit que c'eſt Tela, dans Diar-beckr.

On applaudit à cet avis, & Antonin fut chargé de diriger la marche de l'armée qui changea de route & le suivit.

CHAPITRE VIII.

Sept cents cavaliers Illyriens sont brusquement assaillis & mis en fuite par les Perses. Ursicin se sauve d'un côté & Marcellin de l'autre.

SUR les avis positifs que nous reçûmes de ce projet de l'ennemi, nous nous disposâmes à arriver promptement à Samosate pour y passer le fleuve, & après avoir rompu les ponts qui sont près de Zeugma (*a*), & de Capersane, pour tâcher de repousser, si la fortune nous favorisoit, les efforts des Perses. Mais il arriva une chose honteuse & qui devroit être ensevelie dans le silence. On avoit nouvellement envoyé d'Illyrie au secours de la Mésopota-

(*a*) Aujourd'hui *Zima*, ou selon d'autres *Bir*, dans le Gouvernement d'Alep dans la Turquie Asiatique.

mie, deux de nos efcadrons, forts d'environ fept cents hommes, mais foibles & timides; chargés de garder ces avenues, & craignant les embuches nocturnes, dès que le jour baiffoit, ils s'écartoient du pofte qu'on leur avoit affigné fur le grand chemin, pendant qu'il auroit fallu veiller, même fur chaque fentier. Les Perfes qui firent cette découverte, faifirent le moment où ces cavaliers accablés de vin dormoient, & vinrent au nombre de vingt mille, fous la conduite de Tamfapor & de Nohodares, fe gliffer fans qu'on s'en apperçût derriere les hauteurs qui avoifinent Amide (*b*). Peu après étant en marche à la foible lueur des premiers rayons du jour pour nous rendre à Samofate (*c*), nous fûmes frappés de l'éclat des armes que nous découvrîmes du haut de l'endroit où étoit le fanal; aux premiers cris qui annoncerent qu'on voyoit l'ennemi, on donna le fignal pour avertir de fe préparer au combat; & nous fîmes halte en nous refferrant. Il n'é-

(*b*) Préfentement *Diarbek*, dans le Gouvernement de *Diar-bekr*.

(*c*) *V. ci-deffus Liv. XIV, Chap. 8.*

P v

toit ni sûr de fuir, les Perses étant à portée de nous poursuivre, ni possible d'en venir aux mains sans s'exposer à une mort inévitable, à cause de la supériorité qu'ils avoient sur nous, & en nombre, & sur-tout en cavalerie. Tout en délibérant sur ce qu'il convenoit de faire, vu l'impossibilité de décliner le combat, quelques-uns de nos gens qui s'étoient imprudemment avancés, furent tués.

Au moment où les deux partis s'approchoient, Ursicin reconnut Antonin qui marchoit fiérement à la tête des escadrons ennemis, & l'accablant de reproches, il l'appella traître & scélérat; celui-ci ôta la tiare qu'il avoit sur la tête & qui étoit une marque de sa dignité, descendit de cheval, se courba au point de toucher presque la terre, & salua Ursicin, qu'il nomma son patron & son maître; puis joignant ses mains sur le dos, ce qui chez les Perses est une contenance de suppliant, il lui parla ainsi: « Pardonnez-moi, illustre Comte, une » faute que la nécessité seule m'a fait » commettre: vous n'ignorez pas que » c'est l'acharnement de mes créan-

» ciers qui m'a chassé ; & que votre
» crédit même, lorsque vous vous
» êtes intéressé à mon malheur, n'a
» pu me défendre de leur insatiable
» avidité. » Après ces mots il se retira, mais sans tourner le dos, & en regardant toujours d'un air respectueux de notre côté.

Ceci se passa dans l'espace d'une demi-heure ; tout à coup nos soldats des derniers rangs s'écrient qu'ils découvrent derriere eux une multitude de cavaliers armés de toutes pieces, qui avancent au galop. Incertains à la vue de ce nombre énorme d'ennemis qui nous pressoient, de quel côté nous devions nous porter, nous nous dispersâmes selon que chacun le jugea convenable ; mais en tâchant d'éviter le péril, nous nous trouvâmes confondus avec les Perses qui accouroient de tous côtés. Méprisant donc la vie, nous combattîmes avec courage, & fûmes poussés jusqu'aux rives du Tigre qui sont fort escarpées. Quelques-uns qui en sont précipités entrelacent leurs bras, & réussissent à s'arrêter à l'endroit où ce fleuve est guéable ; ceux-ci engloutis par la rapidité

& la profondeur des eaux, y périſſent; ceux-là réſiſtent à l'ennemi avec des ſuccès différens; d'autres enfin, effrayés de l'épaiſſeur de ſes eſcadrons, ſe jettent dans les gorges les plus voiſines du mont Taurus. Parmi ces derniers ſe trouva notre Général qui fut reconnu & enveloppé; mais la célérité de ſon cheval le ſauva avec le Tribun Adjadalthe & un valet.

Séparé de mes camarades, je m'occupois du parti qui me reſtoit à prendre, lorſque je rencontrai Verennianus, Officier des Gardes, qui avoit la cuiſſe percée d'une fleche: j'eſſayai, à ſa priere, de l'arracher; mais me voyant de toutes parts environné de Perſes, je tâchai de ſortir de la route par laquelle nous étions pourſuivis; & courus à toute bride pour gagner la ville. Elle eſt ſur une hauteur à laquelle on ne parvient que par un chemin étroit taillé dans le roc, & reſſerré encore par des moulins qu'on y a bâtis dans cette vue; ici mêlés avec les ennemis qui couroient également pour atteindre cette hauteur, nous reſtâmes immobiles juſqu'au lendemain matin: nous étions ſi fort ſer-

rés, que les cadavres ſoutenus par la multitude de ceux qui rempliſſoient ce chemin, n'avoient pas de place pour tomber, & qu'un ſoldat dont la tête avoit été fendue d'un énorme coup d'épée, reſta debout devant moi comme un pieu. La grande proximité de la ville nous mit à couvert de la grêle de traits, que ſes machines envoyoient du haut des murs : enfin après y être entré par une fauſſe porte, je la trouvai remplie d'une infinité d'hommes & de femmes du voiſinage; car une foire qui ſe tenoit préciſément alors dans les fauxbourgs, y avoit attiré une grande affluence de villageois. Divers cris augmentoient encore le trouble; les uns pleuroient ceux qu'ils avoient perdus, d'autres étoient bleſſés à mort, pluſieurs enfin appeloient leurs amis que ce déſordre ne leur permettoit pas de voir.

CHAPITRE IX.

Description d'Amide ; combien il s'y trouvoit de légions & d'escadrons.

CONSTANCE, lorsqu'il étoit César, & dans le temps où il construisit Antoninopolis, environna cette ville, autrefois très-petite, de grosses tours & de murailles, ce qui en fit une excellente retraite pour les habitans ; il y mit aussi pour la rendre redoutable à l'ennemi, un magasin de machines de guerre, & voulut qu'elle portât son nom. Elle est arrosée au midi par un coude du Tigre dont la source n'est pas éloignée ; elle a à l'Orient les plaines de la Mésopotamie ; au septentrion, outre la riviere de Nymphée, elle est encore couverte par les montagnes du Taurus qui sépare les peuples Transtigritains, de l'Arménie ; du côté du couchant elle touche à la Comagene, pays abondant & fertile, où se trouve un village nommé Abarne qui est connu par la bonté de

ſes ſources chaudes. Il y a au milieu d'Amide même, au-deſſous de la fortereſſe, une grande fontaine dont l'eau eſt buvable, mais quelquefois auſſi dans les chaleurs de l'été, d'une odeur déſagréable.

La cinquieme légion Parthique étoit toujours deſtinée à la garde de cette place, avec une troupe de naturels du pays qui n'étoient pas à mépriſer. Mais alors le danger dont menaçoit cette multitude de Perſes, y fit accourir pour en défendre les murailles ſix légions dont deux portoient les noms de *Magnence* & de *Décence*: Conſtance qui s'en défioit, les fit venir après les troubles civils, en Orient où on ne craignoit que des guerres avec des étrangers; les quatre autres étoient la *Trentieme*, la *Dixieme* (*a*), & celles qu'on nommoit les *Superventeurs* & les *Préventeurs* (*b*); Ælien qui étoit déjà

(*a*) Ammien donne aux ſoldats de cette légion l'épithete de *Fortenſes*, ſoit à cauſe des preuves de valeur que cette troupe avoit données, & dont Céſar fait déjà l'éloge (*Guerres des Gaules*, *Liv. I*,) ſoit parce qu'on tiroit peut-être les ſoldats qui la compoſoient, de Fortia, ville de la Sarmatie Aſiatique. *Voy. la Notice de l'Empire.*

(*b*) L'objet d'un de ces Corps, étoit de prévenir

Comte, les commandoit : ces dernieres nouvellement lévées, & pour ainsi dire à leur apprentissage, encouragées & conduites par l'Officier que nous venons de nommer, firent une sortie de Singare, surprirent, comme nous l'avons rapporté, les Perses endormis, & en massacrerent un grand nombre. Il y avoit encore beaucoup d'archers Comtes; on donne ce nom à des escadrons de cavalerie, où l'on admet tous les Barbares de condition libre qui se distinguent par leur force & par leur adresse à manier les armes.

CHAPITRE X.

Deux forts Romains se rendent à Sapor.

DURANT le premier effort de ce tourbillon, qui se déploya avec une violence inattendue, Sapor accompagné des siens & des peuples qui le

l'ennemi, ou en l'attaquant, ou en se saisissant avant lui de postes avantageux, & celui de l'autre, d'agir lorsque le combat étoit engagé. (*Ibid.*)

ſuivoient, prit à droite en quittant Bébaſe, ſelon le conſeil d'Antonin, & paſſant par Horre, Mejacarire & Charcha, comme s'il n'avoit aucun projet ſur Amide, vint aux forts Romains, appellé l'un Rema & l'autre Buſe : là il apprit par des transfuges que pluſieurs perſonnes y avoient fait tranſporter leurs richeſſes comme dans des lieux extrêmement ſûrs : on ajouta qu'outre des effets précieux, on y trouveroit une jeune fille avec une très-belle femme, épouſe d'un certain Craugaſe, habitant de Niſibe, & diſtingué par ſon rang & par ſon crédit.

L'appât du butin anima Sapor ; il courut donc avec aſſurance à ces forts : les défenſeurs que la vue de tant d'ennemis glaça d'effroi, ſe rendirent auſſitôt avec tous ceux qui s'étoient réfugiés dans ces places, & au premier ordre qu'ils reçurent de les vider, ils en remirent les clefs. Toutes les avenues furent ouvertes pour en tirer ce qui y étoit renfermé ; on vit paroître des femmes tremblantes de crainte, des enfans attachés au ſein de leurs meres, & qui faiſoient dans un âge

bien tendre l'apprentiſſage du malheur. Sapor ayant appris de l'épouſe de Craugaſe qui elle étoit, lui permit d'approcher avec confiance, & la voyant couverte juſqu'aux levres d'un voile noir, il lui promit avec bonté, qu'elle reverroit ſon époux & qu'on reſpecteroit ſon honneur. Comme il ſavoit que Craugaſe adoroit ſa femme, il eſpéra d'engager par-là cet homme à lui livrer Niſibe. Ce Prince ordonna encore qu'on laiſſât intactes d'autres filles chrétiennes conſacrées au ſervice des autels, & voulut qu'elles vaquaſſent ſans être interrompues, aux devoirs de leur culte.

C'eſt ainſi que Sapor affecta pour quelque temps d'être clément, afin que ceux que ſa cruauté & ſa barbarie avoient autrefois effrayés, vinſſent d'eux-mêmes ſans crainte, & qu'ils appriſſent par ces derniers exemples qu'il tempéreroit la grandeur de ſa fortune, par la douceur & par l'humanité.

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XIX.

CHAPITRE I.

Les habitans d'Amide tirent des fleches & des traits contre Sapor qui les exhorte à se rendre. Le Roi Grumbates essaye aussi de les y engager ; son fils est tué.

LA déplorable captivité de nos gens remplit de joie Sapor ; plein de l'espoir de pareils succès il quitta ces lieux, & marchant à petites journées, il vint le troisieme jour à Amide. Aux premiers rayons de l'aurore, tous les environs, quelque loin qu'on portât la vue, resplendirent de l'éclat des armes, & la cavalerie caparaçonée de fer, couvrit les campagnes & les collines. Le Roi précédoit à cheval l'ar-

mée & se faisoit distinguer par la hauteur de sa taille : il portoit au lieu de diadême un ornement d'or & de la forme d'une tête de bélier, parsemée de pierreries : ce Prince brilloit encore par le nombreux cortege des grands Seigneurs, & de diverses nations qui l'accompagnoient. On savoit d'avance, que hors de proposer à la ville de se rendre, il ne tenteroit rien contre elle, parce que selon le conseil d'Antonin, il se hâtoit de marcher ailleurs. La Providence permit cependant, pour renfermer dans une seule province les malheurs de la République, que ce Prince s'enorgueillît démesurément, & s'imaginât qu'aussi-tôt qu'il paroîtroit, les assiégés consternés viendroient en tremblant implorer sa pitié. Il se promena donc à cheval autour des portes, suivi des principaux de son armée ; mais s'étant approché avec trop d'assurance, & si près qu'on pouvoit le reconnoître, les marques de dignité qui éclatoient sur ses vêtemens, firent qu'on décocha contre lui toutes sortes de traits, sous lesquels il auroit succombé, si à l'aide de la poussiere qui le déro-

choit à la vue des aſſiégeans, & après qu'un dard eut déchiré une partie de ſa robe, il ne ſe fût pas arraché au danger, pour cauſer dans la ſuite des maux ſans nombre.

A compter de ce moment, il fit d'auſſi grands efforts pour détruire cette ville, que s'il eût eu des ſacrileges à punir; il diſoit tout haut, que l'on avoit outragé en ſa perſonne le Maître de tant de Rois & de tant de nations. Les Chefs de ſon armée le conjurerent cependant de ſe tenir en garde contre la colere qui pourroit l'écarter de ſes glorieuſes entrepriſes; il ſe calma à leur priere, & réſolut de ſommer le lendemain la place. Auſſitôt donc que le jour parut, Grumbates, Roi des Chionites, qui devoit s'acquitter de cette commiſſion, accompagné d'une troupe de cavaliers légérement montés, avança hardiment juſqu'aux murailles. Dès qu'il fut à la portée du trait, une de nos habiles ſentinelles qui l'apperçut, fit jouer ſa baliſte avec tant d'adreſſe, que le fils de ce Prince fut atteint d'un dard qui perça ſa cuiraſſe, & l'étendit ſur le carreau; c'étoit un jeune homme qui

l'emportoit ſur tous ſes égaux, par la hauteur & la beauté de ſa taille.

Sa mort diſperſa tous ceux qui étoient autour de lui, mais ils revinrent peu après, & de peur qu'on n'enlevât cette proie, ils exciterent à grands cris ces diverſes nations au combat; leur concours fit voler une grêle de traits & engagea une affaire ſanglante. Après pluſieurs actions meurtrieres, qui durerent pendant toute la journée, les Perſes profiterent de la nuit qui approchoit, pour tirer du milieu des morts & des torrens de ſang qui couloient, ce cadavre pour lequel on s'étoit battu avec tant d'acharnement : c'eſt ainſi qu'on vit autrefois les Grecs & les Troyens ſe diſputer en déſeſpérés, ſous les murs de Troye, le corps de Patrocle (*a*). Cette mort plongea dans le deuil la Cour, les Grands & le pere de cet illuſtre jeune homme; on ſuſpendit les opérations militaires pour le pleurer, conformément à l'uſage de la nation. Il fut donc porté avec ſes armes & mis ſur une eſpece de tribune vaſte & élevée; on plaça tout autour

(*a*) *Iliad. Liv. XVII.*

dix lits, ſur leſquels étoient des figures de morts ſi bien imitées, qu'elles reſſembloient parfaitement à des corps enſevelis: tous les hommes, ſelon leurs chambrées & leurs compagnies, paſſerent ſept jours dans les feſtins, danſant & chantant des airs triſtes pour exprimer les regrets qu'ils donnoient à la perte de ce jeune Seigneur. Les femmes d'un ton lugubre & par des gémiſſemens uſités en pareilles occaſions, déploroient le malheur de la nation qui perdoit en lui, dans un âge ſi tendre, ſa plus chere eſpérance: on voit de même les Prêtreſſes de Vénus pleurer pendant la fête d'Adonis qui, ſelon les myſteres, eſt le ſymbole de l'approche de la moiſſon.

CHAPITRE II.

Amide est assiégée, & dans l'intervalle de deux jours, deux fois assaillie par les Perses.

LE pere avoit résolu, dès qu'on auroit brûlé le corps de son fils & mis ses os dans une urne d'argent, de l'envoyer dans sa patrie pour l'y faire inhumer. Le résultat des conseils qu'on tint ensuite, fut de venger les manes de ce jeune Prince par l'entiere destruction de la ville. Grumbates ne voulut pas abandonner la place, avant de lui avoir fait expier la mort du seul fils qu'il avoit. Lorsqu'on se fut donc reposé deux jours, & qu'on eut envoyé des détachemens pour ruiner les vastes campagnes que la paix avoit rendues fertiles, on enveloppa la ville de cinq rangs de boucliers ; à la pointe du troisieme jour, les brillans escadrons des ennemis se répandirent sur tout l'espace que la vue permettoit de découvrir, & chaque troupe marcha tranquillement

tranquillement au lieu que le ſort lui avoit aſſigné.

Les Perſes occupoient tout le tour des murailles ; à la partie orientale étoient les Chionites ; c'étoit-là préciſément où le jeune Prince avoit, malheureuſement pour nous, perdu la vie. Les Vertes furent employés au midi, & les Albains au ſeptentrion. Les Segeſtains, de tous les guerriers les plus vaillans, furent oppoſés à la porte du couchant : avec eux étoit le train des éléphans, dont les corps couverts d'horribles plis, s'élevoient comme des côteaux, & avançoient lentement avec les gens armés qu'ils portoient. On ne ſauroit exprimer, comme nous l'avons déjà dit, combien ce ſpectacle étoit propre à inſpirer la terreur. A la vue de cette multitude immenſe raſſemblée pour la ruine de l'Empire Romain, & dans ce moment pour la nôtre, nous perdîmes tout eſpoir d'échapper, & ne penſâmes qu'à terminer glorieuſement une vie dont chacun de nous déſiroit la fin.

Depuis le lever du ſoleil juſqu'au ſoir, les troupes ennemies reſterent

immobiles & dans un ſi grand ſilence, qu'on n'entendit pas même hennir les chevaux ; s'en retournant enſuite dans le même ordre dans lequel elles étoient venues, après avoir pris quelque nourriture & du repos, peu avant la pointe du jour elles inveſtirent, au bruit des clairons & avec un appareil terrible, la ville qu'elles ſe promettoient de prendre bien-tôt.

A peine Grumbates eut-il jeté, ſelon leur uſage & à la maniere de nos Héraults, un javelot teint de ſang, que toute l'armée fit entendre le bruit de ſes armes & courut contre les murailles. Auſſi-tôt la déplorable fureur des combats s'augmentant, on vit tous les Perſes s'empreſſer à en venir aux mains, & nos gens voler au devant de leurs attaques. Les pierres qui partirent de nos ſcorpions, briſerent les têtes d'un nombre conſidérable d'ennemis ; les uns furent percés de fleches, d'autres abattus à coups de javelots, embarraſſoient de leurs corps le chemin : les bleſſés tâchoient en fuyant de rejoindre leurs camarades.

Une nuée de traits & de gros dards

qu'envoyerent les machines dont les Perſes s'étoient emparés à Singare, & qui atteignirent pluſieurs perſones, n'occaſionna pas moins de deuil & de déſolation dans la ville; car les aſſiégés qui ſe battoient ſur les murs, ramaſſant toutes leurs forces ſe relevoient tour à tour, & dans l'ardeur avec laquelle ils ſe défendoient, les bleſſés faiſoient des chutes dangereuſes; ceux-ci criblés de coups, renverſoient leurs voiſins en tombant; ceux-là enfin qui pouvoient encore ſe remuer, cherchoient quelqu'un qui sût arracher les dards de leurs plaies. L'acharnement étant égal, l'approche de la nuit n'affoiblit pas même ce carnage réciproque. Les gardes la paſſerent ſous les armes. On entendoit les collines retentir de leurs cris. Nos gens élevoient juſqu'au Ciel les vertus de Conſtance, qu'ils appeloient le maître de l'Univers; les Perſes exaltoient Sapor, & le nommoient tantôt Pyroſe, tantôt Saanſaa, ce qui ſignifie dans leur langue, le Roi des Rois & le vainqueur par excellence.

Avant que le jour parut, les trompettes donnerent le ſignal, & des trou-

pes innombrables, & telles que des oiſeaux de proie, ſe répandirent de tous côtés; les campagnes & les vallons brillerent au loin, de l'éclat des armes de ces nations féroces. On pouſſa enſuite de grands cris, & une grêle de traits fut décochée des murailles contre les efforts des aſſaillans; on étoit sûr qu'aucun de ces coups ne ſeroit perdu, vu qu'ils tomboient ſur un monde d'ennemis. Pour nous, au milieu de tant de dangers, loin de penſer qu'il fût poſſible d'échapper, nous ne ſouhaitions que de mourir avec honneur. On ſe battit juſqu'au ſoir avec plus d'acharnement que de prudence, & ſans que la victoire penchât plus d'un côté que de l'autre. Le bruit que faiſoient les combattans alluma tellement de part & d'autre l'ardeur, qu'il n'échappa preſque perſonne aux bleſſures. Enfin la nuit termina le carnage, & l'excès des pertes porta les deux partis à ſuſpendre pendant quelque temps les attaques; mais cet intervalle que nous aurions dû donner au repos, nous fûmes obligés de le conſacrer à un travail continuel, qui acheva d'épuiſer le peu de forces qui

nous restoient ; la consternation augmentoit encore à la vue du sang & de la pâleur des mourans auxquels, faute d'espace, nous ne pouvions pas même accorder les honneurs de la sépulture ; car cette ville qui étoit d'une médiocre grandeur, outre sept légions, renfermoit encore vingt mille hommes composés d'habitans des deux sexes, d'étrangers de divers pays, & d'un petit nombre d'autres soldats.

Chacun pansoit donc ses plaies comme il pouvoit, & à proportion du secours qu'on avoit ; ceux-ci mouroient du sang qu'ils perdoient, ceux-là des coups dont ils étoient percés. Les Chirurgiens, pour ne pas augmenter inutilement les souffrances, défendoient de travailler sur ceux dont les membres étoient entiérement fracassés ; d'autres enfin à qui l'on retiroit les fleches qui les avoient atteints, souffroient mille morts par cette opération douloureuse.

CHAPITRE LII.

Le Général Sabinien s'oppose au projet que forme Urficin de surprendre de nuit les Perses.

PENDANT qu'avec un courage égal on se battoit ainsi à Amide, Urficin qui gémissoit de la dépendance où il étoit, ne cessoit d'exhorter Sabinien, dont le pouvoir étoit supérieur au sien, à quitter ces tombeaux auxquels il sembloit collé, & à marcher incessamment au secours de la ville avec tous les Vélites, en suivant secrétement le pied des montagnes; il lui représentoit qu'il trouveroit peut-être une occasion favorable d'enlever avec ces troupes armées à la légere quelque poste ennemi, & de tomber sur les gardes qui, en formant l'investissement de la ville, occupoient autour de ses murs une grande étendue de terrain; ou du moins qu'il pourroit par de fréquentes attaques ralentir l'acharnement avec lequel les Perses poussoient le siege.

Mais celui-ci rejeta ces conſeils, comme s'ils euſſent été dangereux, & produiſit des lettres de l'Empereur qui ordonnoient poſitivement, d'exécuter tout ce qui ſeroit poſſible, ſans expoſer cependant le ſalut de l'armée. Sabinien ſe gardoit bien de dire qu'on lui avoit ſouvent recommandé à la Cour, d'ôter à ſon prédéceſſeur toutes les occaſions d'acquérir de la gloire, duſſent ces occaſions être favorables aux intérêts de la République. C'eſt ainſi qu'on laiſſoit s'avancer la ruine des provinces, plutôt que de fournir à un vaillant homme les moyens de faire une action d'éclat ou d'y avoir part. Conſterné donc de tous ces maux, Urſicin, quoiqu'il ne fût rien moins que facile d'arriver juſqu'à nous, tant nous étions reſſerrés! nous envoyoit ſouvent des eſpions, & formoit d'excellens projets; mais ne pouvant les exécuter, il reſſembloit à un lion terrible & furieux, qui ne ſauroit ſe jeter ſur les filets qui retiennent ſes petits, faute de pouvoir faire uſage de ſes griffes & de ſes dents.

CHAPITRE IV.

La peste regne pendant dix jours dans Amide, une petite pluie la dissipe; des causes de cette maladie & de ses différentes especes.

LA multitude des corps morts répandus dans les rues, & qu'il n'étoit pas possible d'enterrer, ajouta la peste à tous les maux que la ville ressentoit déjà; la corruption des cadavres que les vers rongeoient, jointe aux exhalaisons d'un air échauffé, & les diverses maladies du peuple, produisirent ce fléau dont je vais exposer en peu de mots l'origine. Les Philosophes & de grands Médecins ont prétendu, que l'excès de chaleur ou de froid, d'humidité ou de sécheresse, est la cause des maladies contagieuses. De-là vient que ceux qui habitent des lieux humides & marécageux, sont sujets aux toux, aux maux des yeux & à d'autres infirmités semblables; ceux au contraire qui sont dans des pays

chauds, deſſechent par l'ardeur des fievres. Mais autant le feu eſt plus actif que les autres élémens, autant auſſi la ſéchereſſe hâte-t-elle la mort plus que l'humidité.

De-là ce qu'on raconte de cette guerre de dix ans, où la Grece s'épuiſa pour ne pas laiſſer impuni un étranger qui avoit rompu un mariage royal, c'eſt que pluſieurs y périrent par les fleches d'Apollon, que l'on tient être le Soleil, & ſelon Thucydide, le ravage que fit au commencement de la guerre du Péloponeſe parmi les Athéniens, une maladie cruelle, venant d'abord de la brûlante Ethiopie & ſe communiquant de proche en proche, ſe répandit par toute l'Attique. D'autres penſent que les vents & les eaux corrompues par l'infection des cadavres ou telles autres matieres, donnent des atteintes funeſtes à la ſanté, & que la preuve en eſt, qu'un changement trop ſubit dans l'air, produit ſouvent de légeres incommodités.

Quelques-uns affirment que l'air trop épaiſſi par des vapeurs qui ſortent de terre, empêche la tranſpiration,

& ſuffit pour donner la mort : de là vient auſſi, ſelon la remarque d'Homere (*a*), appuyée de pluſieurs autres obſervations, que tous les animaux qui, excepté l'homme, ſont courbés vers la terre, périſſent les premiers, comme on le voit, dès que cette contagion paroît.

La premiere eſpece de ce mal ſe nomme Pandemus, elle expoſe à de fréquentes ardeurs ceux qui habitent des contrées arides. La ſeconde porte le nom d'Epideme, elle ſe manifeſte en certain temps, affoiblit la vue & produit des humeurs dangereuſes. La troiſieme ſe nomme Lœmodes, elle eſt également paſſagere, mais tue comme un trait.

L'idée de cette foule de perſonnes dont la ville étoit remplie, augmentoient encore les frayeurs de ceux que ce funeſte mal attaqua. Il n'en périt pourtant qu'un petit nombre. Enfin la nuit qui ſuivit le dixieme jour, de petites pluies purgerent & raréfierent l'air & ramenerent la ſanté.

(*a*) *Iliad. Liv. I, v. 50.*

CHAPITRE V.

Les attaques d'Amide se font en partie contre les murailles, & en partie par des souterrains que découvrit un transfuge.

CEPENDANT les Perses actifs environnerent la place de mantelets d'osier & éleverent des terrasses, ils consconstruisirent aussi de hautes tours, dont les faces opposées à la ville étoient garnies de fer ; ils établirent au sommet de chacune de ces tours une baliste, destinée à écarter ceux qui défendoient la plate-forme des murs : en attendant les frondeurs & les archers ne discontinuerent pas un instant d'envoyer des traits & des pierres. Nous avions avec nous deux légions nouvellement arrivées des Gaules ; elles avoient servi sous Magnence, & étoient composées d'hommes robustes, agiles & propres aux combats de plaine : non-seulement ils n'entendoient rien à la façon dont on

nous attaquoit, mais ils étoient encore trop turbulens, comme ils ne nous étoient d'aucun secours pour servir nos machines, ou pour construire des ouvrages; ils faisoient témérairement des sorties, combattoient vaillamment, & revenoient toujours avec quelque perte; les services qu'ils nous rendoient par-là, se réduisoient précisément à celui que rend un homme qui, dans un grand incendie, porte de l'èau dans le creux de sa main. On ferma à la fin les portes, & ceux-ci ne pouvant plus sortir, quoique leurs Tribuns le demandassent, ils se mirent à rugir comme des bêtes féroces. Cependant peu de jours après, leur utilité se fit sentir, comme nous le dirons bien-tôt.

Dans la partie écartée des murs qui sont au midi & qui donne sur le Tigre, il y avoit une haute tour, sous laquelle s'ouvroient deux rochers si escarpés qu'on ne pouvoit en laisser tomber la vue, sans éprouver une sorte d'effroi; de-là par des souterrains pratiqués dans le pied de la montagne, (ce qu'on a la coutume de faire dans toutes ces contrées, aux retran-

chemens qui sont près des fleuves) des degrés artistement taillés conduisoient jusqu'à la riviere pour y puiser clandestinement de l'eau.

Soixante & dix Archers Perses de la garde Royale, qui étoient d'une adresse & d'une fidélité reconnue, passerent sous la conduite d'un bourgeois qui s'étoit rangé du côté de l'ennemi, par ces sombres routes auxquelles on faisoit peu d'attention à cause des précipices ; favorisés par le silence qui régnoit dans ces lieux écartés, ils gagnerent promptement la tour vers le milieu de la nuit, & monterent un à un jusqu'à son troisieme étage. Ils s'y tinrent cachés, & au matin ayant élevé une casaque rouge pour avertir qu'il falloit commencer l'attaque, dès qu'ils virent que leurs troupes ceignoient de tous côtés la ville, vuidant & mettant à leurs pieds leurs carquois, ils s'animerent par d'effroyables cris & tirerent avec beaucoup d'adresse. Bientôt les épais bataillons des Perses fondirent sur la place avec plus de vigueur qu'auparavant. Dans l'incertitude du parti que nous avions à prendre, soit d'attaquer ces archers qui nous domi-

noient, ſoit de faire face à cette foule d'ennemis qui déjà, du haut des échelles s'attachoient aux créneaux des murailles, on partagea l'ouvrage : cinq légeres baliſtes furent dreſſées contre la tour ; les traits qui en partoient, atteignoient quelquefois deux de ces archers d'un ſeul coup ; les uns extrêmement bleſſés périſſoient, les autres effrayés par l'horrible fracas que faiſoient ces machines, ſe précipitoient d'eux-mêmes, & ſe briſoient tout le corps. Après nous être promptement délivrés de ce danger, les baliſtes furent remiſes à leur place, & toutes nos forces ſe porterent avec moins de riſque à la défenſe des murailles. L'action atroce du transfuge augmenta l'activité de nos ſoldats ; on les vit courir comme ſur un terrain uni, & lancer avec tant de vigueur toutes ſortes de traits, que les Vertes qui étoient au midi, repouſſés par les bleſſures qu'ils reçurent, retournerent tout effrayés au camp, après avoir perdu un grand nombre de leurs camarades.

CHAPITRE VI.

Les légions Gauloises font une sortie qui incommode beaucoup les Perses.

Ce jour s'étant terminé par la déroute des ennemis, & sans beaucoup de perte pour nous, la fortune sembla nous donner quelque espérance. La nuit fut employée à nous refaire des fatigues de la journée. Le lendemain nous vîmes dès la pointe du jour, qu'on conduisoit à l'ennemi tout le peuple pris dans Ziata ; une foule de gens s'y étoient réfugiés, comme dans une place forte & propre à contenir beaucoup de monde, puisqu'elle a dix stades de circuit. D'autres forts furent également enlevés & réduits en cendres, on en tira plusieurs milliers d'hommes pour en faire des esclaves ; parmi eux se voyoient des vieillards infirmes & des femmes âgées ; ces malheureux, que tant de maux avoient épuisés, ne pouvant soutenir la longueur de la marche & dégoûtés

de la vie, étoient abandonnés ſur le chemin, avec les jarrets ou les jointures des genoux coupées.

Les ſoldats Gaulois à la vue de ces troupes d'infortunés, demanderent par un motif louable il eſt vrai, mais que les circonſtances condamnoient, la permiſſion de combattre, & menacerent de la mort les Tribuns & leurs principaux Officiers, s'ils perſiſtoient à s'y oppoſer. Tels que des bêtes féroces que la puanteur de leurs loges ne rend que plus farouches, & qui pour s'échapper tâchent d'en rompre les barrieres, ils frappoient de leurs épées les portes qu'on avoit barricadées ; ce qu'ils craignoient ſur-tout, c'eſt que la ville ne fût détruite & eux avec elle, avant qu'ils ſe fuſſent illuſtrés par quelque action ; ou ſi on la délivroit, qu'on ne parlât pas d'eux comme le méritoit la bravoure Gauloiſe, quoiqu'ils euſſent tenté plus d'une fois pourtant, des ſorties où ils étoient tombés ſur les travailleurs ennemis, & en avoient tué quelques-uns. Incertains ſur le parti que nous devions prendre pour nous oppoſer à ces furieux, nous réſolumes, puiſ-

qu'il n'étoit pas possible de les supporter plus long-temps, de leur permettre après un court délai auquel ils ne consentirent qu'à regret, d'attaquer les gardes avancées des ennemis, qui n'étoient pas fort éloignées de la portée du trait, afin qu'après les avoir renversées, ils pussent pousser leur pointe. Nous avions lieu de croire qu'ils feroient un prodigieux carnage s'ils réussissoient.

Pendant ces arrangemens, on défendoit vaillamment nuit & jour les murailles, par toutes sortes de voies, & par des machines établies pour envoyer par-tout des pierres & des traits.

L'infanterie Perse fit de son côté deux terrasses & prépara lentement tout ce qui étoit nécessaire pour s'emparer de la place. Nous leur opposâmes avec plus de soin encore, de grands échafaudages que nous élevâmes sur nos murs à la hauteur de leurs terrasses; ils étoient assez solides pour pouvoir porter un très-grand nombre de combattans. Sur ces entrefaites, les Gaulois qu'il n'étoit pas possible de contenir plus long-temps, armés de

haches & d'épées profiterent d'une nuit épaiſſe & ſortirent par une fauſſe porte, après avoir imploré le ſecours du ciel ſur leur entrepriſe ; retenant leur haleine lorſqu'ils furent à une certaine diſtance, ils ſe ſerrerent, puis doublerent le pas, & après avoir tué quelques ſentinelles & maſſacré la garde qui étoit devant le camp & qui ſommeilloit, ne s'attendant pas à une pareille attaque, ils penſoient déjà, pour peu que la fortune les eût favoriſés, à pénétrer juſqu'au quartier du Roi. Mais le bruit de leur marche tout foible qu'il étoit, & les plaintes des bleſſés, réveillerent pluſieurs Perſes qui crierent auſſitôt aux armes ; nos gens n'oſerent avancer : il eût été imprudent, les ennemis étant une fois réveillés, & leurs troupes venant de tous côtés avec grand bruit, de ſe précipiter dans un péril évident. Cependant les Gaulois inébranlables par leur valeur & par la force de leurs corps, perçoient à coups d'épées tout ce qui s'oppoſoit à eux : mais une bonne partie de leurs camarades étant tombée, ou bleſſée par les fleches ſans nombre qu'on leur décochoit, & les

bataillons ennemis qui accouroient, allant réunir contre eux l'effort du combat, ils ſe hâterent de ſe battre en retraite. Sans cependant qu'un ſeul d'entr'eux tournât le dos, ils marcherent en arriere, & pour ainſi dire en cadence ; pouſſés enfin hors du camp par pluſieurs corps de troupes dont ils ne purent ſoutenir les efforts réunis, & étourdis par le bruit des trompettes, ils revinrent ſur leurs pas. Les inſtrumens de la ville ſe firent entendre auſſitôt, & on ouvrit les portes pour les y recevoir, s'ils pouvoient arriver juſques là ; en attendant pour mieux ſeconder leur retraite, on fit grand bruit avec les machines, mais ſans en tirer de traits, & ſeulement dans la vue d'écarter du chemin qu'ils devoient prendre, les Officiers des gardes avancées des Perſes qui ignoroient le maſſacre de leurs camarades.

Par cette ruſe ces braves Gaulois rentrerent à la pointe du jour, les uns légérement, les autres conſidérablement bleſſés, & avec perte de quatre cents hommes. Ils euſſent tué, non Rheſus (*a*), ou les Thraces aſſou-

(*a*) *Iliad. Liv. X.*

pis aux pieds des murs de Troye, mais le Roi des Perſes dans ſa tente & environné de cent mille hommes, ſi un deſtin plus puiſſant ne s'y fût pas oppoſé.

L'Empereur après la priſe de la ville, fit dreſſer dans un lieu célebre près d'Edeſſe, des ſtatues militaires, aux Officiers de cette troupe qui ſe diſtinguant par leur bravoure, avoient donné ce bel exemple ; on les y conſerve encore aujourd'hui intactes. Dès que le jour éclaira les pertes de la nuit, les Perſes trouverent parmi leurs morts des grands Seigneurs & des Satrapes ; divers cris joints aux larmes indiquerent l'échec qu'ils avoient ſouffert ; de toutes parts on entendoit les gémiſſemens & l'indignation des grands : ils croyoient que les Romains s'étoient fait jour à travers les corps de garde qu'ils avoient établis contre la ville. On convint de part & d'autre d'une treve de trois jours, & nous obtînmes par là un peu de repos.

CHAPITRE VII.

Les Romains mettent le feu aux tours & aux autres machines que les Perses dressent contre les murs de la ville.

Ces peuples féroces, frappés de la hardiesse de la derniere entreprise, & voyant que la force étoit inutile, prirent le parti de faire usage des travaux ; pleins d'une fureur guerriere, ils résolurent de mourir glorieusement ou d'immoler la ville aux manes de leurs camarades. Tous les préparatifs étant faits, ils approcherent vers le matin diverses especes de machines avec des tours garnies de fer : au plus haut de ces tours étoient adaptées des balistes qui dominoient la place & écartoient les assiégés : dès que le jour commença à paroître, on ne vit partout que des ennemis couverts de fer ; leurs bataillons serrés marchoient, non en désordre comme auparavant, mais au son lent des trompettes ; personne ne sortoit des rangs & tous avançoient

ſous la protection des machines & des claies d'oſier. Lorſqu'ils furent à la portée du trait, l'infanterie des Perſes ſe couvrit de ſes boucliers, & élargit ſes rangs pour éviter les fleches qui partoient avec roideur de deſſus nos murailles, & dont aucune ne ſe perdoit : le courage de nos gens ſe ranima en voyant le mal qu'eſſuyoient même les peſamment armés de l'ennemi qui furent obligés de plier.

Cependant les baliſtes des Perſes placées au haut des tours ferrées, avoient en jouant de haut en bas, l'avantage ſur nous & nous incommodoient beaucoup; la fin du jour ſuſpendit de part & d'autre le combat : nous employâmes la plus grande partie de la nuit à imaginer quelque moyen de rendre inutiles ces machines meurtrieres. Enfin après bien des réflexions, nous nous arrêtâmes à un plan dont la célérité avec laquelle nous l'exécutâmes, aſſura le ſuccès. Ce fut d'oppoſer à ces baliſtes, quatre ſcorpions; pendant qu'on les tranſportoit & qu'on les dreſſoit vis-à-vis des tours des ennemis avec

toute la précaution néceſſaire, ce qui eſt d'une extrême difficulté, le jour qui parut, nous offrit des objets effrayans; c'étoient les redoutables manipules des Perſes, ſoutenus d'un grand train d'éléphans dont les cris & les énormes figures préſentoient le ſpectacle le plus terrible.

Nous voyant donc ſerrés de tous côtés par les armes, les travaux & les maſſes hideuſes de ces animaux, nous fîmes partir coup ſur coup des ſacs ferrés des ſcorpions qui étoient ſur nos murs, de grandes pierres rondes qui rompirent les joints des tours, en précipiterent les baliſtes & ceux qui les ſervoient, de maniere que les uns périrent ſans même être atteints de nos traits, & les autres furent écraſés du poids de ces machines. Les éléphans repouſſés avec violence & environnés des flammes que nous jetions & qui déjà gagnoient leurs corps, n'obéirent plus à la voix de leurs conducteurs & rebrouſſerent chemin. On ne continua pas moins cependant à ſe battre après l'incendie des ouvrages; car le Roi des Perſes,

qui jamais n'eſt obligé de prendre part aux combats, conſterné de ce déluge de maux, ſe jeta, ce qu'on n'avoit pas vu juſques-là, comme un ſimple ſoldat au milieu de la mêlée; le nombre de ceux qui l'environnoient nous découvrant où il étoit, nous y envoyâmes une grêle de traits qui tuerent pluſieurs de ſes gens & l'obligerent à ſe retirer, & à faire avancer de nouveaux bataillons. Enfin après avoir combattu juſqu'à la fin du jour, ſans s'effrayer du nombre des morts, ni de celui des bleſſés, il permit à ſon armée de ſe repoſer quelque temps.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Les Perses profitent des hautes terrasses qu'ils avoient élevées, pour attaquer Amide & s'en emparer. Marcellin voyant la ville prise se sauve de nuit & se réfugie à Antioche.

Sapor plein de rage & de douleur, résolut de ne rien ménager : après un court sommeil, & dès que le jour reparut, il ranima les troupes au combat que la nuit avoit terminé. Leurs ouvrages étant consumés par les flammes, les Perses tenterent l'attaque par les terrasses qu'ils avoient près des murs ; nos gens de leur côté firent tout ce qu'ils purent pour résister de dessus les levées de terres qu'ils avoient faites derriere les murailles, & élevées à la hauteur de ces terrasses de l'ennemi. Cette sanglante action dura long-temps ; chacun brava la mort plutôt que d'abandonner son poste : les choses en étoient au point qu'on ne

ſavoit de quel côté ſe rangeroit la victoire, lorſque tout à coup notre échafaudage ébranlé & fatigué déjà depuis long-temps, s'affaiſſa comme par un tremblement de terre : l'intervalle qui étoit entre la muraille & les ouvrages de l'ennemi ſe trouvant égaliſé par les décombres, comme ſi on y eût jeté un pont ou fait une chauſſée, ouvrit ſans obſtacle un paſſage aux Perſes; la plus grande partie de nos troupes renverſées ou accablées par cet éboulement, fut miſe hors d'état d'agir. On accourut cependant de tous côtés pour repouſſer ce danger imprévu; la confuſion qui ſurvint augmenta l'audace de l'ennemi. Toutes ſes troupes prirent part à l'action par l'ordre du Roi, & l'on en vint à ſe battre de près; des ruiſſeaux de ſang coulerent des deux côtés, les foſſés furent comblés des cadavres qui y tomberent, & l'eſpace s'élargit ſi fort, que la ville ſe trouva tout à coup remplie de Perſes; tout eſpoir d'échapper ou de ſe défendre fut enlevé; on égorgeoit comme des troupeaux de bêtes tous ceux qu'on rencontroit ſans diſtinction d'âge ou de ſexe.

La nuit étant ſurvenue pendant que nos gens combattoient encore quoique ſans ſuccès, je profitai des ténebres pour me cacher avec deux de mes camarades dans un endroit écarté; je ſortis enſuite de la ville par une fauſſe porte qui n'étoit pas gardée; à l'aide de la connoiſſance que j'avois de ces lieux, & de la vîteſſe de mes compagnons, je courus neuf milles. Après nous être un peu rafraîchis, nous continuâmes notre route: peu accoutumé à des fatigues faites pour des gens du commun, je commençois à être épuiſé de la marche, lorſque je rencontrai un objet effrayant, mais qui devint d'un grand ſecours pour moi, vu la laſſitude dont j'étois accablé: c'étoit un goujat qui montant à crud un cheval fougueux & ſans mors, en avoit noué, pour ne pas tomber, la bride à ſa main gauche; peu après ayant été renverſé & ne pouvant délier le nœud, il fut traîné çà & là & mis en pieces: l'animal épuiſé par le poids du mort, s'arrêta; j'en profitai & me rendis, non ſans peine, avec mes compagnons à des ſources ſulfureuſes naturellement chaudes; une ſoif ex-

trême, qu'irritoit encore la chaleur du jour, nous fit long-temps chercher de l'eau; nous trouvâmes enfin un puits, mais si profond, que nous fûmes réduits à la nécessité de couper de longues bandes de nos vêtemens de toile pour en faire une espece de corde, au bout de laquelle nous attachâmes une calote qu'un de nous portoit sous son casque; nous tirâmes ensuite comme avec un éponge de quoi étancher l'ardeur qui nous desséchoit.

De là nous nous rendîmes en diligence au bord de l'Euphrate, dans l'intention de le traverser sur un bateau qu'on y a établi depuis long-temps pour passer les hommes & le bétail. Tout à coup nous apperçûmes de loin une troupe de cavalerie Romaine avec ses enseignes dispersés & poursuivis par des Perses, qui, je ne sais comment, les avoient pris en queue. Cette rencontre me fit comprendre que les Terrigenes ne sont pas sortis des entrailles de la terre, mais qu'ils ont paru d'une façon singuliérement prompte; ce qui a porté l'Antiquité en les voyant inopinément

dans divers endroits, à leur donner le nom de Spartes (*a*), & à suppo-ser fabuleusement, comme elle a fait de bien d'autres chóses, que la terre les a produits.

Frappés de cette apparition, & n'ayant de salut à espérer que dans la fuite, nous nous glissâmes par des buissons & des forêts pour attraper le sommet des montagnes; delà nous nous rendîmes à Mélitine (*b*), ville de la petite Arménie: nous y trouvâmes notre Chef, qui étoit sur le point de partir, & revînmes avec lui à Antioche.

(*a*) Ce mot vient du Grec & signifie *semé* ou venu de *semence*. Ammien fait allusion ici à ce qui est raconté de Cadmus; c'est qu'après avoir tué le dragon, Pallas lui ordonna d'en semer les dents; peu après, il en naquit des hommes armés qu'on nomma *Spartes* selon Apollod. Bib. Liv. III. *Voyez Ovide, Métam. Liv. III.*

(*b*) Présentement *Malatia*, ville de la Turquie Asiatique, dans le Gouvernement de Merasch.

CHAPITRE IX.

Des Officiers Romains pris à Amide, les uns sont mis à mort, les autres enchaînés.

CEPENDANT Sapor & les Perses qui n'osoient s'avancer davantage dans le pays, parce que l'hiver approchoit, pensoient à retourner chez eux avec les captifs & le butin qu'ils avoient fait. Au milieu des funérailles & des ravages dont cette ville détruite fut le théâtre, on fit pendre le Comte Ælien & les Tribuns qui en défendant la place si vaillamment, avoient multiplié les pertes des ennemis. Jaques & Cæsius, Trésoriers du Général de la Cavalerie, ainsi que d'autres Officiers de la garde, furent conduits les mains liées sur le dos; on massacra sans la moindre distinction d'état, tous ceux qui habitoient au-delà du Tigre & qu'on chercha avec grand soin.

En attendant, la femme de Craugase dont on avoit respecté l'honneur, étoit

vénérée comme une perſonne de qualité; mais malgré les égards qu'on lui témoignoit & qui lui promettoient une fortune plus brillante, elle s'affligeoit de ce qu'elle alloit habiter un autre Univers ſans ſon époux. Réfléchiſſant ſur ſa ſituation & prévoyant ce qui arriveroit, elle étoit doublement tourmentée, & déteſtoit autant ſon veuvage, que l'idée de contracter de nouveaux engagemens. Elle envoya donc un domeſtique de confiance & qui connoiſſoit la Méſopotamie, pour qu'en paſſant le mont Izale entre les forts Maride & Lorne, il ſe gliſſât dans Niſibe avec des lettres qui inſtruiſoient ſon mari des ſituations par leſquelles elle avoit paſſé, & l'exhortoient à ſe rendre auprès d'elle pour y vivre dans le repos. Ce garçon chargé de ces inſtructions part auſſitôt, marche par des ſentiers détournés & par des buiſſons, & arrive en hâte à Niſibe; il dit qu'il n'avoit pas pu parvenir à voir ſa maîtreſſe, qui probablement étoit morte, & ajouta que peu obſervé comme domeſtique, il lui avoit été facile de ſe ſauver du camp ennemi.

Il avertit enſuite ſecrétement ſon maître de ce qui ſe paſſoit, & après en avoir reçu l'aſſurance qu'il rejoindroit ſa femme auſſi-tôt qu'il le pourroit ſans danger, il retourna porter cette agréable nouvelle à ſa maîtreſſe; ſur cet avis, elle ſupplia le Roi, par l'entremiſe de Tampſapor, d'ordonner s'il étoit poſſible avant qu'il quittât les terres des Romains, que ſon mari lui fût rendu.

Le départ inattendu de cet eſclave qui, après être rentré dans ſa patrie, avoit diſparu de nouveau ſans que perſonne ſût ce qu'il étoit devenu, donna des ſoupçons au Duc Caſſien & au reſte des principaux de la ville; ils firent les plus grandes menaces à Craugaſe, & dirent qu'il n'étoit pas poſſible que ce garçon fût venu & s'en fût retourné ſans ſon aveu. Craugaſe craignant donc qu'on ne l'accuſât de trahiſon, & fort inquiet qu'on n'apprît par quelque transfuge que ſa femme vivoit & étoit traitée avec diſtinction, feignit de rechercher en mariage une perſonne de bonne maiſon. Sous prétexte de préparer tout pour le feſtin, il ſe rendit à un bien de campa-

gne éloigné de huit milles de la ville; courant enſuite à toute bride à un gros de Perſes qu'il ſavoit devoir arriver là pour fourrager, dès qu'il ſe fut fait connoître, il en fut reçu avec empreſſement; cinq jours après il arriva chez Tampſapor qui le préſenta au Roi, dont il reçut tout ſon bien avec ſa famille & ſon épouſe, qu'il perdit peu de mois après. Il occupoit la ſeconde place après Antonin, ou comme le dit un Poëte célebre, il étoit le premier après lui, quoiqu'il ne le ſuivît que de loin; car Antonin qui avoit du génie & une longue expérience, venoit à bout par la fermeté de ſes réſolutions de tout ce qu'il entreprenoit. Craugaſe au contraire étoit d'un caractere plus ſimple, quoiqu'il ne manquât pas de réputation.

Tout ceci ſe paſſa peu après la priſe d'Amide. Sapor, bien qu'il parût tranquille & plein de joie de la deſtruction de la ville, n'en étoit pas moins intérieurement fort agité, lorſqu'il penſoit qu'il avoit fait bien des pertes déplorables pendant le ſiege, & qu'il avoit plus ſacrifié de gens, qu'il n'avoit fait de priſonniers ſur nous,

ou qu'il ne nous avoit tué de monde ; qu'ainsi qu'il lui étoit autrefois arrivé à Nisibe & à Singare, de même pendant le siege d'Amide qui avoit duré septante-trois jours, il avoit perdu trente mille combattans ; ce que Discene, Tribun & Secrétaire vérifia peu après, avec d'autant plus de facilité, que nos cadavres au bout de quatre jours s'ouvrent & coulent, au point qu'ils ne conservent aucun de leurs traits, tandis que ceux des Perses se dessechent comme du bois, sans que leurs membres se fondent ou soient couverts de la moindre humidité : cela vient sans doute d'un côté de leur sobriété, de l'autre du climat brûlant sous lequel ils naissent.

CHAPITRE X.

La crainte de manquer de blé porte le Peuple de Rome à une sédition.

PENDANT que les destinées causoient ces révolutions aux extrémités de l'Orient, on appréhendoit à Rome la di-

ſette des blés, & la populace qui redoutoit la famine comme le plus grand des maux, tourmentoit le Préfet Tertulle, & cela ſans raiſon; car il n'avoit pas dépendu de lui qu'on ne fît venir des vivres par bateau lorſqu'il en étoit temps : mais la mer plus agitée que de coutume, & les tempêtes qui avoient jeté les bâtimens dans le voiſinage, ne permettoient pas, ſans courir le plus grand danger, d'entrer dans le port d'Auguſte. Le Préfet qui avoit été ſouvent inquiété par des ſéditions, n'ayant donc plus, à ce qu'il croyoit, aucun eſpoir d'échapper à l'extrême fureur de cette populace qui craignoit une deſtruction prochaine, préſenta prudemment au peuple agité, mais ſur lequel des objets inattendus font d'ordinaire impreſſion, ſes jeunes fils, & lui dit les larmes aux yeux : « Voici vos concitoyens, obligés (& » veuillent les Dieux détourner ce » malheur) à ſouffrir avec vous, ſi » la fortune continue à nous punir; je » vous les abandonne, immolez-les, » ſi vous croyez détourner par-là nos » malheurs. » Le peuple naturellement porté à la pitié, ſe calma &

attendit patiemment ce que le ſort lui deſtinoit. Peu après, par la providence de l'Être Suprême qui a élevé Rome dès ſon berceau & garanti ſa durée ; pendant que Tertulle ſacrifioit près d'Oſtie dans le temple de Caſtor, la mer ſe calma, le vent devint favorable, & les vaiſſeaux entrant à pleines voiles dans le port, ramenerent l'abondance dans la ville.

CHAPITRE XI.

On fait un grand carnage des Limigantes, peuplade Sarmate qui ſous prétexte de demander la paix attaque Conſtance.

AU milieu de ces embarras Conſtance, qui paſſoit tranquillement l'hiver à Sirmium, fut alarmé par de fâcheux avis : il apprit que les Sarmates Limigantes qui avoient, ainſi que nous l'avons vu plus haut, chaſſé leurs anciens maîtres de leurs foyers, après avoir peu à peu abandonné les lieux qu'on leur avoit prudemment aſſignés un an auparavant, pour les empêcher

à cause de leur caractere inconstant de former des entreprises dangereuses, s'étoient portés sur les frontieres, d'où ils faisoient plus que de coutume des courses, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne troublassent tout, si on ne se hâtoit de les chasser.

L'Empereur craignant donc d'augmenter l'audace de ces rebelles s'il différoit plus long-temps de les punir, rassembla de tous côtés les meilleurs soldats, & se mit en campagne avant le printemps. Deux raisons le porterent à ce parti. La premiere c'est que son armée enrichie du butin qu'elle avoit fait l'année précédente, ne seroit que plus avide de l'augmenter encore, la seconde c'est qu'Anatolius étant pour lors Préfet de l'Illyrie, ses troupes auroient en abondance tout ce qui leur seroit nécessaire; car il est de fait, que jamais sous d'autres Préfets les Provinces septentrionales n'ont joui d'aussi grands avantages que sous celui-ci; il corrigea habilement & avec douceur les abus; modéra les frais immenses & ruineux des voitures publiques, & diminua les tailles tant réelles que

perſonnelles ; auſſi les habitans de ces contrées, n'ayant plus aucun ſujet de ſe plaindre, euſſent-ils continué à vivre tranquillement & ſans cauſer de dommages, ſi dans la ſuite, d'impitoyables exacteurs n'étoient pas venus ſous le prétexte de déteſtables droits, les perſécuter avec tant de rigueur, que ces malheureux, réduits au déſeſpoir, ſe virent forcés, les uns à s'expatrier, les autres à ſe donner la mort.

Conſtance voulant donc remédier au mal qui le menaçoit, partit avec un grand appareil & vint dans cette partie de la Pannonie qu'on nomme la Valerie, à l'honneur de la fille de Dioclétien : après avoir mis ſur les bords du Danube ſon armée ſous les tentes, il obſerva les Barbares qui avoient compté qu'à la faveur de leur qualité d'alliés, ils pourroient avant l'arrivée du Prince, entrer dans les deux Pannonies & les ſaccager durant la rigueur de l'hiver, dont les glaces qui ne ſont pas même fondues au printemps, facilitent le paſſage des rivieres, & où le froid ne permet gueres à nos troupes de tenir la campagne.

Il envoya auſſitôt aux Limigantes deux Tribuns & deux interpretes leur demander avec douceur, pourquoi abandonnant leurs foyers après la paix & l'alliance qu'on avoit accordée à leurs prieres, ils couroient ainſi & & attaquoient les frontieres contre la défenſe qu'on leur en avoit faite.

Ceux-ci forcés par la crainte à recourir au menſonge, alléguerent de vaines & de frivoles raiſons; puis demandant grace au Prince, ils le conjurerent de ne garder aucun reſſentiment, & que s'il leur permettoit de paſſer le fleuve, ils lui feroient le détail des maux qu'ils avoient à ſouffrir; qu'ils étoient prêts en conſentant à porter les charges & le nom de tributaires, à aller habiter les contrées les plus reculées de l'Empire, pour y vivre dans le repos & y cultiver la paix comme une Déeſſe bienfaiſante. Sur ce rapport des Tribuns, l'Empereur ravi de ce que cette entrepriſe, qui d'abord lui avoit cauſé tant d'embarras, pouvoit ſe terminer ſans peine, & enflammé de la cupidité d'acquérir toujours plus, les admit tous.

La cohorte des flatteurs animoit encore le Prince & crioit sans fin, qu'après avoir éteint les guerres externes & affermi de tous côtés la paix, il alloit gagner beaucoup de sujets & un nombre considérable de recrues; qu'il soulageroit encore par là les provinces qui aiment mieux donner de l'or que fournir des hommes; ressource qui a pourtant été plus d'une fois funeste à la République.

S'étant donc campé près d'Amincum (*a*), Constance y fit élever une terrasse en façon de tribunal, & suivant le conseil de l'ingénieur Innocentius, il fit mettre dans des bateaux quelques légionaires légérement armés, & leur ordonna de s'y tenir cachés avec cet Officier, tout près du rivage, pour prendre ces Barbares à dos s'ils s'avisoient d'agir hostilement. Les Limigantes qui s'apperçurent bien de ces dispositions, n'en prirent pas moins une contenance de supplians, quoiqu'au fond de leur cœur, ils roulassent des projets bien différens de ceux que leur air indiquoit. Aussi-

(*a*) On croit que c'est *Salankemen*, dans l'Esclavonie, à peu de distance de Peterwaradin.

tôt qu'ils virent l'Empereur prêt à leur adreſſer du haut de ſon tribunal un diſcours plein de bonté & à leur parler comme à des gens qui alloient obéir, l'un d'eux tranſporté de fureur, jeta ſa chauſſure contre le tribunal, & cria à haute voix, *Marha*, *Marha*, ce qui chez eux eſt un cri de guerre. La multitude le ſuivit auſſitôt pêle mêle, éleva ſes enſeignes, & hurlant comme des animaux féroces, ils s'élancerent ſur le Prince; l'Empereur qui de l'endroit où il étoit, vit la campagne couverte de ces troupes dont les piques & les épées nues le menaçoient d'une mort prochaine, ſe mêla ſans qu'on pût remarquer s'il étoit chef ou ſoldat dans la foule; & comme il n'étoit pas de la prudence de différer, il ſauta promptement à cheval, & ſe ſauva à toute bride. Le petit nombre de ceux qui compoſoient ſa garde, & qui tâcherent de tenir tête à ces Barbares, qui ſe répandoient comme des flammes, périrent, bleſſés ou écraſés ſous le poids de la multitude. Le trône du Prince & le riche couſſin dont il étoit couvert, furent mis en pieces ſans que

personne s'y opposât. Bientôt le bruit se répandit que l'Empereur venoit de courir le plus grand danger, & qu'il étoit encore en péril ; l'armée ne connoissant pas de devoir plus sacré que celui de voler à la défense de son chef qu'elle croyoit exposé, & animée de la gloire de le secourir, quoiqu'à demi armée, car elle ne s'étoit pas attendue à cette attaque, poussa des cris de rage & d'indignation, & se jeta au milieu des bataillons de ces Barbares qui se battoient en désespérés. Le désir de venger sur ces traîtres l'affront fait à l'Empereur, anima le courage de nos gens, ils massacrerent sans donner quartier & foulerent également aux pieds tant ceux qui vivoient encore, que les morts & les blessés. Il ne fallut pas moins que des monceaux de cadavres pour assouvir la rage de nos troupes. Les rebelles serrés de toutes parts furent ou dispersés ou tués : en vain demanderent-ils grace, ils tomberent percés de coups, & l'on ne sonna la retraite qu'après leur entiere destruction. Il n'y eut de notre côté qu'un petit nombre de morts, victimes du pre-

mier choc, & qui ne périrent que pour s'être d'abord opposés à demi armés à la fureur de l'ennemi. On regreta Cella, Tribun des Scutaires qui se jeta dès le commencement de l'affaire au milieu des Sarmates.

Constance ayant ainsi tiré vengeance d'un ennemi perfide, & pourvu à la sureté de ses frontieres, retourna à Sirmium. Il y fit sans délai les préparatifs que demandoit la situation critique des affaires, & en partit ensuite pour se rendre à Constantinople: plus près de l'Orient, il se mettoit en état de remédier à l'échec qu'il venoit d'essuyer à Amide, & après avoir recruté son armée, il pouvoit marcher avec des forces égales contre le Roi des Perses, dont on savoit (si le ciel ne lui suscitoit pas des occupations plus sérieuses) qu'il laisseroit la Mésopotamie derriere lui, pour se porter & se répandre en avant.

CHAPITRE XII.

On traîne en cause & on condamne plusieurs personnes accusées du crime de lése-majesté.

AU milieu de ces troubles, comme par un usage établi depuis long-temps, des accusations supposées du crime de lése-majesté, donnerent le signal de guerres civiles. Paul, le Secrétaire dont nous avons si souvent à parler, en étoit l'artisan & l'auteur. Cet homme habile dans l'art de nuire, tel qu'un maître gladiateur qui ne subsiste que par les funérailles & les jeux meurtriers, tiroit avantage des tortures & des bourreaux. Comme il avoit le dessein fixe & invariable de faire du mal, il ne s'abstint ni de vol, ni d'entreprises funestes contre des innocens, toutes les fois qu'il fut chargé de commissions qui les exposoient.

Une occasion légere & de peu d'importance donna lieu à une infinité d'inquisitions. Il y a une ville nommée

Abyde (*a*), ſituée à l'extrémité de la Thébaïde; on y vénéroit avec des cérémonies uſitées depuis long-temps l'oracle d'un Dieu nommé Beſa. Les uns interrogeoient directement, d'autres envoyoient ſimplement leurs demandes ſur des bandes de parchemin, qui reſtoient ſouvent dans le temple après qu'on avoit reçu les réponſes. Quelques-uns de ces billets furent malicieuſement envoyés à l'Empereur; ce Prince, dont l'eſprit foible donnoit peu d'attention aux affaires les plus graves, mais qui étoit minutieux, ombrageux & ſenſible à l'excès dès qu'il étoit queſtion de pareils rapports, entra dans une grande colere & ordonna à Paul, comme à un Officier d'une expérience conſommée, de ſe rendre au plutôt en Orient, pour faire entendre les accuſés. On lui aſſocia Modeſte, alors Comte de l'Orient, & fort propre à des commiſſions de cet ordre. On mépriſoit trop la douceur d'Hermogene du Pont, qui étoit dans ce temps-là Préfet du Prétoire.

(*a*) Cette ville fut la réſidence de Memnon, elle eſt enſevelie ſous des ruines, comme l'exprime le nom actuel de *Madfuné*.

Paul partit donc ne respirant que fureur & destruction. La bride fut lâchée à la calomnie ; on traîna du fond de l'Empire des personnes de tout état, dont les unes étoient meurtries par leurs chaînes, & les autres périssoient dans les prisons.

On choisit, pour être le théâtre de ces supplices, Scythopolis (*b*), ville de la Palestine, tant parce qu'elle étoit plus écartée, que parce que se trouvant située entre Antioche & Alexandrie, on y traînoit ordinairement les accusés de ces deux villes. Le premier de ces malheureux fut Simplicius, fils de Philippe, qui avoit été Préfet & Consul ; il fut accusé d'avoir consulté l'oracle pour savoir s'il obtiendroit l'Empire. Condamné à la torture par la sentence du Prince, qui dans ces occasions ne faisoit jamais grace, pas même pour de petites fautes, il eut le bonheur d'échapper à la mort, & ne fut que relégué.

Parnasius parut ensuite : il avoit été Préfet de l'Egypte ; c'étoit un homme de mœurs honnêtes ; après s'être vu

(*b*) Aujourd'hui *Baïsan*, on la trouve aussi sous le nom de *Bethsan*.

ſur le point de perdre la tête, il fut pareillement exilé. On lui avoit ſouvent ouï dire qu'à la veille de rechercher un emploi, & de quitter la maiſon qu'il habitoit dans Patras, ville de l'Achaïe, il s'étoit vu en dormant conduit par pluſieurs figures qui étoient en maſques tragiques.

Andronicus, qui s'illuſtra dans la ſuite par les belles-lettres qu'il cultiva, & par la beauté de ſes vers, fut auſſi traîné en cauſe, mais il fut abſous, parce qu'il ne ſe trouva aucun ſoupçon contre lui, & qu'il ſe juſtifia ſur-tout avec force.

Démétrius Chytras, ſurnommé le Philoſophe, homme âgé, & qui dans un corps robuſte avoit une ame forte, accuſé d'avoir ſacrifié quelquefois, ne le nia pas; il aſſura qu'il l'avoit fait dès ſa plus tendre jeuneſſe pour ſe rendre la divinité favorable, & non dans aucune vue d'ambition; qu'il ne connoiſſoit même perſonne qui l'eût fait dans cette intention. Il reſta long-temps avec courage ſur le chevalet, & comme il ne varia jamais & tint toujours les mêmes propos, il obtint avec la vie la permiſſion de retourner

à Alexandrie d'où il étoit originaire. Ceux-ci donc & un petit nombre d'autres, par un ſort heureux & favorable au vrai, furent arrachés au péril.

Des trames infinies multiplioient cependant les accuſations : les uns étoient déchirés par les tortures, d'autres condamnés aux derniers ſupplices avec perte de leurs biens. Paul étoit l'artiſan des fauſſetés les plus cruelles & tiroit comme d'un magaſin d'impoſtures des moyens ſans nombre de nuire. Le ſalut de tous ceux qu'il mettoit en juſtice, dépendoit de ſa ſeule volonté ; car il ſuffiſoit qu'on fût accuſé par des gens mal-intentionnés, de porter au cou quelque préſervatif contre la fievre ou tel autre mal, ou d'avoir paſſé le ſoir près d'un ſépulcre, pour être condamné à perdre la tête comme un empoiſonneur accoutumé à chercher le commerce des ames qui rodent autour des tombeaux. On agiſſoit avec autant d'acharnement, que s'il eût été prouvé que pluſieurs perſonnes euſſent, pour perdre l'Empereur, cherché à mettre dans leurs intérêts Apollon de Claros, les chênes de Dodone & les oracles de Delphes.

phes. La cohorte du palais arrangeant avec adresse les louanges les plus révoltantes, assuroient Constance qu'il seroit à l'abri des maux ordinaires, & ne cessoit de dire fort haut, que son génie toujours puissant ne l'abandonnoit jamais, & repoussoit toujours avec éclat les accidens qui lui étoient contraires.

Qu'on ait fait de sérieuses recherches à ce sujet, c'est ce que personne ne sauroit raisonnablement condamner; car nous convenons qu'on doit veiller avec des efforts réunis à la conservation d'un Prince légitime, qui se montre le défenseur & le protecteur des gens de bien, & dont la sureté fait celle du reste des sujets. Dès qu'il s'agit de venger la Majesté outragée, il n'est point de loi Cornélienne qui dispense, même les personnes les plus distinguées, des recherches les plus séveres.

Mais il ne convient pas, dans ces tristes occasions, d'étaler une joie qui sembleroit indiquer que les sujets sont plus gouvernés par la licence que par l'autorité. Il faut imiter Tullius, qui cherchoit, comme il l'affirme, les oc-

caſions de pardonner, plutôt que celles de punir, lorſqu'il avoit le pouvoir de perdre ou de faire grace ; ce qui eſt le caractere d'un Juge prudent & circonſpect.

Il naquit alors à Daphné (*c*) magnifique & agréable campagne aux environs d'Antioche, un monſtre horrible; c'étoit un enfant qui avoit deux bouches, deux dents & une barbe, quatre yeux & deux oreilles très-courtes : cette production informe préſageoit que la République alloit être bouleverſée. Il naît ſouvent de pareils prodiges qui annoncent des révolutions prochaines, mais ſouvent on n'en parle pas, parce qu'on néglige de les expier, comme il étoit d'uſage autrefois de le faire.

(*c*) Aujourd'hui Beit-el-ma, dans la Turquie Aſiatique, dans le Gouvernement d'Alep.

CHAPITRE XIII.

Le Comte Lauricius réprime les brigandages des Isaures.

Les Isaures qui, depuis leurs courses & leur entreprise sur Séleucie dont nous avons parlé, avoient été longtemps tranquilles, comme nous l'avons dit, tels que des serpens qui à l'approche du printemps sortent de leurs retraites, se réveillerent pour quitter leurs collines escarpées & impraticables; réunis en épais pelotons ils incommodoient les frontieres par leurs vols & leurs brigandages, tomboient à l'improviste du haut de leurs montagnes sur nos postes avancés, & regagnoient ensuite avec leur agilité ordinaire les rochers & les buissons. Lauricius fut envoyé avec le caractere de Comte, pour les soumettre par la force ou par la raison. C'étoit un homme qui s'entendoit aux affaires civiles, qui gouvernoit plus par des

menaces que par des châtimens ; de sorte que pendant tout le temps qu'il fnt chargé du soin de cette Province, il ne se fit rien qui méritât d'être remarqué.

Fin du Tome premier.